





NOUVEAUX CONTES ARABES,

OU

SUPPLÉMENT AUX MILLE ET UNE NUITS,

SUIVIS

de Mélanges de Littérature orientale et de Lettres.

PAR M. L'ABBÉ ***.

Le peuple Arabe est un peuple conteur...

M. DE LA HARPE, Poëme de Taugu et Félime. Ch. 1.





A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI, Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1788.

Avec Approbation et Privilège du Roi.



AVIS,

OU

SUPPLÉMENT

A L'ÉPITRE DÉDICATOIRE.

Pressé par le besoin de la reconnoissance, plutôt encore que par l'ambition de décorer ces Essais d'un nom qui pût leur assurer une protection puissante, j'en avois offert la dédicace à un homme de lettres, dont l'association à la plupart des Académies de l'Europe, est moins pour lui que pour elles mêmes un titre d'honneur; dont les ouvrages en possession des suffrages publics, doivent être bientôt couronnés par une production capable toute seule d'immortaliser son siècle et son auteur; dont enfin le moindre merite est d'être le premier de nos savans.

Sa modestie a longtems refusé à mes vives instances une permission que je n'ai pu obtenir qu'en m'engageant à deux conditions, la premiere de ne point le nommer, la seconde de taire ce que lui seul aime à ignorer. J'obéirai, quoiqu'à regret; et, persuadé que la voix publique, à laquelle il ne sait commander que l'admiration, suppléra à mon silence et me vengera de sa délicatesse, je me borne à lui faire hommage de ses refus mêmes.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Le recueil que nous présentons au Public a peut-être d'autre mérite encore que celui de la nouveauté. La variété, le nombre, le choix des pièces qui le composent, l'intérêt vif et pénétrant, qu'une expérience personnelle nous autorise à promettre à la plus grande partie de ces morceaux, les recherches étendues et pénibles qu'ils ont coûté à l'auteur, la difficulté de leur traduction ; voilà, nous osons l'espérer, autant de droits, si-

non aux suffrages, du moins à l'indulgence.

Idée générale de cet ouvrage.

Notre recueil peut se diviser en deux parties : les Contes et les Mélanges. La première, et elle est la plus importante, comme la plus volumineuse, offrira à la curiosité une suite de découvertes absolument neuves. L'autre donnera quelquefois des souvenirs aux Savans. Ainsi parmi les Adages dont nous avons rassemblé une collection plus considérable qu'aucune de celles qui aient paru jusqu'ici, il est tel Proverbe, telle Sentence que l'on retrouvera même dans les livres élémentaires, que les savans Thomas d'Erp, Gholius et

Schultens, ont successivement publiés sur les langues orientales. Alors l'attrait de la nouveauté est remplacé par l'intérêt du paralèlle. On compare, on discute, on juge; et si le traducteur moderne peut réussir à faire pencher la balance en sa faveur, combien son triomphe doit être flatteur, puisqu'il y avoit encore quelque gloire, même à être vaincu!

Si dans la seconde partie de nos traductions, il en est dont le texte ait échappé à la connoissance de quelques-uns de nos érudits, le nom de l'auteur ou de l'ouvrage, ordinairement cités au bas de chaque article, un

autre indice plus caractéristique peut-être, et plus flatteur pour l'amour-propre, cet air de famille, cette phisionomie orientale, que l'art, tout exercé qu'il peut être, ne sauroit dérober qu'imparfaitement, les leur auront bientôt fait reconnoître pour appartenir à la même patrie. Un François qui a passé sa vie à Londres, a vu beaucoup d'Anglois; mais peut-il se flatter d'en connoître tous les originaires? non, sans doute. De retour dans sa patrie, qu'il vienne à faire la rencontre d'un Anglois, il ignorera son nom; mais au premier coup d'œil il aura deviné sa nation, et jusqu'à

sa province. Ainsi l'authenticité de ces morceaux, soit Contes, soit Pensées, ou Élégies, ou Chants de guerre que nous publions, ne sera jamais problématique.

Caractère de la littérature orientale.

La littérature orientale nous est devenue si familière, et par l'étude des originaux et par les imitations plus ou moins heureuses qui l'ont transportée dans les autres langues, même les plus timides, qu'il seroit inutile d'en développer ici le caractère. Les premiers livres qui furent confiés à nos jeunes mains nous initièrent dans le secret de cette pompe, de cette exaltation asiatique, qui, sur les lèvres des

Moïse, des David, des Isaie, des Baruch, se confondent avec le sublime : et si la sagesse de nos instituteurs n'avoit soin d'en prévenir l'attrait toujours séducteur, en enchaînant notre imagination, déja fougueuse par elle-même, en la pliant sous le joug des règles, en la subordonnant aux modèles, je ne dis pas plus naturels (la nature se retrouve jusque dans les extrêmes) mais plus châtiés et plus parfaits de Rome et de la Grèce, tous nos jeunes gens seroient orientaux.

Mais ce style, plus véritablement particulier à l'orient, n'est point le même chez tous les peuples qui l'habitent. Là, comme

dans notre Europe, chaque nation a son génie distinctif.

Indien. Sous les feux d'un soleil brûlant, l'Indien n'a des sens, des organes, une ame que pour la volupté; énervé de bonne heure par les jouissances physiques, son génie s'évapore dans les langueurs de l'amour; et jeune encore, l'Indien se survit à lui-même. Aussi dans son style, point d'élévation ni de profondeur, tous les agrémens de la mollesse, souvent l'abandon délicieux de la nature: ses mouvemens sont moins hardis, ses métaphores moins violentes, moins prodiguées, ses descriptions moins brillantes. On écrit

dans l'Inde, comme on a dû écrire à Sybaris.

Persan. Le Persan est capable d'un sentiment plus réfléchi, plus exalté. Rien n'égale le nombre et la majesté de son rithme. C'est la grâce d'Athènes, quelquefois la précision de Sparte fondue dans la fierté romaine. C'est là que la poésie étale tout son luxe, là que la nature est reine; là que le génie ne connut jamais le frein de l'art; en un mot le Persan pourroit être appellé l'Espagnol de l'orient.

Un peuple qui, aux aimables épanchemens de l'épicurisme indien, sauroit unir la noblesse et la gravité persanne, au-

roit sans doute des droits incontestables à notre admiration, sur-tout s'il couronnoit ces avantages par des qualités personnelles. Or ce peuple, il existe dans les mêmes climats, et ce peuple, ce sont les Arabes.

Si la poésie n'est point née dans les cieux, s'il faut chercher son berceau sur la terre, quelle autre contrée pourroit disputer à l'Arabie l'honneur de lui avoir donné la naissance? En effet, cette faculté sublime et céleste qui aggrandit l'homme, en fait l'émule de la divinité, recule les limites du monde; et, pour me servir du mot célèbre d'un orateur quelquefois poète, fait dans Arabe.

le sein de la nature éclore une seconde nature, l'imagination, la mère de la poésie; chez quelle nation eut-elle jamais une sève plus active, plus féconde? Cet art, qui fait le privilège et la pierre de touche de la poésie, l'art de créer et d'embellir la fiction, sous quels pinceaux la vit-on jamais se déployer avec plus de chaleur et de passion, avec plus d'énergie et de magnificence, avec une abondance plus véritablement inépuisable? Nulle part l'esprit n'a plus de saillies, l'ame plus de fougue et d'essor; nulle part vous ne retrouverez ce beau désordre, qui fait le génie de la nature; nulle part, ces écarts

heureux que redoute la froide médiocrité, mais dont le talent seul sait être coupable. Tantôt c'est le sentiment qui, sous la plume de Mahomet, s'échauffe, se trouble, s'élance, se peint avec ces traits brûlans, si prompts à se communiquer à l'ame du lecteur, à le plonger dans les transports ravissans de l'admiration, qui appelle les images et les comparaisons, les tropes et les hyperboles, qui vivifie les termes vulgaires, et crée au besoin de l'enthousiasme, des expressions toutes de feu. Tantôt les tendres modulations du plaisir, les doux accens de la sensibilité, encore dans le calme de la jouissance,

dans l'extase du bonheur ; tantôt un tissu allégorique, qui, sous des rôles empruntés, dissimule les vrais personnages, où la morale déguisée sous des voiles gracieux, s'insinue plus facilement dans les cœurs ; comme cette liqueur salutaire, qui semble n'avoir plus d'amertume, quand une main prudente a couvert de miel les bords du vase qui la contient : tantôt enfin une suite de narrations piquantes ou naïves, badines ou pathétiques, qui, tour-à-tour, amusent et attachent, déridENT l'austère sagesse, ou donnent à l'ame d'agréables agitations ; des fictions, la plupart enchanteresses, qui se succèdent

Les mille et une nuits.

et se nouent sans effort, ont toutes leur intrigue, leur action individuelle, et jusque dans leur diversité, forment un vaste ensemble dont le fil ne paroît s'égarer que pour offrir à l'esprit des scènes toujours nouvelles; qui enfin s'étendent, se prolongent, se multiplient, naissant les uns des autres, comme ces amphybies dont les parties diverses deviennent les germes d'une nombreuse postérité.

Où se retrouve-t-il, ailleurs que dans les Contes arabes, ce secret de captiver l'esprit pendant des volumes entiers par des mensonges ingénieux; de les justifier par l'intérêt puissant qu'ils

inspirent; de produire des héros avec lesquels on aime à s'identifier; de suspendre, de reculer sans cesse le dénoûment par des incidens inopinés et pourtant naturels; de tromper à tout moment la curiosité pour lui donner un aiguillon nouveau; de tenir l'ame toute entière dans cette anxiété délicieuse, qui résulte des combats de la crainte et de l'espérance?

Combien il doit être impérieux, ce charme qui nous lie aux aventures d'agents imaginaires et quelquefois irrationnels, qui enchaîne toutes nos facultés à des contes, en apparence populaires, le plus sou-

vent dénués de vraisemblance, dont quelquefois l'analyse ne présente que le retour des mêmes anecdotes! Par quelle magie ces Péris, ces géans, ces monstres de toute espèce, ces fantômes, ces spectres errans dans le silence des nuits, toutes conceptions burlesques, extravagantes, lorsqu'on les rappetisse par de froides spéculations, agissent-ils avec tant de force, même sur nos organes? Par quel enchantement la raison ellemême n'a-t-elle plus de voix, ou s'endort-elle sous l'impression de la baguette toute-puissante? Ah! point d'autre talisman pour opérer tous ces pro-

diges, que l'art même du conte, point d'autre enchanteur que le génie du romancier.

L'ouvrage actuel, ou *les onze Jours*. Ie. Partie de ce recueil.

Philosophes, pardonnez si je détourne encore vos regards sur des histoires, non, il est vrai, de féerie, mais toujours sans réalité; ou plutôt, non, ne pardonnez pas, si ces contes ne doivent point quelquefois faire naître dans vos cœurs les douces palpitations de l'attendrissement. L'intérêt de l'amour-propre n'est-il pas de chérir des illusions qui savent le séduire? Philosophes, vous êtes hommes; mais l'homme n'est jamais qu'un enfant. Les erreurs, les passions, les fables nous ber-

cent encore sous les cheveux blancs, et la raison ne semble-t-elle pas être éternellement en lisière ? Ne pardonnez pas, si ces contes ne doivent point être pour plus d'un lecteur un cours d'instructions sensibles. Épicure mène à la vertu par le chemin du plaisir. Une page de l'Iliade est souvent, aux yeux de la philosophie, un code de morale supérieur à tous les traités de l'école Stoïcienne.

Dans l'ensemble seul de ces contes, ainsi que dans leurs détails, il sera facile de remarquer le développement de cette grande vérité, qui devroit toujours retentir à l'oreille des rois :

« N'espérez point de satisfac-
» tion, ni d'avantage de la pré-
» cipitation ; suspendez votre
» jugement, avant de pronon-
» cer la sentence d'un accusé. »
Maxime importante et salutaire, elle fait l'épigraphe de l'ouvrage, elle en est le centre et le fondement. Les autres contes intermédiaires ne sont que des épisodes, dont chacun a sa morale comme son action particulière; morale énoncée, je ne dis pas simplement par l'instruction que cache l'allégorie; mais par les sentences toujours heureusement mêlées au récit, et par un adage, ou espèce de prologue qui en fait le sommaire.

Réunis dans un seul ensemble, ils forment autant de plaidoyers procédans vers le même but, celui de justifier un innocent, accusé d'un commerce adultère avec la reine, par le sultan son père, qui ne le connoît pas. Voilà en deux mots l'intrigue de ce roman, partagé en onze scènes; ce qui l'a fait appeller *les onze Jours.* L'analogie de ce titre avec les mille et une Nuits, la ressemblance du plan, la conformité du style, nous donnoient le droit de l'ajouter à ces contes fameux, comme supplément.

Mais pourquoi craindrions-nous d'en convenir? nous ne

nous sommes point rendus esclaves d'un texte qu'il eût été souvent dangereux de respecter trop religieusement.

Changemens faits par le traducteur.

La forme de l'ouvrage n'est pas la même dans notre traduction. L'original rappelle le fameux roman des sept Sages dont nous parlons avec assez de détails dans notre histoire de l'Apologue. (1)

Nous avons cru pouvoir isoler les différens contes enchaînés l'un à l'autre par cet incident uniforme, toujours longuement raconté, et facile à détacher sans laisser de vide dans

(1) Hist. univ. de l'Apologue. Apolog. chez les Hébreux. Cet ouvrage ne tardera point à paroître.

l'ouvrage : « Chacun des récits
» que vient de faire Machallah
« (c'est le nom de l'accusé) cal-
» me la colère du prince, et ir-
» rite les visirs ses ennemis se-
» crets, qui en détruisent l'effet
» par des représentations tou-
» jours les mêmes sur la nature
» du crime dont il cherche à
» se défendre, sur les clameurs
» du peuple, à qui il faut une
» victime et un exemple capa-
» ble de l'effrayer; enfin sur la
» majesté du trône, que le seul
» soupçon de l'adultère outra-
» ge et flétrit. » L'intérêt s'af-
foiblit en se partageant, et l'at-
tention du lecteur, quand elle
s'égare sur plusieurs tableaux à

la-fois, ou qu'elle s'appesantit sur les mêmes scènes, oublie bientôt le sujet principal, et arrive sans plaisir à un dénoûment qui n'a point été graduel.

Ce ne sont pas là les seules infidélités que nous confessons avoir faites à notre original. S'il n'eût fallu que donner des modèles du style oriental, nous aurions pu renvoyer à l'Alcoran, aux mille et une Nuits, au poëme du Tograi; c'est-là qu'on voit toutes les beautés de la nature et tous ses contrastes. Mais ayant un rôle de plus, celui d'offrir à la curiosité des tableaux qui l'amusent, et non qui puissent la choquer, nous

avons cru pouvoir impunément publier le roman des onze Jours sous la forme d'une édition nouvelle. Ainsi nous avons eu plus d'une maxime trop libre et trop minutieuse à supprimer, plus d'un caractère peu naturel ou peu conséquent à modifier, à achever, des longueurs à corriger, des répétitions à éviter : en un mot, il est dans la nature des bienséances qu'il a fallu rétablir dans notre ouvrage. Par exemple, la délicatesse du lecteur ne souffriroit-elle pas de voir Isad-Bakt condamner à mort son beau-père Isféhend, quoique coupable, comme si c'étoit l'action la plus indiffé-

rente, sans que Beherdjour, si sensible, si compatissante paroisse se souvenir que le malheureux Isféhend est son père? Machallah s'enivrant *pour avoir bu un peu de vin*, s'égarer dans le palais, et dormir sur la couche royale? un chamélier se prendre de belle passion pour une princesse délaissée dans un bois, et la venger des outrages que lui a faits le roi son époux? Abousaber, c'est-à-dire, le père de la patience, conduit sur le trône par un événement extraordinaire, oublier sa justice, et s'abandonner à de lâches vengeances? le généreux Aboutaman froidement sacrifié à de sombres

sombres rivalités, et le crime triomphant de l'innocence? &c. Nous avons substitué d'autres incidens à ceux qui, liés étroitement avec la narration, ne pouvoient en être séparés sans l'interrompre. Tel est, dans le conte de la Fatalité, celui du mariage de Soleyman, de l'enlévement de cette épouse chérie, qu'il retrouve enfin dans le sérail. Tel est encore le combat de Feridoun contre un lion. Enfin certaines réflexions, des descriptions même, dans lesquelles il sera facile de s'appercevoir que le traducteur a cessé de l'être. A-t-on fait un crime à Mignard d'avoir surpassé Le Brun

dans ses copies des Batailles d'Alexandre?

Mélanges. IIe. partie de ce recueil.

Il nous reste à parler des Mélanges, qui forment la seconde partie de ces traductions. Les différens recueils publiés dans l'Arabie, sous le titre de *Hamaza*, *Ennawabig*, ou *Anthologie*, ont été les sources où nous avons puisé. Le plus célèbre, par son volume, comme par le choix des morceaux qu'il contient, est celui d'Abouthéman, postérieur à Mahomet de deux cens ans : aussi l'a-t-on distingué sous le titre de *grande Collection*. Il comprend dix livres, dont le premier renferme des préceptes sur le courage et la

prudence militaire ; le second, des chants funèbres ; le troisième, des sentences ou moralités, branche de littérature très féconde dans l'orient, et sur laquelle nous allons développer quelques réflexions ; le quatrième ; des pièces érotiques ; le cinquième, des satyres ; le sixième, des éloges en faveur de l'hospitalité ; le septième est une espèce de traité poétique sur l'art des descriptions, où la théorie est enseignée par l'exemple ; le huitième, sur la manière de voyager en Arabie ; le neuvième renferme des contes pour rire ; le dixième enfin ne traite que des femmes.

Anecdotes, pensées religieuses, pensées morales.

Les anecdotes et les pensées morales ou religieuses, ne nous fournissant aucune particularité, nous passons à celles dont nous avons fait une classe particulière, celle des adages.

Adages.

Notre dessein, en publiant ces adages, si connus dans l'orient sous le nom *d'Amthal*, ou *Hikemon*, a été de faire connoître à nos lecteurs la morale populaire des Arabes. Nous nous sommes bornés à ceux qui nous ont paru réunir le double mérite de la justesse et de la précision. Il eût été téméraire de vouloir en promettre la collection. Meidani, qui les a recueillis dans sa langue, en comptoit jusqu'à

six mille ; et l'on pourroit grossir de près du double une édition, à laquelle on ajouteroit tous ceux qui lui ont échappés.

Il est vrai que le mot rendu en françois par adage, a, chez les Arabes, des acceptions beaucoup plus étendues : le mot *amthal* sur-tout exprime à-la-fois et la morale et l'affabulation qui la suit. Ibn Schit, célèbre grammairien arabe, l'a défini : moralité précise, d'un usage commun, signifiant ordinairement autte chose que ce qu'elle énonce. Telles celles-ci : *Ce n'est point assez d'une légère pluie pour une vallée étendue. Le lion ne dévore jamais que l'animal*

qu'il a pris lui-même. Sonde la profondeur de la rivière avant de t'y plonger. Le serpent est doux au toucher, mais ses blessures sont mortelles. C'est, par comparaison avec une autre langue orientale, la double signification que la précision grammaticale découvre dans le terme hébreux *maschlé.* Réveillé par ce son, l'esprit parcourt en un moment l'universalité des sens qui lui appartiennent, et s'attend à retrouver dans un même sujet, proverbe, sentence, devise, apologue.

Les Grecs en ont restreint l'acception à l'idée de maxime, appellée dans leur langue γνωμη,

et quelquefois χρισις. Car le mot παροιμιον s'adapte plus communément à ce qui est emblême, allégorie, similitude. Les Latins, imitateurs des Grecs, et plus timides que leurs maîtres, n'ont point étendu le cercle de l'adage, ou gnome. Publius Syrus l'a fixé dans l'idée étroite de la sentence. Quintilien qui, dans ses institutions oratoires, analyse les diverses figures, étoit trop moderne pour faire à l'idiome romain présent d'une expression ou d'un sens nouveau. César lui-même n'en avoit point le droit: *Dare civitatem hominibus potes, verbis non potes,* disoit-on à ce dictateur despote. Vossius,

après tant de siècles, n'a pu suppléer au silence des grammairiens de Rome; et nous-mêmes nous n'avons qu'une seule et même expression encore froide et vague pour désigner les célèbres quatrains du sieur de Pibrac, les moralités de Madame Deshoulières, les pensées ingénieuses dont on nous inonde depuis La Rochefoucault, Meré, Paschal et Fontenelle, les sublimes élans de Corneille, &c. ou bien nous sommes obligés de remplacer l'énergie par le nombre, de multiplier les dénominations, parce que notre langue est trop pusillanime pour embrasser un ensemble. Cette

seule remarque pourroit, je crois, conduire à la solution de ce grand problême : Laquelle de ces deux langues est la plus véritablement riche, de celle qui, dans le sein d'une seule expression renferme un systême entier de plusieurs genres à-la-fois, ou de celle dont chaque son est une combinaison simple et individuelle ?

Parmi ces adages, plusieurs tiennent à des anecdotes, qu'il faut connoître pour en sentir le sel. Celui-ci, par exemple : *Un âne sauvage en vaut bien trois*, rappelle une historiette que Schultens nous a conservée dans la préface de ses Antiqui-

tés arabes. Trois hommes chassoient ensemble; un d'eux prit un liévre, un autre un chevreau, le dernier un âne sauvage. Les premiers se vantoient d'avoir fait la meilleure chasse. Qu'est-ce qu'un âne sauvage, au prix de notre butin? demandoient-ils à leur compagnon. Celui-ci leur ferma la bouche, en disant: Ouvrez-lui le ventre, vous allez y trouver chacun votre animal. De-là le proverbe que nous venons de citer contre ceux qui, pour avoir quelque fortune, s'imaginent qu'il n'est plus permis à personne d'en avoir.

L'histoire des Khalifes pourroit nous fournir plusieurs allu-

ſions ingénieuses à ces adages, que nous rapporterions avec plaisir, si on ne devoit en retrouver la plupart dans la Bibliothèque orientale de d'Herbelot.

Leur style offre des diversités intéressantes pour l'histoire même de la littérature orientale. Quelquefois métrique, il n'est le plus souvent qu'un rithme, différent de la prose dont il a la négligence, et de la poésie dont il imite l'harmonie. Nous aurons occasion un jour (1) d'ajouter sur cette branche féconde de la

(1) Dans notre Histoire générale de la poésie, dont on pourra voir le plan dans la préface de notre Histoire universelle de l'apologue.

poésie des recherches nouvelles aux savans traités que Muratori et M. Bouchaud ont publiés, le premier dans ses Antiquités italiennes, l'autre dans un ouvrage particulier, sous le titre modeste d'*Essai.*

Une observation qui prouve l'influence éternelle de la nature, toujours uniforme dans ses opérations, soit morales, soit physiques, observation qui n'a pas échappé à Thomas d'Erp ni à Gholius. Un grand nombre de ces adages nous retrace des proverbes familiers dans des contrées étrangères; telle cette pensée: *La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse*, se voit

dans les Anthologies hébraïques, comme dans les Anthologies arabes, dont elle ouvroit le recueil bien longtems avant qu'on ne connût en Arabie la traduction des Pseaumes où elle est consacrée. Est-ce Horace qui a appris aux Orientaux cette vérité au moins générale: *Fortes creantur fortibus et bonis?* cette autre: *Video meliora, proboque, deteriora sequor*, énoncées en mille endroits de leurs adages et de leurs apologues; cette maxime arabe: *L'espérance fait vivre le pauvre;* les Italiens l'auroient-ils traduit dans ce proverbe: *La speranza e il pane del misero?* En France, c'est

un dicton commun que celui-ci : *L'espérance fait vivre l'homme.* Cette sentence des Latins : *Ægroto dum animo est, spes est* auroit-elle été hantée sur ce mot des Arabes ? La mort seule fait taire l'espérance, ou sur ce proverbe que Gholius a traduit ainsi :

Dùm quis forte spei laxatis currit habenis,
Ad fati metam cæspitat ille sui.

Une foule, il est vrai, présenteront des traces sensibles du commerce des Arabes avec les Espagnols, comme l'observe la Bibliothèque *Hispanico arabe*, ainsi que Thomas d'Erp dans ses notes sur les adages,

attribués à Lockman (1). Mais il en est aussi qui portent avec eux l'empreinte bien caractérisée d'une antiquité immémoriale. Celui-ci, par exemple : *Quand on n'a pas les armes à la main pour repousser l'injure des bords de la citerne, &c.* n'a-t-il pas son origine dans la coutume contemporaine de Moyse, de Jacob, de Loth, peut-être même dans l'histoire de ces patriarches, de conduire leurs

(1) Il est vrai que le savant professeur ne le dit point d'une manière bien précise; mais il l'indique du moins en rapprochant quelques proverbes espagnols des adages arabes, avec lesquels ils ont une certaine analogie. C'est aussi la méthode de Gholius, dans son édition de la Grammaire arabe de Thomas d'Erp.

troupeaux à des citernes dont on éloignoit avec soin les étrangers? *Voyez* Genèse, chap. 13, ch. 29. Exod. ch. 3.

Des adages, passons aux chants de guerre et de victoire.

Chants de guerre. Chants de victoire.

Point de nation qui n'ait ses chants de combats, parce que, comme il n'en est point qui n'ait été l'instrument où la victime de ces fléaux ajoutés aux misères humaines sous le nom de guerre et de victoire, il n'en est point qui n'ait eu besoin des transports de la poésie et de la musique pour allumer dans ses soldats le feu du courage, ou pour épancher l'ivresse du succès.

Encore sur le rivage de la mer rouge, théatre à jamais mémorable de la défaite d'un grand peuple, le chef des Hébreux, Moyse, célèbre par le plus sublime des cantiques, la gloire de Jehovah, de ce Dieu *dont le nom est le Tout-Puissant* (1), *de ce fort armé dont l'esprit a soufflé, et les abîmes de la mer se sont ouverts, et son sein vengeur a englouti le superbe Egyptien, & la terre l'a dévoré* (2). Moyse chante; et les enfans d'Israël, pleins du même

(1) *Omnipotens nomen ejus.* Exod. ch. 15, v. 3.

(2) *Dominus quasi vir pugnator..... currus Pharaonis et exercitum ejus projecit in mare.... flavit spiritus tuus et operuit eos mare... et devoravit eos terra.* Exod. *Ibid.* v. 3, 4, 12.

enthousiasme, répondent à ses accens par des chants également inspirés. *Tunc cecinit Moyses, et filii Israel carmen hoc Domino.* Exod. ch. 15, v. 1.

Avant Moyse, la poésie, si antérieure à ce divin législateur, avoit dicté à un Barde chananéen, dont il ne nous reste que quelques strophes, conservées par le saint législateur, un livre entier à la louange du Dieu des armées (1).

(1) *Sicut dicitur in libro Bellorum domini.* Nombres, chap. 21, v. 14.) Ne nous engageons point dans les différends qui partagent les savans sur la traduction du terme hébreu *sepher.* Qu'il faille l'expliquer par les mots de *livre* ou de *narration*; question oiseuse et stérile, puisque d'après le caractère du passage dont il s'agit, et d'après les autorités les plus respectables, tous les sens s'accor-

David, poète et guerrier, chantoit sur sa harpe ses propres combats, et les hymnes dépositaires de sa douleur paternelle, le consoloient de ses triomphes malheureux (1).

L'éloquence a dérobé à la poésie cette fonction dont la musique seule semble pouvoir

dent ici à déterminer l'idée de chants guerriers, anciens et religieux; trait de lumière fécond, qui nous éclaire à-la-fois sur l'origine, l'objet et le style de la poésie primitive. V. J. Leusden, *Sinops. crit.* t. 1, p. 694. Dupin, *Diss. sur la Bible*, t. 1. Walton, Ligfooth, &c.

(1) La plupart des pseaumes appellés *Eucharistiques* sont autant d'odes triomphales qui font l'histoire des victoires du Dieu d'Israël sur les ennemis de son peuple, ou de celles de David sur les siens. *Voyez* les pseaumes 113, 134 et 135; le 20e et le 67e dont Vatable fixe l'époque après le succès de la bataille livrée par David aux Ammonites. *Voyez* encore le pseaume 19 transporté dans toutes les cé-

partager avec elle l'exclusive propriété, en prêtant aux généraux des discours qu'ils n'ont pas plus conçu, que leurs armées n'auroient pu les entendre.

Chez les Grecs, à Lacédémone sur-tout, où tous les citoyens étoient soldats, et tous les soldats des héros, la poésie

rémonies où la religion présente au Dieu des armées les vœux de l'état. Ajoutez les pseaumes 38, 40, 54; élégie sublime où il déplore avec un sentiment profond les perfidies d'Achitopel : le pseaume 144, que dans les premiers siècles de l'église, les nouveaux baptisés chantoient après la communion, au rapport de S. Chrisiostome, sans doute pour célébrer la victoire qu'ils venoient de remporter sur l'ennemi du Salut.

A ces témoignages, joignez les monumens qui nous restent d'Asaph, si célèbre dans l'histoire de la poésie sacrée. Le pseaume 75, que tous les savans attribuent à ce Lévite, eût été comparé par Saint Jérôme aux plus belles pièces de Pindare et d'Alcée.

militaire avoit tous les caractères du sublime, la hardiesse, la fierté, la précision. L'armée Spartiate, nous dit Plutarque (1) partagée en trois chœurs formés des vieillards, des jeunes gens, et des enfans, chantoit cette ode vraiment martiale :

PREMIER CHŒUR,

Les vieillards.

Nous avons été jeunes autrefois, et c'est pour la patrie que nous l'étions.

DEUXIEME CHŒUR.

Les jeunes gens.

C'est maintenant à notre tour

(1) Plut. Inst. lacon. et in Lyc.

à l'être; voyez si nous méritons l'honneur de vous succéder.

TROISIEME CHŒUR.

Les enfans.

Et nous, nous vous promettons de vous surpasser tous.

Qui ne connoît ces beaux vers par lesquels Tirthée répandit si promptement dans toute une armée le feu du courage? à peine eut-il entonné les chants du combat, qu'il fallut commencer l'hymne de la victoire (1)?

(1) Il faut pourtant en convenir: on connoît mieux Tirthée par ce vers d'Horace: *Tirthæusque mares animos*, &c. que par les chants même de ce poète guerrier. Je n'en vois de traduction par-

Ce fut à cette poésie guerrière que les Crotoniates, sous la conduite de Milon, fameux par sa force et sa taille gigantesque, dûrent leurs victoires sur les Sybarites. *Diod. de Sic. lib.* 12.

C'étoit encore par ces sons belliqueux que Timothée réveilloit dans l'ame d'Alexandre la soif de vaincre, souvent amortie par l'attrait des plaisirs et par l'habitude même de la victoire.

Cet hymne, si célèbre dans

---

sable que celle de M. Cousin Despréaux, dans son histoire de la Grèce; encore n'est-ce qu'un fragment. Nous en avons essayé une que nous devons insérer dans nos mélanges de traductions grecques,

la Grèce et dans l'Italie, sous le nom de *Pœan*, qu'étoit-il autre chose qu'un chant martial qui, par le souvenir des victoires allégoriques de Bacchus sur les Géans, et peut-être de Josué sur les Chananéens (1), enflâmoit la rivalité, et enfanta souvent des prodiges d'une valeur égale?

Horace, Tite-Live, Plutarque, en nous apprenant que les vers des Saliens, appellés

(1) *Des victoires de Bacchus sur les Géans. Æschylus ap. Macrob.* Sat. liv. 1, chap. 18. D'autres d'Apollon sur le serpent Python. *Clearch. solens, in lib. primo prov. ap. Scaliger. poet. l. 1, c. 89. de hymno Pæan. V. Hesych. Polluc. l. 1, c. 1. Eustath. in Iliad. p. 1147. Schol. in Aristoph. p. 654. Plutarch. in Thes. Edmund. Dickinson Delphi Phœnicizantes dicit, pag. 62. Apud Crenium fascic. opusc. t. 1.* παιωνικὴν ᾠδὴν *nihil aliud fuisse in principio quàm hebraïcum hymnum, Josuæ laudes et victorias de Cananæis relatas celebrantem.*

axamenta,

axamenta, composés à Rome naissante en l'honneur des héros, étoient pour leurs descendans les leçons de la bravoure, ne nous ont rien appris de particulier à ce peuple conquérant.

Tacite en dit autant des Germains; César et Ammien-Marcellin des Gaulois. Toutes nos vieilles chroniques d'avant Charlemagne rendent le même témoignage. Est-il un lecteur françois à qui le souvenir de la chanson de Rolland, si renommée dans ces tems héroïques, n'ait donné des regrets à-la-fois douloureux et flatteurs pour la postérité de ce preux antique?

Consultons les historiens des

peuples septentrionaux, Keating, dans son histoire des Poètes irlandois; Duglos et Cromer, dans celle des Polonois, et des Sarmates leurs ayeux; les deux Olaüs, successivement archevêques d'Upsal, l'un dans son histoire des Goths, l'autre dans les monumens qu'il nous a laissés sur cette nation autrefois vantée; Meursius pour le Dannemarck; Ænée Silvius pour la Bohême et les peuples voisins; tous nous parlent de poésies militaires par lesquelles l'admiration et la reconnoissance proposoient les exploits des grands-hommes à l'imitation de leurs descendans. Elles voloient de

bouche en bouche, circuloient dans les armées et dans les villes, faisoient toute l'éducation de la jeunesse. Saxon le grammairien, écrivain supérieur à son siècle, quoiqu'il en ait les défauts, en a reproduit plusieurs dans un langage plus châtié. Souvent même ces poésies informes et mutilées sont les seuls mémoires qui puissent diriger le savant dans le labyrinthe de l'antiquité.

Toute l'Europe admire encore ces poésies galliques, si belles, si touchantes, qu'un illustre anglois, M. de Macpherson, vient d'arracher aux rochers de Morven et de Selma.

Contrées heureuses ! ennoblies par le génie de leurs poètes guerriers, elles ont souvent retenti des éloges donnés à la valeur de Fingal, aux vertus de Crothar, aux graces de Malvina, lorsqu'autour d'un feu nocturne, Ossian, à la tête de ses bardes, hâtoit par ses vœux le retour de l'aurore et l'arrivée de l'ennemi. Alors ses chants magiques évoquoient de leurs tombeaux les ombres célestes des héros morts en combattant; ils mettoient sous leur protection les jeunes braves de sa nation, et leur créoient des émules ou des vengeurs.

Encore dans ce siècle, le

Timothée du nouvel Alexandre, Gleim rappelloit à la Prusse les hymnes guerrières des Simonide, des Pindare, des Alcée. Pouvoit-elle n'être point invincible, une armée qu'échauffoit le double euthousiasme de la valeur et du génie?

Les deux chants de guerre que nous avons traduits, ne sont pas tout entiers du même auteur; ils sont, comme le chant de victoire, une espèce de mosaïque, composée des traits qui nous ont le plus frappés dans les deux livres de l'anthologie d'Aboutheman dont nous avons parlé plus haut. Les poètes qui nous ont fourni les traits les plus

intéressans, sont Saad-Ibn-Nasjid, Chalph Alahmar, Giafar-Ibn-Obba.

Fragmens érotiques. J'en dirai autant des fragmens érotiques, qui, comme nous l'annonçons, sont toutes pièces de rapport.

Élégies Nous n'avons pas pris la même liberté pour les élégies, dont la première est tirée de l'anthologie Persienne, publiée par les ordres de la feue impératrice Marie-Thérese, sous la direction des savans-associés de l'Académie des Langues Orientales à Vienne. L'autre mérite quelques détails.

Nous avons réuni en un seul les deux chants funèbres, com-

posés, l'un pour Saïd, l'autre en l'honneur de Naani. L'auteur du premier est Abdolmeleck-Harith, et nous l'avons conservé en totalité; le second a été composé par Houssain Ahad. Nous avons retranché une apostrophe qui pourroit prêter à des conséquences, à des allusions même injurieuses au plus sublime des arts. Pourquoi nous refuserions-nous à cette douce illusion, que la vertu est toujours associée au talent? L'auteur arabe s'adresse au tombeau de Naani, et lui dit: « O sé- » pulcre! tu renfermes la libéra- » lité même, mais la libéralité » morte; car si elle étoit vivan-

» te, ton enceinte étant trop » étroite pour la contenir, tu » te serois rompu ». Voilà comme l'abus de l'esprit pénètre dans des climats même où la nature semble n'inspirer que le génie.

Cependant, quelque soin que nous ayons pris de n'offrir à nos lecteurs que des pièces vraiment dignes de leur curiosité, nous n'oserions nous livrer à l'espérance d'obtenir tous les suffrages. Eh! n'est-ce pas la devise éternelle de tous les livres, de réunir du bon, du médiocre, du mauvais? Ne faut-il donc pas pardonner l'un en faveur de l'autre? La statue que fit faire

Babouc (1) étoit composée de tous les métaux, des pierres les plus précieuses et les plus viles. » Casserez-vous, disoit-il à Itu- » riel, cette jolie statue, parce » que tout n'y est pas or et » diamant? »

(1) Voltaire. Romans; Vision de Babouc.





NOUVEAUX CONTES ARABES, OU SUPPLÉMENT AUX MILLE ET UNE NUITS.

HISTOIRE *De Meleckschah et de Schahkadoun.*

LA sagesse et la prudence de Soleyman l'avoient rendu justement célèbre. Son frère, en mourant, légua à sa vertu autant qu'à son amitié une fille encore dans le printems de son âge, nommée Schah-Kadoun. Les

présens de la nature, développés par les secours de l'éducation, lui gagnèrent tous les cœurs. Aussi le roi se félicitoit-il d'avoir ajouté à sa famille un dépôt aussi précieux.

Soleyman avoit deux fils; Belhevan et Charouck. Les vertus de celui-ci, embellies encore par le contraste qu'elles offroient avec les vices de son aîné, lui avoient mérité la tendresse du sultan, qui se proposoit de le marier avec sa nièce, et d'en faire son successeur à l'empire.

La princesse étoit parvenue à cet âge, où les besoins naissent avec les desirs. Soleyman la fait venir, et lui dit: « Tu sais, ma nièce, tous les soins » que j'ai donnés à ton éducation; ton » père fut mon frère; il fut mon ami: » et ce titre sacré, dont la mort n'a » pu anéantir les douceurs, ni les » obligations, m'a valu le bonheur » d'une adoption peut-être utile à

» toi-même. Mon cœur n'a point fait
» de différence entre toi et mes en-
» fans : élevée avec eux, tu les con-
» nois : laisse répondre et choisir ton
» cœur. Parle, mon enfant, parle-
» moi comme à ton père ; lequel te
» semble le plus digne de ta main et
» de ma couronne ? car il n'y a qu'un
» trône qui puisse être un présent de
» noce pour Schah-Kadoun ».

Elle rougit ; et baissant modestement la vue, porte à sa bouche la main de son oncle, en lui disant : « Seigneur, c'est à vous à comman-
» der ; ne suis-je pas votre esclave ?
» disposez de moi selon votre bon
» plaisir. Mais pourquoi ne me per-
» mettriez-vous pas de passer ma vie
» auprès de vous, de vous la consa-
» crer toute entière ? Je goûterai à
» votre service des plaisirs que mon
» cœur sentira mieux que ma bouche
» ne les sauroit exprimer ».

Cette réponse surprit le monarque sans l'étonner. Il en auroit aimé davantage sa chère Schah-Kadoun, s'il eût été possible ; mais, aussi généreux que sa pupille, il fit, peu de jours après, célébrer son mariage avec Charouck, le plus jeune de ses fils, qu'il déclara solemnellement héritier de ses états.

Tout le monde avoit applaudi au choix du sultan, tout le monde, excepté le fier Belhevan. La sombre jalousie s'empare de son ame ; longtems il couve dans son cœur la haine dont il est dévoré : haine fatale ! elle ne s'éteindra que dans le sang des plus illustres victimes.

Dix mois s'étoient écoulés ; il manquoit encore au bonheur des deux époux un gage de leur union, lorsque Schah-Kadoun mit au monde un prince beau comme la lune. L'enfant desiré fut reçu par le peuple avec des

transports nouveaux. Belhévan seul, au milieu de l'allégresse générale, ne goûtoit point de joie. S'abandonnant à tous les excès de la rage, il nourrissoit et consoloit sa douleur par des projets de vengeance.

Une nuit errant un poignard à la main, dans les vastes appartemens du palais, il croit voir, il voit un berceau; une nourrice étoit auprès; il y vole : c'est Meleck-Chah, l'enfant nouveau-né, le fils de son rival. Il va frapper. L'enfant dormoit : sa grace, sa fraîcheur, l'innocence de son âge, tout parle à ce cœur barbare un langage qu'il ne connoissoit pas. Il s'émeut, il se trouble; il s'arrête quelque tems, penché sur le berceau. Bientôt la colère l'emporte; honteux de s'être attendri, il laisse avec plus de fureur tomber le poignard. La Providence veilloit sur les jours du jeune prince : le poignard, égaré dans

les sinuosités du cou, s'étoit arrêté près de la jugulaire, sans la blesser. Belhévan, croyant qu'il suffisoit d'un seul coup pour trancher une aussi foible vie, voloit à d'autres assassinats : la jouissance du crime en augmente la soif. Déja il est auprès du lit de son frère, dormant à côté de son épouse. Il s'apprête à les percer tous deux. Mais la princesse est si belle ! non, qu'elle vive ! qu'elle vive pour devenir un jour ma femme ! et en même tems plonge son poignard dans le sein de son frère.

Deux meurtres ne suffisoient pas à sa rage : il ne manquoit plus que d'être parricide, et le plus coupable, le plus odieux de ses ennemis, c'est son père. Indifférent sur sa propre vie, pourvu qu'il satisfasse à sa vengeance, il marche à l'appartement de Soleyman ; mais, intimidé par l'aspect des gardes qui en défendent l'entrée, il

se retire, et va se cacher dans la ville.

Cependant la nourrice de l'enfant royal s'étant levée pour l'allaiter, voit, quel spectacle! le berceau et son cher nourrisson nageans dans le sang. Elle jette des cris perçans; des larmes en abondance inondent son visage: on accourt, on se précipite; on se répand dans les appartemens; par tout des scènes d'horreur et de mort. Soleyman lui-même s'est éveillé aux clameurs de la multitude éperdue: il s'avance, il en demande la cause: la douleur étoit empreinte sur tous les visages et glaçoit toutes les langues; mais ses yeux, ses propres yeux l'eurent bientôt instruit du désastre.

Après avoir soulagé sa douleur par des larmes, il fait assembler avec ses visirs tous les grands de la cour; et, découvrant à leurs yeux le corps sanglant du jeune Meleck-Schah, ap-

prend la funeste nouvelle à ceux que la désolation publique n'en avoit point informés. Tout-à-coup on s'apperçoit qu'il respiroit encore ; on sonde la blessure : la réponse des chirurgiens achève de rendre l'espérance au sultan.

La disparition soudaine de Belhévan, et plus encore l'expérience malheureuse que l'on avoit de son caractère, l'avoient dès l'instant même dénoncé à la nation comme auteur du double assassinat. Le roi avoit donné des ordres pour s'assurer du lieu de sa retraite, mais toutes les recherches furent inutiles ; ce qui fit craindre que le prince coupable ne fût allé se réfugier dans certain château éloigné, où il faudroit l'assiéger dans les formes.

Soleyman fit célébrer, en l'honneur du mort, des obsèques magnifiques. Triste dédommagement ! il ne pouvoit rendre un fils à ce père infortuné, dont le cœur alloit se fermer

pour toujours à la consolation, sans l'image du jeune Meleck-Schah. Il devint bientôt le dépositaire de toutes les espérances du sultan, qui, secondant les faveurs de la nature par les soins de la paternité, voyoit avec orgueil croître le futur héritier de son royaume.

Meleck venoit d'atteindre à sa cinquième année: Soleyman, qui brûloit de rendre tout son peuple confident de ses desseins sur lui, le fit un jour promener dans tous les quartiers de la ville, monté sur un cheval superbement enharnaché. Ce fut une joie universelle: tous les vœux, toutes les bénédictions étoient pour le jeune enfant.

Le fratricide Belhévan ne tarda point à justifier les alarmes de son père. Secrètement échappé de la ville, il s'étoit ouvertement révolté contre lui; et ne songeant plus qu'à soutenir

par les armes la fierté de sa démarche, il veut intéresser le roi de la Grèce dans sa querelle, et lui écrit pour implorer son secours.

Le roi grec ne vit dans Belhévan qu'un prince suppliant, et déja lui avoit fait passer un corps de troupes considérable, lorsque Soleyman, informé d'une négociation qui pouvoit lui devenir funeste, député au roi un de ses officiers, avec ordre de lui représenter combien il étoit injuste de prêter des armes à un fils contre son père; qu'il connût mieux ce Belhévan, ce lâche profanateur de tous les liens de la nature et du sang. Que respectera-t-il, lui dont les mains sont teintes encore du sang de son frère et de son neveu? Mais l'ambassadeur devoit taire les détails de la sanglante tragédie; il devoit sur-tout ne point compromettre l'aventure du jeune Meleck-Schah, laissé pour mort, et

dont la blessure commençoit à se fermer.

L'ambassadeur remplit sa commission avec exactitude ; ses récits produisirent sur l'esprit du roi l'effet qu'il en avoit attendu. Mais les soldats qu'il envoyoit au rébelle s'étoient joints à lui. Quelque stérile que dût-être son repentir, il crut en devoir les témoignages à Soleyman. Cependant, toujours maître de ses vassaux, même sous des drapeaux étrangers, il offroit à ce monarque des bras pour trancher la tête de son coupable fils, et la lui apporter.

Le bon prince ne voulut point d'une vengeance achetée aussi chérement ; sa réponse fut, que Belhévan seroit assez puni par ses remords ; que pour lui, il comptoit sur la justice de sa cause.

Depuis ce tems le roi de Grèce et Soleyman lièrent entr'eux une étroite

amitié. Pour en resserrer encore les liens, le prince grec, dans qui l'intérêt et la compassion pour la belle et infortunée Schah-Kadoun avoient fait naître un sentiment plus tendre, résolut de se l'attacher par les nœuds du mariage. Un ambassadeur fit connoître ses desseins à Soleyman, qui ne voulut point engager de réponse, sans s'être assuré des sentimens de sa nièce. Ils ne furent pas favorables au prince étranger. « Mon père, dit-elle » à Soleyman, votre tendresse pour » moi n'est-elle plus la même? est-ce » bien vous qui pouvez m'offrir de » m'éloigner de votre présence, de » renoncer par des engagemens nou- » veaux au seul bien qui me reste » après le bonheur d'être aimée de » vous, à la mémoire de votre fils, » de l'époux que j'adorois? — Non, » ma fille, non; mon cœur n'est pas » changé. Crois-tu que je pusse te

» voir d'un œil indifférent te séparer » de moi? tu es ma consolation, la » joie, le soutien de ma chancelante » vieillesse, tu es toute ma famille. » C'est moi, moi seul que je sacrifie. » Je me dois à l'état, à mon peuple. » L'âge pèse sur ma tête; ma dernière » heure n'est pas loin peut-être : je » sens tous les jours la mort qui s'a- » vance : quand elle aura frappé ton » père, ô ma fille, que deviendras-tu? » que deviendra ton enfant? Qui sait » si un refus n'irriteroit pas le roi de » Grèce? Ami utile et nécessaire pour » moi, il peut devenir un ennemi ter- » rible; et ma fille, ce n'est plus à » nous à mépriser des ennemis nou- » veaux. »

Schah-Kadoun ne répondit au discours de son oncle que par un silence profond. Soleyman crut pouvoir l'interprêter favorablement, et engagea avec sa parole le consentement de sa nièce.

La tendresse du vieillard s'épuisa pour la nouvelle reine en présens magnifiques. Il ne tarda point à l'envoyer dans la Grèce, suivie d'une escorte pompeuse. Plus d'honneurs l'attendoient encore dans les états qu'elle alloit embellir. La réputation de sa beauté l'avoit devancée dans tous les lieux où elle passoit; et le roi, en la voyant, crut aimer pour la première fois (1). Mais quelle que chose que pussent faire l'amour et l'admiration réunies pour distraire la princesse des ennuis de l'expatriation, Schah-Kadoun portoit, au milieu des honneurs et des plaisirs, un cœur toujours plein de son cher Meleck-Schah, et les plus brillantes fêtes la laissoient dans la plus profonde mélancolie.

Belhévan avoit été informé par la

(1) Dans l'arabe : Le roi la préféra à toutes ses autres épouses.

voix publique du mariage de la princesse. Il n'avoit pu la voir sans brûler d'amour pour elle : qui ? lui ! le bourreau de son époux et de son fils, oser aspirer à sa main ! Mais un sceptre, mais Schah-Kadoun n'étoient-ce pas là des conquêtes capables de tout expier ? D'ailleurs le tems, ce grand consolateur, peut cicatriser bien des plaies ; ainsi dans un cœur qui aime, l'espérance ne meurt que difficilement, et se relève sans cesse sous l'humiliation du crime, sous la chaîne du remords. La nouvelle du mariage fut pour lui un coup de foudre. Tout entier à ses projets de vengeance, il n'attend plus que l'occasion favorable. La fortune le servit mieux que sa passion.

Soleyman mourut, laissant les rênes de l'empire entre les mains du jeune Meleck-Schah, l'élève de sa tendresse, mais dans un âge trop foi-

ble encore pour résister à l'élévation de son rang, aux inquiétudes de la multitude, aux jalousies des grands, aux attaques d'un ennemi puissant, redoutable par sa fureur, par l'intérêt qui s'attache au malheur, par la crainte de l'oppression, et plus encore par la légitimité de ses prétentions. Belhévan, depuis la mort de son père, menaçant les murs de la capitale, paroissoit moins coupable. Quelques mécontens (et il en est toujours sous les règnes même les plus pacifiques) volèrent dans son camp, et s'attachèrent à sa destinée; d'autres, s'abandonnant aux circonstances, laissoient le hasard des combats arbitre de leurs sentimens. Les troupes du rébelle grossissoient de jour en jour. Tout-à-coup il vient comme un torrent fondre sur le nouveau roi. L'usurpateur triomphe: la ville devient un champ de carnage. Meleck-Schah est

surpris, chargé de chaînes, et conduit à son oncle. Belhévan alloit le massacrer. Le peuple s'opposa à ses emportemens, prit hautement le jeune prince sous sa garde, et inspira de l'effroi au barbare conquérant. Mais, sous prétexte de prévenir des troubles nouveaux, en s'assurant de sa personne, il le fit enfermer dans un cachot. Sa vengeance n'en étoit que plus cruelle. Tombant sous ses coups, Meleck-Schah ne fût mort qu'une fois, et là, il expiroit à chaque instant.

Sa mère infortunée apprit bientôt toute la révolution. Quels récits pour le cœur d'une mère, éprouvée déja par tant d'adversités ! Pas un ami à qui elle pût confier les épanchemens de sa douleur. Implorer en faveur de son fils la tendresse de son époux, c'étoit l'exposer à des dangers nouveaux. Le roi grec n'avoit point re-

noncé à l'espérance d'être père, et de donner à ses peuples un héritier de son sang. Un fils étranger seroit infailliblement un jour le rival du sien, peut-être son vainqueur. Meleck-Schah est, de tous les malheureux, le seul qu'il ne puisse, qu'il ne doive point protéger. Aussi Soleyman avoit-il bien recommandé à son ambassadeur et à sa nièce, de faire de l'existence du prince un secret pour le roi de la Grèce. Dieu seul et sa mère lui restoient dans l'univers.

Quatre années s'étoient écoulées : Belhévan jouissoit en paix du fruit de ses crimes; et Meleck-Schah gémissoit dans les horreurs d'une cruelle captivité. Il n'étoit plus pour le tyran lui-même qu'un objet de pitié. Mais le peuple le redemandoit; il vouloit voir au moins le petit-fils de Soleyman. Un des visirs, homme ver-

tueux et sensible, avoit osé porter aux pieds du trône les plaintes du peuple, les cris de la vérité et les gémissemens de l'innocence (1).

Belhévan, l'artificieux Belhévan, avoit paru s'attendrir. Par ses ordres, Meleck-Schah rendu à la liberté, est amené devant lui. A sa vue, à l'aspect des haillons qui le couvroient, lui-même il ne put se défendre d'un mouvement de compassion. Le prince, revêtu d'habits plus décents, parut au milieu du peuple, dont il reçut les acclamations, et fut nommé par le

(1) Dans le texte : C'est le roi qui fait lui-même à son visir la confidence du meurtre de son frère, et cela par une permission de Dieu. Belhévan paroit disposé à pardonner à Méleck-Schah ; mais il est arrêté par cette réflexion : « Je crains ses artifi- » ces ; peut-être qu'une grande partie du peuple lui » est dévouée, et alors il y auroit dans l'état des » troubles que je ne pourrois appaiser ». C'est le visir qui donne à Belhévan le conseil que nous lui faisons prendre de lui-même d'engager Meleck dans une guerre étrangère.

roi généralissime des troupes destinées à faire la campagne prochaine.

L'empire étoit en guerre contre des peuples sauvages et barbares qui, du haut des montagnes, s'étoient répandus sur les frontières, infestoient la province et portoient par-tout le ravage et la désolation. Aucuns des généraux envoyés contre ces nations féroces, n'avoit pu échapper à leurs fureurs : aussi Belhévan avoit-il prévu combien cette distinction seroit fatale à Meleck-Schah. Il part; il arrive : accompagné de son seul courage, il combat; mais, obligé de céder au nombre, il est fait prisonnier, confondu avec plusieurs de ses soldats captifs comme lui, et jetté dans une citerne profonde : c'étoit la prison de ces barbares. Là, il traîne encore une année entière d'ennuis et de douleurs.

Il en fut retiré, mais pour être victime d'une cérémonie bizarre autant

que cruelle. Le premier jour de l'an étoit pour ces peuples une solemnité: ce jour-là ils immoloient tous leurs prisonniers, en les précipitant du haut d'une tour fort élevée.

L'horrible fête étoit arrivée. L'exécution commence : presque tous les compagnons du prince avoient été déja précipités. Meleck-Schah lui-même subit le supplice : il tombe, mais soutenu par les corps des autres victimes, il n'eut d'autre mal que de s'évanouir dans sa chute. L'heure fatale n'avoit pas encore sonné pour lui. Revenu à lui seul, vivant au milieu de tant de morts, sans blessures, Il adresse à Dieu l'hymne de la reconnoissance ; et, après avoir attendu tout le jour, se lève et marche la nuit entière, s'arrête vers la pointe du jour, se tient caché de peur d'être découvert, continue pendant plusieurs nuits sa route, sans savoir où il alloit, ne

mangeant pour toute nourriture, que des racines et des herbes sauvages.

Enfin, après plusieurs jours d'une marche pénible à travers les déserts, il se trouve dans un hameau. Le récit de ses aventures trouva des ames sensibles et compatissantes : on lui donna des mets et des breuvages plus sains; on lui donna aussi des vêtemens. Il y passa plusieurs jours pour se délasser de ses fatigues; après quoi, instruit par ces bons habitans de la route qui conduisoit au royaume de Belhévan, il dirige ses pas de ce côté.

Bientôt il se fut rendu auprès de la capitale, et s'arrêta à une des portes de la ville. Ses longs malheurs l'avoient rendu méconnoissable. Quelques momens après viennent à passer plusieurs seigneurs de la cour du roi son oncle, en habits de chasse. Comme ils se reposoient sur les bords d'une rivière où l'on faisoit boire leurs chevaux,

Meleck, qui les avoit reconnus, les aborde en les saluant, et leur demande des nouvelles de Belhévan. Cette question parut étrange de la part de celui qui la faisoit. « Misérable étran-
» ger, lui répondit-on en riant, qui
» es-tu pour demander des nouvelles
» du roi ? — Ne reconnoissez-vous
» pas, ajoute Meleck, le petit-fils de
» Soleyman, le neveu de Belhévan ? »
A ces simples paroles, on l'eût pris pour un visionnaire : mais il portoit sur son corps les preuves de la vérité. Les courtisans ne pouvoient revenir de leur étonnement. Ce Meleck-Schah que l'on croyoit avoir péri dans la guerre, c'est lui, le voilà. On l'embrasse ; on brûle de savoir quel miracle l'a sauvé. Meleck satisfait à leur empressement, et leur raconte son histoire.

Il avoit fini. « Oui, lui répondent
» unanimement les seigneurs, vous

» êtes roi et fils de roi ; Dieu lui-
» même veut que vous régniez sur
» nous : nous le prenons à témoin de
» la vérité de nos promesses. Recevez
» nos sermens. Mais daignez, sei-
» gneur, ne pas exposer plus long-
» tems une vie que Dieu a si visible-
» ment protégée. Défiez-vous des
» fureurs du tyran ; gardez-vous bien
» de vous montrer à ses yeux ; et tan-
» dis que nous ménagerons des occa-
» sions favorables, nous vous en con-
» jurons par l'amour que vous vous
» devez à vous-même, cachez, s'il le
» faut, dans les ténèbres de l'état le
» plus ignoré, une tête aussi pré-
» cieuse. »

L'avis des courtisans étoit que Meleck-Schah allât chercher une retraite auprès de sa mère et du roi son époux. Mais le prince s'y opposa fortement. « Soleyman, leur répondit-il, et ma
» mère après lui, ont assuré le roi de

» Grèce que j'avois péri sous les coups
» du meurtrier. Ce n'est pas à leur fils
» à les démentir. »

Sûr de n'être pas reconnu, le prince ne couroit aucun risque dans les états grecs; et ce qui n'étoit pas indifférent pour lui, il se rapprochoit de sa mère. Il se détermina donc à en prendre la route; l'officieux seigneur pourvut à ses besoins, et voulut bien l'accompagner jusqu'aux frontières du royaume de Belhévan.

Que faisoit cependant l'infortunée Schah-Kadoun ? Seule avec l'image d'un fils qu'elle croit à jamais perdue pour elle, ses jours se consumoient dans une douleur mortelle. Plus de nouvelles de cet enfant chéri. Le repos a fui loin de son cœur, loin même de ses yeux. Elle se nourrit de sa tristesse; à peine dans le monde entier voit-elle un être à qui elle puisse impunément confier le sujet de ses

pleurs. Ce confident unique de sa douleur profonde, c'étoit Gazel, vieillard longtems attaché à son père, entièrement dévoué à ses intérêts, trop tard connu de la princesse, capable enfin par la sagesse de ses conseils et la sincérité de son attachement, de charmer ses ennuis, si son cœur eût pu admettre quelque consolation. Cependant elle paroissoit souffrir moins toutes les fois que, renfermée avec son fidèle serviteur, et pouvant librement épancher ses larmes dans son sein, elle lui disoit : « Travaille, » Gazel, à découvrir le lieu où peut » être mon fils ; sois assuré de ma discrétion et de ma reconnoissance.... » que je sache du moins si mon fils » respire. Je ne demande à Dieu que » ce seul bienfait ; je ne demande, » hélas ! ni à le voir, ni à être vue de » lui : que sa mère du moins sache » s'il respire encore. Vois tous ces

» trésors, ajoutoit-elle; eh bien, ils » sont à toi: cours t'informer de mon » fils; cours apprendre si mon fils est » vivant ».

Gazel se rendit aux desirs de la reine. L'un et l'autre conviennent de dire au roi, pour lui faire agréer son voyage, que Schah-Kadoun avoit laissé dans les états de son beau-père un trésor dont seuls ils avoient la connoissance. A la faveur de cet innocent artifice, le roi de Grèce délivra à Gazel un passe-port, et lui donna diverses instructions relatives à son voyage et à la manière dont il devoit se comporter avec Belhévan.

Le fidèle serviteur partit, déguisé en marchand. Arrivé dans la capitale des états de Belhévan, il recueillit facilement toutes les particularités de l'histoire de Meleck-Schah, depuis qu'il s'étoit séparé de lui; sa longue détention, les rigueurs de sa captivi-

té, son élargissement, la commission dangereuse dont son oncle l'avoit chargé. Là, des conjectures vagues paroissoient renouer le fil d'une histoire obscure, incertaine et sans suite.

Déja Gazel désespéroit de pouvoir jamais remplir son message, lorsqu'un jour se promenant hors de la ville, rêveur, inquiet et chagrin, il rencontre un des seigneurs qui, peu auparavant, avoient ouvert à Meleck-Schah l'avis de fuir les états de Belhévan. Ils s'étoient connus avant le voyage de Gazel en Grèce, et n'eurent pas de peine à se reconnoître. Bientôt ils en vinrent à des confidences réciproques.

Gazel, rassuré sur la vie du prince, s'occupe plus sérieusement encore du projet de le trouver. Il va continuant sa route, s'informant dans tous les lieux où il passoit, dépeignant Me-

leck sous les traits nouveaux que le seigneur lui avoit indiqués.

Un jour il voit dans un village un grand nombre d'habitans assemblés. Il descend de cheval, s'approche d'eux, leur donne le signalement du prince ; personne ne le connoissoit. Il alloit poursuivre sa route, lorsqu'il apperçut dans la campagne, étendu aux pieds d'un arbre, un jeune homme endormi, et dont la main tenoit la bride d'une bête de somme ; il l'envisage et passe outre. Puis faisant en lui-même cette réflexion : Si par hasard mon prince étoit réduit à une semblable condition, est-ce par son visage que je le reconnoîtrois ? Il revient sur ses pas, pique vers l'arbre où étoit le jeune homme, descend de cheval, s'assied à ses côtés, l'examine avec attention. Mais, non, ce ne peut être là son cher Meleck. — Restons encore ; peut-être que celui-là pourra

du moins me donner quelqu'indice.
Il fait du bruit, réveille le dormeur, et l'interroge. « Êtes-vous de ce vil- » lage là-bas ? votre père étoit-il par- » mi les habitans que j'ai vus ? »

A ces mots, le jeune homme soupire : « Mon père!... oh! non, je « suis étranger ». D'autres questions aussi simples amenèrent la reconnoissance. Le premier soupir de Meleck eût suffi tout seul pour le faire deviner. Le prince tombe aux pieds du fidèle domestique, le serre dans ses bras, reste longtems enlàcé dans les siens ; tous deux confondent leurs larmes, leurs soupirs; tous deux s'interrogent sans se répondre, se répondent sans s'entendre : leurs ames seules parloient, et leur silence étoit bien éloquent.

Quand les premiers transports eurent été calmés, Meleck-Schah détaille à Gazel les circonstances qui

avoient suivi son entrevue avec les seigneurs de la cour de son oncle. Réduit à la déplorable nécessité de recevoir des habits et de l'argent, il avoit été bientôt contraint à vendre à un laboureur des environs l'industrie de ses mains et la sueur de son front.

Les deux étrangers rentrèrent dans le village pour y acheter un cheval et des habits, et firent route vers la Grèce.

Ils approchoient de la ville où Schah-Kadoun faisoit sa résidence; ils s'entretenoient du bonheur qu'ils auroient de la revoir, et croyoient n'avoir plus à répandre que les pleurs de la joie; deux heures encore, et Meleck-Schah alloit presser dans ses bras la plus tendre des mères: une troupe de voleurs fond sur eux, les attaque, les désarme et les dépouille. Ce n'est pas tout; ils sont jettés pieds et mains liés dans une citerne, peu-

éloignée du chemin. La solitude du lieu, la profondeur de la citerne, l'infection qu'y répandoient des corps que ces mêmes brigands y avoient jettés en grand nombre, tout avertissoit nos deux infortunés qu'il ne leur restoit plus qu'à mourir. « Ce n'est » point pour moi, disoit Gazel à » Meleck-Schah, que je regrette la » vie; c'est pour vous, ô mon prince, » et pour votre mère ».

Meleck opposoit aux gémissemens de Gazel une résignation plus courageuse. « Pourquoi, lui répondit-il, » nous attrister? si l'heure fatale est » venue, il est impossible de la recu» ler. Si non, console-toi, Gazel; » rien au monde ne peut l'avancer ».

Sa confiance n'étoit pas vaine. Ils étoient, depuis deux jours et deux nuits entières, ensevelis dans ce souterrain, en proie à toutes les horreurs de l'incertitude et de la faim, lorsque

la Providence amène de ces côtés le roi de Grèce, à la tête d'une troupe de chasseurs. Emporté par l'ardeur de la chasse, il s'étoit attaché à suivre la trace d'une bête féroce, fuyant dans les environs de la citerne. Un des cavaliers l'avoit atteint, et se disposoit à la frapper, lorsqu'il entend des gémissemens s'échapper du souterrain. Il revient bientôt en rendre compte à son maître, qui ordonne à quelques-uns de ses officiers d'y descendre.

Jamais secours ne vint plus à propos. On retire Gazel et le jeune prince, pâles, exténués, mourans. On coupe les liens dont ils étoient enchaînés. Il ne fut pas difficile de les rappeller à la vie. Quelle fut la surprise du roi en reconnoissant le serviteur de son épouse ! Il lui demande quelle étoit cette étrange aventure. « Seigneur, lui répondit Gazel, j'ai » été dans la capitale des états de Bel-

» hévan. Votre majesté sait le motif » qui m'y conduisoit. J'ai enlevé en » effet le trésor que j'y allois cher- » cher, et l'ai apporté jusqu'ici ; » mais, surpris par des voleurs, nous » avons été dépouillés et précipités » dans cette citerne : nous allions y » mourir de faim, comme un grand » nombre d'infortunés dont les cada- » vres y sont encore. Dieu, toujours » bon, toujours miséricordieux, vous » a envoyé ici pour être notre sau- » veur. Graces lui soient rendues de » la protection qu'il nous a accordée.»

Le roi voulant savoir quel étoit ce jeune homme dont il étoit accompagné. « C'est, lui répondit-il, le fils » d'une nourrice autrefois à mon ser- » vice. Je me proposois, seigneur, » de l'attacher à votre majesté ; il ne » manque ni d'esprit, ni d'éducation.»

Le premier soin du roi, quand il fut dans son palais, fut d'aller trouver

la reine, pour lui annoncer l'arrivée de Gazel. « Un jeune homme est » avec lui; nous les avons, après deux » jours, trouvés dans une citerne, où » des voleurs les avoient jettés pieds » et mains liés. »

A ces mots, la reine est saisie d'un trouble qu'elle ne peut dissimuler; un cri involontaire lui échappe. Elle va s'élancer et voler au-devant des deux voyageurs. Le roi l'arrête et demande la cause d'une émotion aussi vive. Schah-Kadoun prétexte les foiblesses ordinaires à son sexe, l'ascendant impérieux de la compassion. Le roi paroît se contenter de cette excuse frivole, et se retire dans ses appartemens.

Schah-Kadoun ne resta pas longtems seule. La voilà auprès de Gazel; elle sait enfin que son fils est vivant, que son fils est près d'elle; mais ne pouvoir jouir de ses embrassemens!

le ciel favorisera les innocens efforts de la tendresse maternelle, en écartant tous les yeux étrangers. Elle dit, et se poste auprès de son appartement.

Son fils paroît ! combien il a tardé au gré de son impatience ! Schah-Kadoun ne voit que lui : elle court, elle vole, elle est dans ses bras, qui l'arrose de ses pleurs et le couvre des plus tendres baisers. Longtems elle savoure le bonheur d'être mère ; elle ne peut se détacher de son fils ; elle le quitte, revient, l'embrasse encore. Obligée de se séparer, elle consent enfin à s'éloigner ; mais son cœur est resté auprès de lui.

De quels intérêts cruels elle va payer le plaisir d'un moment, le plaisir le plus chaste, le plus légitime !

Le grand-maître du palais l'avoit vue. Étonné, interdit, il n'ose d'abord en croire ses yeux : mais comme

en bon courtisan, il faut toujours commencer par accuser, il va sans perdre de tems, rendre au roi un compte exact de tout ce qu'il avoit vu. « Sans doute il n'est venu que » pour la reine, ce beau jeune homme » que Gazel a amené avec lui. Comme » elle le pressoit amoureusement dans » ses bras ! comme elle lui prodiguoit » les caresses les plus enflammées ! » Vous m'en voyez, sire, encore tout » troublé; c'est moi-même qui en ai » été témoin : j'aurois refusé d'en croi» re à d'autres yeux qu'aux miens. »

Une seule de ces paroles auroit suffi pour allumer dans le cœur du roi grec tous les feux de la jalousie. La colère et la honte tenoient alternativement ses yeux baissés vers la terre, ou élevés vers le ciel (1). Bientôt il

(1) Le texte ajoute : Dans sa fureur, il arrachoit le poil de sa barbe.

sort

sort furieux de son appartement, et ordonne qu'on arrête à l'instant Gazel avec le jeune homme, et que tous deux soient enfermés dans une obscure prison. Puis il entre chez la reine; et après l'avoir accablée de reproches et d'insultes, se retire pour méditer de quel supplice il puniroit les coupables.

Quelle réponse Schah-Kadoun pouvoit-elle opposer aux injustes soupçons de son époux? Ira-t-elle révéler le funeste secret? Mais l'homme qui ne croit point à sa vertu, croira-t-il davantage à ses dépositions? Mère foible et pusillanime, exposera-t-elle son fils à une barbare politique? Elle mourra peut-être; mais elle mourra innocente. O toi, qui vois mes pleurs; toi, qui as compté le nombre de mes années, grand Dieu! si tu as résolu que ce soit là le terme de mes jours, que pourrai-je faire

contre la toute-puissance de tes décrets ? Si tu ne permets pas que l'innocence succombe, tu n'as pas besoin de moi pour me sauver.

Cependant le roi, combattu par mille sentimens les plus divers, les plus tumultueux, étoit plongé dans une sombre mélancolie. Il s'étoit défendu toute nourriture. Plus de repos ni jour ni nuit. Il eût voulu pouvoir fuir tout l'univers, pouvoir se fuir lui-même. On n'osoit l'approcher qu'en tremblant Doit-il condamner à la mort le serviteur de la reine ? doit-il sacrifier le jeune étranger ? Mais sait-il s'ils sont coupables ? Sans doute la reine est criminelle. Mais elle-même ! époux infortuné ! il l'aime plus que jamais. Non, il ne pourra se résoudre à prononcer contre elle la sentence de mort.

Ce prince avoit encore sa nourrice. Le tems, en courbant sa tête, et

sillonnant son visage, n'avoit point vieilli son esprit ni refroidi son cœur. Brûlant de connoître la cause de son chagrin, mais n'osant la demander à lui-même, elle va trouver la reine : la trouvant obstinée au silence, elle n'épargne ni larmes ni prières pour obtenir d'elle l'aveu tant desiré. Schah-Kadoun y consent enfin, mais toutefois sous le sceau du secret, que la nourrice lui promit avec serment.

La princesse rassurée fait le récit de toute son histoire, et trouva même quelque douceur à se rappeller ses infortunes. La nourrice, après l'avoir entendue : « Consolez-vous, madame, lui dit-elle en embrassant ses » genoux; permettez-moi d'aller de » ce pas trouver le roi votre époux. » Je me flatte d'avoir quelque crédit » sur lui. J'espère qu'il me devra bien» tôt une réconciliation. Pour vous, » madame, daignez croire toujours

» à ma discrétion ; mon serment n'en » sera pas moins sacré. »

Aussi-tôt elle se rend chez le roi, et s'asseyant à ses côtés : « Mon fils, » lui dit-elle d'une voix flatteuse, » mon ame est navrée, mon cœur est » déchiré. Voici déja plusieurs jours » que l'on ne vous voit plus monter » à cheval ni aller à la chasse ; vous » avez un chagrin qui vous mine, et » vous ne le confiez à personne. »

Le roi n'avoit point de secrets pour sa nourrice ; il lui dit tout. « Quoi ! lui répondit-elle, voilà ce » qui vous affecte à ce point ? J'avoue » qu'il n'est point de supplice assez » grand pour punir l'infidelle : oui, » vous devez à la terre un exemple » terrible ; mais, ô mon fils, ne pré» cipitez rien. Craignez et prévenez » des repentirs tardifs peut-être, mais » inévitables, mais déchirans et éter» nels. Êtes-vous bien assuré.... ?

» — Que ne puis-je en douter, répliqua le monarque! mais non; mes » yeux, mes propres yeux ne m'ont » que trop instruit de ma honte et de » son crime. — Il ne vous manque » donc plus, reprit la nourrice, que » l'aveu de votre coupable épouse: » attendez encore quelques jours; elle » est entre vos mains, et ne sauroit » vous échapper. Moi, je vous obtiendrai sans peine la confession de la » princesse; je vous apporterai un » cœur de huppe; vous l'étendrez sur » son sein pendant son sommeil, et » vous l'interrogerez. Il a, ce cœur » de huppe, la vertu d'obtenir sans » effort tous les aveux, même les » plus pénibles. Par-là, vous saurez » la vérité de la manière la plus précise et la plus simple. »

Le roi, satisfait de l'expédient, demande à sa nourrice le secret, et sur-tout un cœur de huppe. Celle-ci

en donne secrètement avis à la reine, et lui dicte les réponses qu'elle devoit faire à son époux ; bien entendu qu'elle ne dormiroit pas.

Le jour avoit disparu, et les ténèbres de la nuit commençoient à s'abattre, le roi croyant Schah-Kadoun endormie, se glisse vers son appartement. Elle étoit couchée. Il s'assied à côté de son lit ; d'une main tremblante, il étend sur son sein le cœur de huppe, et s'arrête : puis rassurant sa voix, l'appelle deux fois par son nom, se tait encore et reprend : « Cruelle ! » voilà comme vous avez su reconnoître un amour si tendre et si constant ! » La reine, docile à la leçon qu'elle avoit reçue : « Quel crime ai-je » commis ? dit-elle. — Quel crime ? » en pouviez-vous commettre de plus » grand ? Ce jeune homme venu des » états de Belhévan à la suite de votre » serviteur Gazel, ce complice adul-

» tère de vos plaisirs, — Quel om-
» brage a-t-il pu vous faire? inter-
» rompt la reine ; n'avez-vous pas
» dans vos palais des jeunes gens plus
» beaux? cependant en est-il dont la
» vue ait allumé en moi une flamme
» criminelle? — Pourquoi donc ces
» caresses ardentes dont vous l'avez
» accablé? — Je les donnois à mon
» fils. »

A ce mot, le roi confondu, interdit, resta quelque tems hors de lui-même. Bientôt après, calmant son émotion : « Votre fils ! quelles preu-
» ves pourriez-vous en donner ?
» Votre fils n'a-t-il pas été tué par
» Belhévan? — Il est vrai, reprend
» la reine, que ce prince avoit attenté
» à ses jours ; mon fils étoit encore au
» berceau. Belhévan le frappa de son
» cimeterre sur le cou ; la blessure ne
» fut point mortelle. Les soins de So-

» leyman le rendirent à la vie. Mon » fils venoit de succéder à la couron- » ne; mais Belhévan plus heureux, » après l'en avoir dépouillé, le fit en- » fermer dans une prison, d'où il » n'est sorti que pour être envoyé » contre des peuples barbares. Il al- » loit périr; une providence particu- » lière l'a sauvé. Depuis ce tems-là il » se tient caché pour échapper à la » colère de Belhévan. »

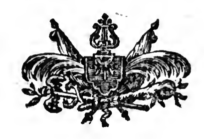
Le roi ne voulut point prolonger son interrogatoire. De retour dans ses appartemens, il se fait amener les deux prisonniers. Après avoir reconnu par lui-même la vérité des récits de Schah-Kadoun par l'inspection de la cicatrice, il se prosterne, et rend grace à Dieu de n'avoir pas précipité son jugement; puis se transporte chez la reine, l'instruit du moyen dont il s'étoit servi pour découvrir ce dont elle

lui avoit fait un mystère, et ne s'occupe plus que des moyens de réparer son injustice.

Tout se déclaroit en faveur de Meleck-Schah; les amis de son père, ceux que lui-même avoit laissés dans ses anciens états, les protecteurs que lui faisoient et l'intérêt puissant du malheur et la mémoire du sage Soleyman, le peuple lui-même, avide de nouveauté et trop facile à se fatiguer de la tyrannie, tous, par les vœux les plus ardents, rappelloient au milieu d'eux l'enfant de la Providence. Sans chef, mordant leur frein; qu'on se mît à leur tête, ils alloient le déchirer. Meleck-Schah n'avoit qu'à paroître, et l'usurpateur, le cruel Belhévan alloit faire place à l'ancien possesseur du trône.

Mais le roi de Grèce l'avoit retenu pour son royaume. Il ne se contenta

pas de le combler d'honneurs et de richesses, il voulut encore l'adopter, et ne permit pas qu'un autre régnât sur ses peuples après sa mort.



L'HEUREUSE CONDAMNATION.

UN roi dont l'histoire ne nous a point conservé le nom, étoit allé visiter des prisonniers. Ils sont bien rares, ces princes qui savent encore être hommes. Sa présence les consoloit de mourir; on dit même que plus d'une fois au milieu de ces hommes sous le glaive de la loi, sa sagesse avoit discerné des innocens.

Il avoit souvent entendu un des malfaiteurs renfermés dans la prison, s'écrier en gémissant: Grand Dieu! vous dont la miséricorde ne tarde pas à venir au secours du malheureux qui vous implore, ayez pitié de moi, et délivrez-moi de mes souffrances. Ce discours dans la bouche d'un assassin

piqua la curiosité du monarque. Il eût voulu pouvoir lui rendre au moins la vie : mais, lié par les droits de la justice, il crut encore lui faire grace en l'envoyant sur-le-champ à la mort.

Les ordres sont donnés en conséquence. Des soldats se saisissent du prisonnier, et l'emmènent hors de la ville.

Il étoit nuit. Au moment où l'exécution alloit se faire, des voleurs paroissent. Nos soldats tremblans, ne songent qu'à la fuite, et laissent là le pendu, qui s'échappe et va se réfugier dans une caverne aux environs. Après s'y être tenu caché assez longtems pour n'avoir plus à craindre la poursuite des soldats et des voleurs, il sort, et se met en marche, l'œil au guet, la démarche ferme en apparence. Un bois s'offre à sa rencontre : notre brave s'y jette. Un lion, que la peur lui fit prendre pour un géant

dans son espèce, se montre; voit un homme, s'élance sur lui, l'étend à ses pieds, le couvre de lourdes branches et s'en va. Il en fut quitte encore pour la peur. Lacir (c'est le nom de l'aventurier) ne se sentant point blessé, se souvient encore de Dieu, lève les yeux au ciel, et implore son secours. Puis soulevant, avec le moins de bruit qu'il lui fut possible, la barrière touffue qui l'enferme, il porte de tous côtés sa vue inquiète, et découvre, non pas le lion, mais les traces encore récentes de sa fureur, des ossemens, des membres, des cadavres d'hommes égorgés. C'étoient les provisions du terrible animal. A côté, étoit un sac de cuir; il s'approche: le sac étoit pesant. Il l'ouvre; c'étoient des pièces d'or. La joie en ce moment lui donna des aîles. Après avoir marché quelques heures, non pourtant sans avoir vu plus d'une fois le lion, au moins

en idée, il se trouve dans un village, et s'y arrête. Là, son premier soin fut de rendre graces au Seigneur, de la protection spéciale qu'il lui avoit accordée; les pièces d'or payèrent un bien où il s'établit, promettant à Dieu de vivre en honnête homme, et tint parole.

Eh bien! s'il n'eût pas été condamné à être pendu, il n'auroit pas trouvé un trésor.



LA FATALITÉ.

ABOUBEKER avoit été longtems heureux. O vous, à qui tout réussit, tremblez! la fortune se paie avec usure des faveurs qu'elle accorde. Aboubeker n'avoit pas même la peine de former des vœux. Me voilà riche, se disoit-il un jour à lui même; plutôt que d'aller courir le pays, si je restois chez moi, occupé du seul soin de n'avoir rien à faire? Voyons, partageons mon bien en deux lots: mon or va circuler, et me rapporter de gros intérêts; j'enfermerai mon bled dans mes greniers; les années où il sera plus cher, je l'en tirerai pour le vendre, tout cela grossira mon trésor; et voilà comme la fortune nous vient en dormant. Là-dessus, Aboubeker fait

une somme, et continue la nuit de rêver à son bonheur.

Le lendemain, un de ses amis vient le voir. « Eh bien, lui dit-il, vendez-» vous vos grains cette année? — Y » pensez-vous, dit l'autre, du prix » dont il est? Ne nous pressons pas; » l'année prochaine il n'y en aura » point de trop, et l'on sera fort heu-» reux d'en avoir, à quelque prix que » ce soit. »

L'année fut abondante, le prix du bled baissa; Aboubeker garda le sien encore pour l'année suivante. L'année suivante fut plus heureuse encore: notre homme vit bien qu'il n'avoit plus le privilège de commander aux saisons; mais ne s'en obstina pas moins à choyer son bled. Ses hommes d'affaires firent banqueroute; c'est l'ordinaire; plus d'or: au moins le bled lui reste; mais le bled ne vouloit point augmenter, ni Aboubeker s'en défaire.

Qu'arriva-t-il? l'hiver fut humide, des pluies extraordinaires pénétrèrent ses magasins, et pourrirent une partie de ses grains; l'autre fut dévorée par des insectes malfaiteurs: il en coûta encore cent écus au marchand ruiné pour faire transporter hors de la ville les restes de son bled pourri.

Ces cent écus, il ne les avoit pas: mais toutes les bourses de ses amis vont se délier à sa simple demande. Il ne s'ouvrit qu'une prison pour recevoir le débiteur déclaré insolvable.

Il y languit quelque tems; après quoi, ennuyé d'avoir un pensionnaire qui mangeoit et n'avoit plus à payer, le gouvernement le relâcha.

Aboubeker, rendu à la liberté, va trouver un diseur de bonne aventure, astrologue de son métier. Notre homme interroge son grimoire et le creux de sa main; il y voit que la planète du suppliant avoit furieusement changé,

et qu'elle n'auroit plus pour lui que des influences sinistres. Aboubeker ne fit qu'en rire ; il avoit eu déja pourtant plus d'une leçon.

Le seigneur du village voisin avoit besoin d'un cultivateur laborieux et intelligent. Aboubeker se présente, est agréé. Une moisson heureuse couronne ses travaux, et paroît démentir la prédiction. Ce n'étoit pas pour lui qu'il devoit recueillir. Cette réflexion chagrina notre fermier, qui dit en soi-même : J'ai bien promis à mon seigneur de travailler ; mais lui avois-je promis de faire une moisson aussi abondante ? Non, en vérité. Qu'est-ce que le salaire dont nous sommes convenus ? Payons-nous d'avance du surplus ; mettons de côté une certaine portion de la récolte ; il y en a tant, qu'il ne s'en appercevra pas. Si par hasard quelqu'honnête gratification... Mais tu es bien bon, Aboubeker, d'y

penser : oh ! je le sais d'expérience, les gens riches ne sont pas les plus généreux.

Son monologue fini, il vous choisit le froment le plus beau, et va le cacher en lieu sûr. Le seigneur étant venu visiter ses moissons, fut étonné, loua beaucoup son fermier, ajouta à ses gages un présent considérable, et s'en alloit rêvant aux moyens de l'employer d'une manière plus utile pour tous deux. Pour cette fois son mauvais génie étoit endormi ; mais il ne le fut pas longtems.

Aboubeker avoit un fonds d'honnêteté. Il rougit de son peu de délicatesse ; et croyant qu'il étoit tems encore de réparer sa faute, court rejoindre son maître, et lui fait sa confession. Celui-ci prit la chose au sérieux, et pour récompenser sa confiance, le fit chasser honteusement : bien entendu

qu'il l'obligea à lui restituer son froment de contrebande.

Il n'y avoit pas une espèce de malheur auquel Aboubeker ne fût prédestiné. Il devint amoureux. Fatmé étoit jeune, belle, sensible. Comment ne l'eût-elle pas été ? c'étoit dans la Géorgie qu'elle avoit reçu le jour. Sa fortune, sans être opulente, pouvoit dispenser son amant d'en avoir. Elle consent à l'épouser. Les noces devoient se célébrer dans une maison de campagne peu éloignée de la ville. Les nouveaux époux se félicitoient d'une alliance à laquelle leurs sermens mutuels promettoient un siècle de durée. Une troupe de voleurs fond sur eux, les attaque, dépouille et enlève la belle Géorgienne. Enhardi par l'amour et par le désespoir, Aboubeker fait des prodiges de courage : il tombe percé de coups, nageant dans

son sang, demandant et ne pouvant obtenir la grace d'expirer; il ne se relève que pour voir sa chère Fatmé entre les bras de ses cruels ravisseurs, demi-nue, les cheveux épars; tendant vers son époux des mains suppliantes, et remplissant l'air de ses cris plaintifs. L'infortuné se traîne vers un hameau voisin; il y fait quelque séjour, et revient à la ville pour y faire panser ses blessures.

La dot de Fatmé, ses propres économies lui avoient amassé quelques sommes. Il résolut de les faire valoir. Un vaisseau alloit mettre à la voile: le patron avoit été jadis de ses amis; le son de l'or le fit reconnoître. « Placez-moi cet argent, lui dit » l'honnête marin; c'est peu de cho-» se, mais il y a commencement à » tout: je jure Dieu qu'avec moi il » n'y a jamais rien de perdu. »

Aboubeker le crut bonnement.

Quelques mois après, on répand le bruit que le vaisseau avoit fait naufrage, que la mer avoit tout englouti, hommes, bagages, bâtiment, et surtout l'or d'Aboubeker.

Le pauvre diable étoit réduit à la mendicité : il s'en alloit tristement sur le rivage de la mer, pleurant la perte de son or et pensant à sa chère Fatmé. Non, s'écrie-t-il douloureusement, je ne survivrai pas à tant de maux. Il dit, et s'élance dans la mer; son corps nage longtems porté sur la cîme des flots : une vague le rejette sur le rivage. Il ne lui étoit pas possible de mourir, précisément parce qu'il le vouloit.

Des pêcheurs erroient aux environs. Ils vont droit à ce corps froid et sans mouvement, le réchauffent, le rappellent à la vie; et pour le consoler du service qu'ils venoient de lui rendre, lui offrent de partager le pro-

fit de leur pêche. Les filets sont jettés, et présentent aux regards étonnés d'Aboubeker dix grandes nacres, dont chacune renferme deux grosses perles, toutes deux d'un prix inestimable.

Aboubeker ne peut en croire ses yeux. Auroit-il enfin triomphé de son étoile? Les pêcheurs sont d'honnêtes gens, chose plus étonnante encore que la pêche la plus riche : « Tenez, » disent-ils, voilà votre part; deux » seulement de ces perles peuvent » fournir abondamment à votre né» cessaire : croyez-nous, ménagez» vous les huit autres pour l'occa» sion. »

Aboubeker qui avoit perdu l'habitude d'être riche, ne peut contenir ses transports. Un passant, homme vigoureux, et plus fripon encore, l'apperçut. Une joie si pétulante lui parut suspecte. Voilà, dit-il, un gueux

bien satisfait ; on n'est pas si content quand on a la bourse vuide ; et il suit des yeux notre homme, qui s'arrête à quelques pas de là, s'assied, compte et recompte ses dix perles, en met deux dans sa bouche, et coud les huit autres dans son habit.

Son habit étoit encore dégouttant d'eau ; il l'étend au soleil : après quoi, promenant sa vue de tous côtés, et ne découvrant rien qui pût lui porter ombrage : Reposons-nous, se dit-il à lui-même ; qui, diable pourroit s'imaginer qu'un méchant habit tout trempé cachât un trésor ?

Le voilà donc qui se couche, s'étend et s'allonge à côté du précieux dépôt ; mais, ajoute-t-il, que ne faisje de cet habit un oreiller, il n'en sécheroit pas moins, et j'en dormirois plus tranquille. Cela dit, il replie son habit, le roule, repose sa tête sur le coussin nouveau. Sa bouche le cares-

soit

soit encore, lorsque le sommeil vient fermer ses yeux.

Le voyageur aux aguets saisit l'occasion : il s'avance, d'une main soulève doucement la tête du dormeur, et de l'autre substitue à l'habit mouillé un manteau sec, hélas! oui, bien sec en tout sens. On dit que le drôle avoit déja fait plus d'un apprentissage.

Le dormeur s'éveille; il pense à son trésor : Je l'avois bien dit qu'on ne viendroit pas me voler celui-ci. Il regarde. Est-ce un rêve ? est-il bien éveillé ? quelle métamorphose! ses pleurs coulent en abondance.

Heureusement deux perles lui restoient encore : il va les vendre à la ville. Il est inutile d'observer que l'honnête jouailler à qui il s'adressa ne lui donna pas même un tiers de leur valeur.

Aboubeker n'étoit pas sorti de la

boutique, qu'il entend proclamer, que l'on eût à rapporter sous vingt-quatre heures au trésor royal des perles volées à la couronne. Le jouailler l'avoit aussi entendu. Voici le voleur, dit-il en arrêtant Aboubeker ; suis-moi, coquin, devant le kadi ; les huit autres, où sont-elles ? En vain il proteste de son innocence ; en vain il supplie qu'on l'écoute, qu'on interroge les pêcheurs de tel endroit : ordre à lui de retrouver les huit autres, sous peine de la vie, et par provision, il est traîné dans un cachot obscur. Bientôt, atteint et convaincu d'avoir attenté aux ornemens de la couronne, il est condamné au supplice. Déja il touchoit l'échafaud, lorsqu'un des pêcheurs se présente, raconte le fait, et pour le prouver, montre les dix perles qui lui étoient échues. On n'en réclamoit pas douze. Aboubeker va être relâché. Point du tout ; qui paiera

les frais de justice ? les dix perles à-la-fois pourroient à peine suffire. Il est donc ramené en prison, heureux encore que la justice voulut bien lui faire grace de la vie.

Le même jour, le roi donnoit aux seigneurs de la cour un repas magnifique ; on sert un poisson énorme. Le prince veut l'ouvrir lui-même. Quelle est sa surprise, en reconnoissant dans le ventre du poisson les dix perles qu'il avoit perdues !

L'aventure fit du bruit. On se crut obligé de relâcher le prisonnier, dont les longs malheurs parvenus jusqu'aux oreilles du roi, excitèrent sa sensibilité et sa munificence.

Aboubeker, sans être riche encore, cessoit d'être pauvre, c'est-à-dire, qu'il jouissoit de cette honnête médiocrité qui fait le bonheur. Corrigé par l'adversité, il apprenoit à se dé-

fier du calme : en effet la tempête n'étoit pas loin.

Le roi lui avoit donné une petite maison attenante à ses palais. Pour donner plus de jour à ses appartemens, Aboubeker voulut r'ouvrir une fenêtre condamnée. Déja il en avoit ôté quelques pierres : la malheureuse muraille communiquoit à l'appartement des femmes. Aboubeker se hâte de fermer l'ouverture. Il avoit été apperçu ; et, dénoncé au souverain : « Perfide, ingrat, lui dit le prince irrité, voilà donc la récompense que » tu donnes à tous mes bienfaits ; je » saurai punir tes coupables yeux de » leur témérité : qu'on les lui crève » à l'instant ». L'ordre alloit être exécuté. Une femme s'élance, se jette tour-à tour aux pieds du monarque et dans les bras d'Aboubeker. Il a reconnu sa femme, sa tendre et chère Fat-

mé. Le monarque ému pleure avec eux : il écoute patiemment Aboubeker pardonne à une erreur innocente. Il assura aux deux époux une existence indépendante de tous les événemens. « Ma femme, disoit Abou- » beker en serrant Fatmé dans ses bras, » je te revois ; tous mes malheurs sont » oubliés ».



ABOUTAMAN.

ABOUTAMAN étoit né dans la Turquie, dont il étoit un des plus riches habitans. C'étoit là son moindre mérite. Un sens droit, une prudence consommée, une intégrité de mœurs à l'épreuve de tous les piéges de la séduction, tel étoit le caractère de cet homme dont les semblables étoient déja rares de son tems.

La Turquie obéissoit à un prince violent et sanguinaire, pour qui les liens du sang et les droits de l'hospitalité n'avoient rien de sacré. Las de vivre sous un gouvernement tyrannique, Aboutaman s'éloigne de sa patrie, après avoir mis ses richesses en sûreté, et vient s'établir dans la Perse, dont le roi s'appelloit Khosrow. Sa

réputation l'y avoit devancé. Le roi se félicita d'avoir dans ses états un étranger d'un mérite tel que le sien ; et, voulant se l'attacher plus particulièrement, lui offrit dans son palais auprès de sa personne un appartement, qu'Aboutaman accepta parce qu'il ne pouvoit le refuser. Ses belles qualités lui méritèrent bientôt la confiance exclusive du roi, qui le fit son grand-visir. Le nouveau favori se vit aussi-tôt exposé aux cabales de la jalousie. Il eût été le premier homme vertueux que la jalousie eût respecté. Déja, par des trames sourdes, par des complots déclarés, on avoit essayé de le perdre. Mais, pendant qu'Aboutaman donnoit l'exemple d'un caractère inébranlable et fermement attaché à tous les devoirs, Khosrow donnoit celui d'un attachement solide et capable de tous les sacrifices, excepté d'un seul, celui que demandoient les courtisans.

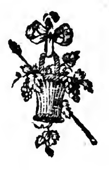
Un des seigneurs, ennemi secret d'Aboutaman, aborde un jour Khosrow, et lui dit : « Le bonheur dont » nous jouissons sous le règne du » meilleur des princes, doit-il s'éteindre avec nous ? Vous avez un fils, » seigneur, et ce fils languit dans la » solitude du célibat. Ce n'est que » dans une cour étrangère, et sur les » premiers degrés d'un trône, qu'il » peut trouver une épouse de son » rang. Le ciel a pris soin d'embellir » pour lui une jeune princesse telle » que l'Orient n'en vit jamais. Un » roi, l'empereur des Turcs, est son » père. Demandez-la, seigneur, et » par un ambassadeur digne de la » commission dont vous l'honorerez. » Aboutaman peut la remplir : la nation entière sera reconnoissante d'une alliance et d'un choix qu'elle desire. »

Aboutaman vit le piège ; mais il le

dissimula. Il part; il arrive à la cour du roi des Turcs. Il demande audience, et l'obtient. L'objet de sa mission exposé, le monarque le renvoie à sa fille. Aboutaman paroît devant elle : Cadigha étoit assise sur un trône d'or étincelant de pierreries ; mais rien n'égaloit l'éclat de sa beauté. L'ambassadeur se tient prosterné contre terre, et, muet comme devant une divinité, semble craindre de rencontrer les yeux de la princesse. Elle lui dit de se relever et de parler. Aboutaman continue de garder un silence profond. Cadigha fait étaler sous ses yeux ses immenses trésors. Aboutaman admire, mais sans permettre à sa bouche de s'expliquer. La princesse s'étonne ; elle fait venir son père : « Ce roi de Perse, lui dit-elle, nous » a envoyé là un ambassadeur sourd, » aveugle et muet ». Le roi ne peut s'empêcher d'admirer la prudence

d'Aboutaman. Il lui tend la main, le relève avec bonté; & le conduisant vers un appartement écarté: « Ouvre, » lui dit-il, cette porte ». Aboutaman obéit. Quel spectacle! des têtes éparses, des cadavres défigurés nageoient dans un sang noir et corrompu. « Vous » voyez, ajoute le monarque, les tê- » tes des ambassadeurs qui sont venus » jusqu'ici demander ma fille ». Aboutaman ne laisse paroitre ni trouble ni émotion. Le tyran se sent frappé malgré lui d'une vénération presque religieuse. Il ajoute: « De tous ceux qui » m'ont été envoyés, je n'ai vu que » des hommes vains, indiscrets, plus » occupés d'eux-mêmes que de leur » message. Retourne vers ton maître, » Aboutaman, ma fille ne tardera pas » à te suivre. Quel homme doit-il » être, puisqu'il a des ministres tels » que toi »! Aboutaman revint dans la Perse, où il fut reçu avec trans-

port. Personne, excepté les courtisans, n'étoit étonné qu'il eût réussi. Les noces se célébrèrent avec une magnificence vraiment royale; & la Perse jouit d'un calme parfait, tant qu'elle fut gouvernée par les conseils d'Aboutaman.



SUITE D'ABOUTAMAN, OU LES DANGERS DES COURS.

KHOSROW étoit attaqué de la maladie dont il mourut. Se sentant près de sa fin, il appelle son fils, et lui dit : » Je vais rejoindre les rois mes ancê- » tres ; je meurs sans regret, puisque » je meurs sans reproche. Ma seule » ambition sur le trône fut de rendre » mon peuple heureux ; mon seul de- » sir en mourant, est qu'il le soit en- » core sous ton règne. Mon fils, ne » prête point l'oreille à la voix perfide » des courtisans ; ne prends conseil » que d'Aboutaman et de ton cœur. » Mon fils, mon cher fils, le promets- » tu à ton père expirant ? » Le jeune

prince le jura, et reçut un moment après les derniers soupirs de Khosrow.

Les obsèques du feu roi se célébrèrent avec la pompe asiatique, et furent prolongées pendant plusieurs mois. Tout le tems qu'elles durèrent, Aboutaman aida le jeune prince à porter le fardeau de la royauté, et la Perse florissante au-dedans, redoutée au-dehors, continuoit de jouir du calme le plus heureux. Mais à mesure que le souvenir de Khosrow s'effaçoit du cœur de Feridoun (c'étoit le nom du nouveau roi) il ne retrouvoit plus les mêmes charmes dans la présence du visir. Les conseils commençoient à lui devenir importuns : déja même il ne voyoit plus en lui qu'un homme très ordinaire, et demandoit assez publiquement par quelles qualités si brillantes, si privilégiées, l'heureux étranger avoit pu seduire pendant tant d'années le cœur de son prédécesseur.

Les courtisans ne tardèrent pas à s'appercevoir du triomphe que la foiblesse du monarque leur donnoit sur le vertueux ministre. Sa perte fut jurée, et voici comme ils exécutèrent leur barbare complot.

Féridoun, après avoir aimé sa femme avec idolâtrie, ne la voyoit plus qu'avec indifférence, et lui conservoit à peine le vain titre de reine. Cependant, peut-être parce que son âme neuve encore et timide n'avoit pas encore assez de force contre le remords, il vouloit par tous les transports de la jalousie paroître l'aimer encore. Rien n'échappe à l'œil du courtisan. Il eut bientôt pénétré l'âme du monarque; et comme on redoutoit son inexpérience dans le crime, on daigna encore s'abaisser à des artifices pour le rendre meurtrier.

Le prince faisoit élever dans son palais et sous ses yeux deux jeunes

enfans dont il partageoit quelquefois les jeux et les amusemens. C'étoit une distraction innocente au chagrin de n'en avoir point eu de son mariage avec la fille du roi des Turcs. On eut facilement séduit ces enfans par quelques caresses. On leur dicte un roman calomnieux contre le visir; et quand on se fut assuré de leur mémoire, les premiers acteurs de cette scène cruelle attendirent en silence le succès de leur stratagême. Il leur réussit peut-être au-delà de leurs espérances.

Féridoun ne dormoit point encore. Les deux enfans, dociles aux avis de leurs maîtres, font tomber la conversation sur Aboutaman : d'abord ce sont des inculpations vagues, des confidences qui piquent la curiosité, et font déja naître des soupçons graves; enfin des aveux décidés de crimes réels, publics même, tels que celui-ci: le roi des Turcs condamnoit

à mort tous les ambassadeurs qui venoient lui demander sa fille en mariage. Aboutaman n'a dû le bonheur d'échapper au danger commun, qu'aux faveurs particulières de la princesse; le commerce du ministre avec la reine est publié; tout l'état en murmure, excepté le roi, à qui l'on craint de dévoiler le déshonneur de sa maison.

Le moyen de soupçonner des enfans d'un âge aussi tendre! il faut que les dépositions contre Aboutaman soient en effet bien publiques, bien avérées, pour être parvenues jusqu'à eux. Aussi le roi, qui a tout entendu, ne peut-il se défendre d'y croire. Dans les transports de sa fureur, il vouloit dès le moment même aller poignarder de sa main les coupables amans. Il eut pourtant encore assez de force pour attendre jusqu'au lendemain: Alors il envoie chercher Aboutaman, et d'une voix foudroyante: « Quel

» châtiment, lui dit-il, mérite un su-
» jet perfide qui, comblé des faveurs
» de son maître, en a abusé pour le
» déshonorer ? — La mort, répond à
» l'instant Aboutaman. — Tu as pro-
» noncé ta sentence, réplique le prin-
» ce, » et en même tems il donne à son capitaine des gardes l'ordre de procéder à l'exécution d'Aboutaman.

Celui-ci devoit sa fortune au visir, et contre l'ordinaire des gens de cour, n'avoit point oublié les services qu'il en avoit reçu. Persuadé de son innocence, et assuré que le tems feroit bientôt triompher la vérité, il trouva le secret de le faire évader.

Cependant l'ivresse du crime avoit fait place aux remords. Féridoun s'accusoit de précipitation : une voix intérieure plaidoit la cause du ministre ; et jusques dans le silence de la nuit, des fantômes vengeurs assiégeoient son sommeil et troubloient sa raison.

Le peuple, qui ne peut s'accoutumer à l'absence de son visir, le redemande à grands cris. Il s'indigne de ne point le revoir ; il commence à soupçonner quelqu'un de ces orages terribles, si fréquens dans nos cours, et vient en foule assiéger les portes du palais. Le roi veut par sa présence arrêter le désordre ; il eſt obligé de révéler sa honte et la vengeance qu'il en a tirée. Le peuple frémit et s'indigne, mais de la crudélité du monarque. Les accusations n'étoient donc pas aussi publiques que le prince se l'est persuadé, et cette seule réflexion est un trait de lumière qui vient tout-à-coup l'éclairer sur son forfait. Un jour affreux dissipe les noires ténèbres de la jalousie. Sa douleur s'exhale en regrets et en sanglots.

La reine, avertie de l'émeute, étoit allé se joindre à son époux. Ne le trouvant pas, elle avoit parcouru les vastes

appartemens du palais. Elle arrive, elle le voit seul au-devant des flots d'un populace mutinée. Ses forces l'abandonnent; elle tombe, les yeux baignés de pleurs; les cheveux épars, les bras élevés et comme demandant grâce au peuple pour son coupable époux. Le peuple admire et s'attendrit; les courtisans eux-mêmes, les barbares courtisans, sont forcés de donner des larmes à cette scène touchante. Un silence profond régnoit dans l'assemblée, lorsqu'un des enfans accusateurs d'Aboutaman, vaincu par le remords, vient faire l'aveu public de l'intrigue dans laquelle des conseils perfides avoient entraîné sa jeunesse. La fureur de la multitude se tourne contre les auteurs du crime; on s'excite à la vengeance; on dévoue à la mort tous les ennemis d'Aboutaman. Dans un moment, le palais va être un champ de carnage. Un cri con-

fus se fait entendre : *c'est lui* ; *le voilà* ; et les courtisans croient voir un dieu vengeur qui vient sous les traits du visir, leur demander compte du sang innocent.

Mille voix s'élèvent : *Aboutaman ! Aboutaman !* Féridoun se précipite au-devant du vieillard, il tombe à ses pieds et dans ses bras, le serre dans les siens, et d'une voix entrecoupée de sanglots : « Mon père, me pardonnez-» vous ? — Eh ! de quel crime mon » roi s'est-il rendu coupable, inter-» rompt le vertueux ministre ? Puis d'une voix forte : « Peuple, dit-il, » qu'alliez-vous faire ? vous attentiez » à la majesté du trône : à Dieu seul » appartient la vengeance. Ne recher-» chez point quels sont les criminels ; » ne leur souhaitez pas même de re-» mords, ils seroient trop malheu-» reux d'en avoir ».

Le peuple bénissoit tour-à-tour

Aboutaman, le prince assez courageux pour expier sa faute par une réparation aussi éclatante, la reine que sa douleur avoit rendue plus belle encore, le capitaine des gardes dont l'amitié généreuse avoit conservé le visir à la patrie. Aboutaman, Féridoun et les loix régnèrent de concert dans la Perse : elle fut longtems heureuse. Mais, hélas ! pourquoi les Aboutaman sont-ils si rares ?



HISTOIRE DE KAIREDDIN.

LES DANGERS DE LA PRÉCIPITATION.

KAÏREDDIN étoit un des plus riches commerçans de l'Asie. Jeune encore, sans enfans, brûlant de la passion des voyages, il quitte sa patrie et son épouse enceinte de plusieurs mois, s'embarque; et, après une longue traversée, arrive dans une contrée dont l'histoire ne nous dit pas le nom. Elle étoit sous l'obéissance d'un roi. Kaïreddin, généreux jusqu'à être prodigue, vint faire au monarque hommage de ses richesses. Sa bonne mine, la magnificence de ses présents, ses belles

qualités d'ailleurs prévinrent en sa faveur le roi, qui voulut le fixer à sa cour, le nomma à des postes plus qu'honorables, l'admit à l'honneur de sa confiance, & essaya par toutes les séductions des honneurs, de lui faire oublier sa patrie.

Depuis longtems sa voix, cette voix qui ne s'étouffe jamais dans les âmes honnêtes et vertueuses, se faisoit entendre au cœur du marchand. Veuve depuis tant d'années, ma femme qu'est-elle devenue? elle étoit enceinte quand je me suis éloigné d'elle, et mon cœur n'a pu goûter le bonheur d'être père.

Il obtient, après des sollicitations longtems inutiles, la permission de faire un voyage dans son pays, à condition toutefois qu'il revînt au plutôt. Son imagination l'a devancé auprès de son épouse: sa tendresse calcule tous les momens. Pour la première fois, il s'est plaint de la vaste étendue des mers.

Un navire faisant eau de toutes parts implore ces secours que des malheureux ne devroient jamais réclamer vainement. Kaïreddin reçoit sur son bord des infortunés que le désespoir condamnoit à la mort. Lui-même, il va tendre la main à deux jeunes enfans qu'il a remarqué dans l'équipage. Pendant qu'il s'empresse à remplir les devoirs de l'hoſpitalité, une tempête affreuse s'élève : la foudre gronde, la mer entr'ouvre ses abîmes profonds; le ciel verse des torrens de pluie; l'air paroît embrasé du feu des éclairs. Le pilote éperdu, le nautonier tremblant reconnoissent et invoquent la Divinité. Le Ciel, dit Kaïreddin, poursuit au milieu de nous quelque coupable; il lui faut une victime; que le sort la choisisse et la proclame.

Il dit, et le sort tombe sur un des enfans. Son frère, qui le tient étroitement embrassé, jure de mourir avec lui

lui. Tous deux sont précipités dans les flots. A l'instant la tempête cesse ; le ciel paroît satisfait, et en moins de deux jours, un vent favorable reporte Kaïreddin aux rives qui l'ont vu naître.

Bientôt il est auprès de sa femme. Il s'étonne de ne pas voir à ses côtés ces enfans promis à sa tendresse. Inquiète de son silence, leur mère les avoit, depuis quelques semaines, envoyés dans les états que Kaïreddin venoit de quitter. « Si vous saviez comme ils aiment leur père, même sans l'avoir vu. Les premières paroles échappées de leurs lèvres avoient été des bénédictions pour vous, des vœux pour votre retour. Tous les jours leurs tendres accens me redemandoient mon époux. Leurs jeunes courages s'essayoient à braver ces vastes mers qui nous séparoient. A peine l'un & l'autre touchoit à ſa douzième année, forts tous deux, grands, sensibles,

aimables, comme leur père ils ont voulu s'éloigner de moi; ils m'ont laissée encore une fois dans les pleurs, sans époux et sans enfans.»

A ce récit, Kaïreddin est saisi d'un trouble involontaire. Les larmes nagent sous sa paupière; des soupçons inquiets assiègent et déchirent son âme. Il voudroit et n'ose s'expliquer. Il demande à sa femme chacune des circonstances; il n'en peut plus douter: un mot, un seul mot a confirmé tous ses pressentimens. Malheureux père! ses enfans! ils ne sont plus... la mer... et c'est lui qui fut leur assassin! Il tombe sans mouvement dans les bras de sa femme évanouie.

Après avoir soulagé leur douleur par des larmes, Kaïreddin s'arrête à une réflexion qui lui offre, ſinon des motifs d'espérance, au moins des objets de diverſion. «Accoutumés à tous les exercices d'une éducation mâle,

nos enfans ont appris à ne point redouter la mer et ses orages : leurs bras peut-être, et la Providence, (qu'avoit-elle à punir dans un âge aussi tendre ?) la Providence les aura soutenus et portés sur les vagues. L'Océan est parsemé d'îles qui, plus d'une fois, ont servi de refuge aux malheureux. Engageons-nous, ma femme, à ne pas revoir cette terre funeste, avant de nous être assurés si nos enfans. . . hélas ! puis-je trop expier un conseil téméraire ? »

Ils s'embarquent, et abordent dans une île où ils se proposoient de faire quelque séjour pour s'y délasser des fatigues de la navigation. Kaïreddin traversoit la place publique. Il étoit seul. Un jeune homme exposé en vente attire ses regards ; à son aspect, un trouble involontaire s'empare de ses sens. Il l'achète. La vive émotion dont son âme est agitée ne permet

pas à sa bouche de s'exprimer. Tout-à-coup il voit son jeune esclave se détacher de lui, courir, s'élancer, tomber aux pieds et bientôt dans les bras d'une femme qu'à peine il a reconnu pour être la sienne, et par mille caresses, réparer les tourmens d'une longue absence. C'est mon fils, s'est-il écrié; et pressant sa marche, il arrive en un moment pour confondre avec leurs pleurs ses larmes et ses embrassemens. Pères sensibles et aimés, c'est à vous à décrire leur bonheur! La joie qu'avoit celui-ci d'avoir recouvré un de ses enfans, lui fit presqu'oublier qu'il lui en manquoit un encore.

Kaïreddin résolut de diriger vers le négoce les talens qu'il avoit reconnus dans son fils. Il le mit dans le secret de ses affaires, et lui inspira le goût des voyages, la meilleure école du négociant. Le jeune homme s'étoit fait

une cargaison opulente et du meilleur goût. Il aborde dans une contrée où régnoit un prince de son âge, aimant les étrangers, et protégeant le commerce. Il se présente à sa cour, y reçoit un accueil favorable, par des largesses faites à propos, excite la reconnoissance du souverain, qui le comble de présens et d'honneurs, cherche à le fixer dans ses états, l'invite même à appeller sa famille auprès de lui, et le distingue du reste des courtisans par les témoignages étudiés d'une estime et d'une amitié particulière.

L'envie avoit remarqué ses talens: pouvoit-elle lui pardonner ses succès? Le favori ne cherchoit qu'à les justifier par ces épanchemens familiers, nécessaires à celui qui aime, par cette tendre sollicitude, la preuve la moins équivoque sans doute d'un attachement pur et sans fard.

Des avis ténébreux circulent dans le public, et parviennent jusqu'aux oreilles du souverain. Il entend parler de conspiration, d'attentat contre sa personne sacrée. Le chef du complot est encore sous le nuage. Que l'autorité royale se hâte de l'y chercher et de l'y poursuivre, sinon les coups de la foudre ébranleront l'état jusques dans ses fondemens.

Le monarque tremble; il jure de punir. Mais il ignore encore sur qui doit tomber sa vengeance. Le favori tremble aussi : mais ce n'est pas pour lui. Quelle âme innocente et vertueuse soupçonna jamais la fraude et ses artifices? L'intérêt seul de son bienfaiteur, de son ami, inspire ses alarmes : lui-même il se propose de veiller en personne à la garde du prince.

La nuit dont les voiles et le silence furent toujours favorables à la trahison, la nuit étoit venue. Le courageux

favori, armé de son cimeterre, se poste au-devant de la tente où le roi endormi s'exposoit de lui-même aux coups de l'assassin, s'il eût réellement existé une conspiration. Les courtisans l'ont remarqué : ils fondent sur lui, le désarment au nom du roi, et l'entraînent jusqu'au lit du prince, qui s'est éveillé aux clameurs d'une soldatesque tumultueuse. Voici, lui dit-on, le coupable : nous l'avons surpris les armes à la main, qui cherchoit à pénétrer jusqu'à votre majesté. Le roi lançant sur lui des yeux enflâmés de colère: « Traître, lui dit-il, pour prix de tous mes » bienfaits, tu voulois m'arracher la » vie : » et l'arrêt de mort est porté pour le lendemain.

La sentence alloit s'exécuter. L'échafaud s'élève; la victime s'avance. Le bourreau tient sa hache levée. Un vieillard fend les flots de la multitude; et demande à parler au roi. Une fem-

me presque expirante l'accompagne, tristement appuyée sur ses bras défaillans. A leur aspect, un silence profond règne dans l'assemblée. L'étranger approche : « Prince, lui dit-il, en « embrassant ses genoux et les arro- « sant de ses pleurs, je suis le père de « cet infortuné que vous allez sacrifier « au plus juste des ressentimens. Ap- « pellés par vos ordres et par ses invi- « tations, nous venions, ma femme et « moi, lui donner l'exemple de la re- « connoissance. Nous arrivons, hélas! « pour le voir mourir. Je ne vous de- « mande point de prolonger sa vie : la « vie seroit-elle un bienfait pour un « sujet ingrat et criminel ? mais, sire, « il n'est pas seul coupable. Le Ciel « punit en lui le crime de son père. « J'eus deux enfans. Voyez à mes cô- « tés leur mère expirante ! il y a déja « longtems que je lui ai appris à faire « l'apprentissage de la mort. Ils étoient

« ces deux enfans, du même âge; la « mort seule les a séparés, la mort, « et c'est moi qui la leur ai donnée : « ma main les a précipités dans la « mer. Épargnez-moi, sire, la dou- « leur de survivre à des remords trop « longtems étouffés, et à la perte de « mes enfans; je vous en conjure au « nom de votre père... — Au nom « de mon père, s'écrie le jeune prin- « ce, je pardonne à ton fils, à mon « frère. O mon père! embrasse tes « deux enfans; c'est moi que le Ciel a « sauvé de la fureur des flots pour me « conduire dans cette île, où les dé- « crets de la Providence et ces hasards « heureux, qu'on nomme des victoi- « res, m'ont fait roi d'un peuple alors « sans maître et sans gouvernement. « Viens, mon père, prendre ta place « sur mon trône; mon frère n'a jamais « perdu la sienne dans mon cœur, et « je mourois avant lui du coup qui al-

« loit trancher des jours que je croyois
« coupables. »

Le jeune homme échappé à la mort s'étoit élancé de l'échafaud. Un seul mot découvrit son innocence et démasqua l'imposture. Il est tour-à-tour porté dans les bras de son père et de son frère. Revenue de son évanouissement, sa mère en revoyant ses enfans, oublie leur longue absence. Le peuple, témoin de cette scène attendrissante, prodiguoit les acclamations. Les courtisans seuls murmuroient. Ils ne tardèrent pas à expier, les uns par la mort, les autres par l'exil, les pleurs et les alarmes que leur sombre jalousie avoit coûtés à l'innocence et à la tendresse.



SUR LE PARDON.

BEKHRAD auroit pu grossir la liste trop peu nombreuse des bons princes, si les qualités de son cœur eussent été secondées par les talens de son esprit. Heureux encore les peuples, s'ils étoient toujours gouvernés par de tels rois.

Un jour qu'il étoit à la chasse, une flèche décochée au hasard vient tomber sur l'oreille du prince, et la coupe toute entière. A la vue du sang jaillissant de sa blessure, on s'écrie, on s'empresse, on se répand tumultueusement dans les campagnes pour chercher le coupable. La flèche avoit été lancée par un jeune homme, nommé Betrou, attaché au service du roi Bekhrad. Né sur le premier degré d'un trône, mais

victime d'une prédilection injuste et cruelle, il erroit de royaume en royaume, cachant dans les ténèbres d'une vie privée la noblesse de son extraction, et confiant à la Providence la dette de ses droits et de ses espérances. Il avoit reconnu, mais trop tard, le cortège et la personne du roi, et venoit, conduit par la ſimple curioſité, se présenter de lui-même aux mains des courtisans, qui l'entraînent vers le prince, l'accusent en criant au régicide, et provoquent contre lui les plus terribles châtimens. Sa surprise et l'effroi tiennent sa langue glacée, et son silence paroît être une nouvelle dépoſition.

Bekhrad auroit voulu lui faire grace. Mais le courtisan, toujours avide de sang, eut bientôt forcé, par d'artificieuses exagérations, le prince, qui ne savoit rien refuser, à prononcer la sentence de mort. Des nœuds indis-

solubles lient, dit-on, ensemble et le salut de l'état et la vie du souverain. Peut-il y avoir des crimes pardonnables, ou des fautes innocentes, quand il est question d'intérêts aussi puissans ?

L'arrêt alloit s'exécuter. Le jeune infortuné obtient de Beckhrad et de sa douleur la faculté de parler. « Sei-« gneur, lui dit-il, pardonnez à une « erreur qui, j'en atteste la Divinité, « n'eut jamais rien de criminel. On ne « s'est jamais repenti d'avoir été hu-« main et miséricordieux ; qui sait « même, la fortune étant si incons-« tante, qui sait si vous n'aurez pas « un jour à vous féliciter d'avoir don-« né l'exemple du pardon ! »

Le roi fut frappé de la hardiesse de ces paroles ; et comme si l'avenir se fût dévoilé à ses yeux : « Oui, lui dit-« il, je te pardonne ; puisse la grace « que je t'accorde n'être jamais ou-« bliée ! »

Devenu plus cher au monarque par le danger que l'un et l'autre avoient couru, Betrou jouissoit en paix de son obscurité. Tout-à-coup il apprend que le roi son père étoit mort, immolé par la haine publique ; qu'à sa place avoit paru sur le trône une ombre de roi, un foible enfant, précoce seulement pour le crime, ce jeune frère, à qui lui-même avoit été de tout tems sacrifié, que la nation entière redemandoit l'héritier légitime, et que sa patrie gémissante, déchirée par des dissentions intestines, tendoit vers lui des mains suppliantes comme vers son libérateur.

Il s'échappe des états de Bekhrad, arrive dans son pays, s'y fait reconnoître. Il est reçu avec transports et proclamé roi. Une foule immense s'étoit amassée sur ses pas, et le porte avec la pompe d'un triomphateur jusques dans le palais, où le tyran, qui

n'avoit pas osé l'attendre, est arraché de sa retraite et amené devant lui. Il étoit pâle et tremblant : une fureur sombre tenoit ses yeux baissés vers la terre. « Qu'aurois-tu fait de moi, lui » demande Betrou, si j'eusse été en » ta puissance? — Je t'aurois fait mou- » rir, répondit-il avec l'accent de la » rage. — Eh bien, moi, réprend Be- » trou, je veux être plus généreux; je » te fais grâce de la vie ». Cet acte d'humanité acheva de prouver ses droits à la couronne, et de lui soumettre tous les cœurs.

Betrou s'appliquoit à rendre à ses états le calme et la splendeur que les malheurs et l'anarchie des règnes précédens en avoient fait disparoître. Redouté de ses voisins, admiré de ses rivaux, chéri de ses peuples, il rappelloit à sa nation les jours antiques des Salomon et des Huschenk.

Un jour que, selon sa coutume, il

rendoit la justice à ses sujets, on présente devant lui un étranger accusé d'homicide. Père de tous ses sujets, Betrou crut avoir à venger un fils : il porte contre le coupable la sentence de mort. Cependant ne voulant pas précipiter son jugement, il envoie l'accusé en prison, jusqu'à ce que le délit eût été informé.

Le prisonnier ayant apperçu un oiseau qui venoit s'abattre sur les bords de sa fenêtre, saisit par distraction, par goût pour la chasse, une pierre qui se trouve sous sa main. La pierre vole, atteint l'animal, et va tomber sur la tête du roi, que le hasard avoit amené dans les environs de la prison. Le coup le fit tomber évanoui. On s'informe, on apprend d'où il est parti. La douleur des courtisans et du peuple éclate en imprécations. Le roi lui-même ordonne de hâter son supplice. Une victime déja dévouée à la

mort pouvoit-elle mériter quelque grâce ?

Déja l'infortuné touchoit aux pieds de l'échafaud. La tête nue, les yeux voilés, il baissoit la tête pour recevoir le coup mortel. Betrou, présent à l'exécution, s'apperçoit qu'il lui manque une oreille. « Sans doute » c'est pour quelqu'autre crime que » l'on t'a coupé cette oreille ? -- Prince, répond l'étranger, vous voyez » en moi un exemple bien déplorable » des vicissitudes de la fortune. Reconnoissez un monarque longtems » heureux, trop fortuné peut-être » pour l'être toujours. J'étois roi ; » lorsqu'une flèche, lancée sans dessein par un de mes serviteurs, m'a » coupée l'oreille qui me manque ; » comme moi, l'auteur du coup étoit » innocent ; et je lui aurois pardonné, » quand même il eût été coupable. » —Vous êtes le roi Bekhrad, s'é-

» crie Betrou en l'embrassant, et c'est
» moi qui suis ce serviteur à qui vous
» avez pardonné. Vous le voyez,
» prince, une bonne action n'est ja-
» mais sans récompense », et il lui
demande par quelle étrange aventure
il se trouvoit dans ses états.

Beckhrad satisfait à sa curiosité.
» Je me promenois sur la mer il y a
» quelques jours; le ciel, auparavant
» calme et serein, change tout-à-coup.
» Une tempête affreuse éloigne de
» mes côtes, et abîme en un mo-
» ment sous les flots le bâtiment qui
» me portoit. Tout l'équipage a péri.
» Poursuivi par la tempête, je n'é-
» chappe au naufrage que pour tom-
» ber innocent sous le glaive des loix.
» J'aborde sur vos terres : il étoit nuit;
» j'étois accablé de fatigue. Je me
» traîne vers un tombeau pour y dor-
» mir. Le lendemain, des cris ef-
» frayans m'éveillent : on m'accuse

» d'être un assassin. Vous savez le » reste de mon histoire ».

Les deux princes bénirent la Providence, et ce jour fut pour la nation entière un jour de joie et de fête.



L'HOROSCOPE.

IBRAHIM entendoit vanter de toutes parts sa puissance et ses richesses. Des armées nombreuses et formidables, des victoires éclatantes, des trésors magnifiques, un bien plus précieux et plus solide mille fois, l'amour de ses sujets; une compagne jeune, aimable, et capable toute seule par le charme de sa tendresse de donner au sultan le bonheur, le bonheur, s'il pouvoit exister sur la terre; tous ces avantages avoient mérité à Ibrahim le surnom du Salomon de son siècle; et cependant Ibrahim n'étoit pas heureux. Un fils manquoit à ses vœux. Vainement son âme sensible et aimante cherchoit à suppléer aux refus de la nature par des adoptions choisies; vainement la reconnoissance s'étudioit à trom-

per son cœur par des caresses que tout autre eût pu croire des caresses filiales. Son cœur se retrouvoit sans cesse dans la solitude ; déja même l'espérance ne lui offroit plus ses songes consolateurs, lorsqu'enfin le Ciel exauça ses vœux. Hélas ! trop souvent la fortune nous trahit en nous servant, et ses présens sont plus funestes mille fois que ses rigueurs. La naissance du nouveau prince fut célébrée dans l'empire par des fêtes et par tous les transports de l'allégresse. Ibrahim sur-tout étoit au comble de la joie. Il recueilloit dans son cœur les sentimens et les espérances de la nation sur l'enfant royal. A peine a t-il commencé à naître : la tendresse inquiète de son père embrasse sa vie toute entière. Jalouse de connoître les destinées, elle s'enfonce dans l'avenir, et voudroit dérober au tems ses secrets.

Il y avoit dans ses états des savans honorés de la confidence du Ciel. Ibrahim les consulte, leur demande les réponses des astres. « Tremblez, » lui dit-on, père infortuné! jamais » les cieux n'ont effrayé nos regards » par de plus sinistres présages. Qu'il » fuie, qu'il fuie à jamais ce fils trop » cher à votre amour, qu'il évite, s'il » est possible, la rencontre des ani- » maux féroces : l'année fatale, la sep- » tième année... et s'il vient à échapper » au malheur qui menace sa tête, ne lui » souhaitez pas de vivre ; son père, » son père lui-même ne pourroit pas » se dérober aux coups de sa main » parricide ».

Cet oracle jetta le sultan dans un sombre désespoir. Bientôt rappellant son courage, il se propose d'essayer toutes les précautions que sa tendresse pourroit lui suggérer pour rendre inutiles les menaces des astrologues. On

dit aussi que le desir de faire mentir le Ciel entra pour quelque chose dans les motifs de sa résolution.

Par ses ordres, on creusa sur le sommet d'une haute montagne un souterrain profond et vaste, où des allées percées à grands frais ouvroient divers appartemens dans lesquels la magnificence royale rassembla tout ce qui peut servir au besoin et à l'agrément de la vie. Ibrahim y fait descendre son fils sous la garde d'une nourrice sûre. Les provisions s'y renouvellent sans cesse. Le roi n'oublie pas un seul jour de venir lui-même sur la montagne dépositaire du trésor chéri, s'informer de son fils par ses propres yeux. Quelle joie pour lui de voir ses membres délicats se développer, les premiers germes de sa raison éclore, et faire naître les saillies ingénieuses, les piquantes naïvetés, ces jolis riens qu'un père sur-tout aime tant à re-

cueillir, auxquels sourit la gravité, même la plus sérieuse, et que tout l'esprit des années suivantes ne vaut pas. Il comptoit les jours, les heures, les minutes, excepté celles qu'il passoit auprès de son fils, et se reprochoit sans cesse de ne pas le voir assez.

Schah-Abbas avoit sept ans. Ibrahim eût voulu même, au prix de sa couronne, reculer cette année fatale. Il ne quittoit pas son fils un instant. Peut-on, hélas, échapper à sa destinée! Un jour, rappellé dans son palais par des affaires qui exigeoient sa présence, il s'éloigne à regret de la montagne. Jamais Schah-Abbas n'avoit paru plus aimable à son père; Ibrahim jamais plus tendre à son fils. Tourmentés l'un et l'autre par d'inquiets pressentimens, ils s'étoient dit : Si nous allions ne nous revoir jamais!

Des voleurs poursuivoient des animaux

maux féroces. L'ardeur de la chasse les avoit entraînés sur cette montagne. Pour échapper à leur attaque, un lion qui fuyoit devant eux, se jette dans le souterrain. Les voleurs n'osent y descendre avec lui, et s'arrêtent, curieux de savoir ce qu'il y deviendroit. Tout-à-coup ils entendent une voix gémissante s'écrier, puis se taire. Ce silence, qui succède aux accens de la mort, leur fait croire que cette caverne ne recèle plus d'autre être vivant que le lion; ils font pleuvoir sur lui une grêle de pierres dont le redoutable animal fut bientôt accablé: puis ils descendent dans le souterrain, s'assurent du lion en lui coupant la tête; parcourent toutes les issues de la caverne, s'étonnent des richesses qui y sont accumulées, s'étonnent sur-tout de ne pas les avoir vues plutôt. Ils apperçoivent une femme égorgée: c'étoit la nourrice du

prince; à côté d'elle un enfant couvert de sang, mais qui paroissoit encore respirer. On sonde ses plaies; aucune n'étoit dangereuse. Le chef des voleurs, après avoir dépouillé le souterrain de tout ce qu'il contenoit de précieux, fait enlever l'enfant, panse lui-même ses blessures, et le guérit. Ses soins et ses bienfaits l'attacherent à Schah-Abbas autant que les qualités naissantes du jeune homme: il l'adopta (1).

---

(1) Ici, l'auteur s'engage dans un récit intermédiaire de circonstances intéressantes peut-être, mais absolument étrangères au sujet. Nous allons pourtant les traduire en faveur de ceux qui exigent d'un traducteur d'être même ennuyeux, pourvu qu'il soit fidèle.

Le jeune homme l'accompagnoit (le chef des voleurs) dans tous ses exercices, à la chasse, à la poursuite des voyageurs; il ne le quittoit pas, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à sa douzième année.

Une nuit qu'il étoit en course avec ses compagnons, une caravanne nombreuse et bien armée se présente. Il l'attaque: il éprouve une vigoureuse résistance; il est obligé de céder au nombre; bles-

Quatre années s'étoient écoulées, depuis qu'Ibrahim pleuroit son fils, qui, toujours ignorant le nom & les titres de son père, n'avoit pu se faire reconnoître aux brigands dont il par-

sé dès le commencement de l'action, il est laissé pour mort. Le lendemain, ayant recouvré quelques forces, il se lève, panse ses plaies, et se met à marcher, jusqu'à ce qu'il apperçut un homme qui paroissoit inquiet et rêveur. Il va à lui, l'intéresse par sa bonne mine, par le récit du combat malheureux où il avoit pensé perdre la vie. L'étranger l'encourage, lui promet de le rendre bientôt plus heureux: « Je cherche, ajoute-t-il, un trésor » que je sais n'être point éloigné d'ici; il est con- » sidérable: viens avec moi, tu m'aideras à le dé- » couvrir, et nous le partagerons». Il emmène le jeune aventurier dans sa maison, prend soin de ses blessures; et les voyant guéries, ils reviennent dans les environs de la montagne, munis d'instrumens propres à remuer la terre, suivis de bêtes de somme qui devoient porter le bagage et le butin. Là, notre homme ouvre un livre dont il lit quelques mots; puis creuse dans la terre, à huit pieds de profondeur. Une pierre résiste à sa bêche; il la leve; c'étoit le couvercle d'une citerne. Comment y descendre! Il attache autour des reins du jeune homme une forte corde, et le descend dans

tageoit la fortune. Le fils d'un roi alloit devenir un chef de voleurs. C'étoit par ces jeux bizarres que la fortune préludoit à l'accomplissement de la prophétie qui le con-

---

le souterrain. Arrivé au fond, il découvre, à la lueur d'un flambeau, des monceaux d'or monnoyé dont il remplit plusieurs fois un sac, pendant à une corde que l'autre retiroit à lui. Déja les bêtes étoient chargées de butin. Le jeune homme attendoit qu'on lui rejettât la corde pour le retirer du souterrain. Son infidèle conducteur s'échappe, fermant par-dessus lui l'entrée de la citerne condamnée avec la pierre et la terre elle-même, et l'ensevelissant ainsi tout vivant.

L'infortuné, privé du jour, privé de l'espérance d'échapper à la mort, et à la mort la plus cruelle, maudissoit son imprudence, s'abandonnoit à son désespoir, regrettoit les griffes du lion, et invoquoit le ciel, la derniere ressource des malheureux. Un silence morne ayant succédé aux éclats de la douleur, il entend le bruit d'un torrent : il se lève, cherche longtems dans les ténèbres, et sent, plutôt qu'il ne découvre, la source d'un fleuve qui s'échappoit sous des rochers voisins. Mourir pour mourir, dit-il, au moins faut-il choisir la mort la moins douloureuse. Il s'y plonge ; roule sous d'immenses souterrains, entraîné par

damnoit à être un jour parricide.

Ibrahim cherchoit à distraire sa douleur par les plaisirs de la chasse : cet exercice faisoit sa seule occupation. Un soir, qu'il étoit égaré avec une suite peu nombreuse dans les défilés d'une montagne solitaire, une troupe de voleurs fond sur lui : le combat s'engage ; une flèche vient percer le roi. Sa blessure excite à la

---

l'impétuosité de l'eau, qui le jette enfin dans une vallée, où le fleuve s'épanchant avec mollesse, le porte sur une rive agréable et peuplée de villages. Là, après avoir rendu graces à Dieu, nu, épuisé de fatigue et de besoin, il ranime ses forces et se traîne vers le plus prochain hameau. Il n'avoit pas encore parlé ; sa vue seule inspiroit la pitié. On se rassemble autour de lui, on entend avec intérêt le récit de ses aventures, et on lui prodigue tous les soins de l'hospitalité. Il se trouva que cette vallée étoit sous la domination du roi son père.

Le jeune homme commençoit à mener une vie tranquille ; mais la force de l'éducation et de l'habitude le ramenèrent bientôt à son ancienne profession. Il engage à le suivre quelques jeunes gens du village, et à leur tête, ravage les environs,

vengeance tous ses officiers, qui restent bientôt vainqueurs. Le meurtrier est pris, et conduit à la ville pour y subir les châtimens dus à son crime.

Ibrahim sur le lit de mort, appelle les astrologues. « Je devois, m'aviez-» vous dit, périr de la main d'un fils; » et c'est de la main d'un voleur qu'est » parti le trait qui m'a frappé. — Sei-» gneur, lui répondent-ils, craignez

---

pillant les voyageurs, et s'abandonnant à toutes sortes d'excès. Fatigués de ses brigandages, les habitans de la contrée portèrent leurs plaintes au roi, qui voulut lui-même donner la chasse à ces voleurs, comptant qu'il ne lui seroit pas difficile de les dissiper. Il ne tarda point à les rencontrer; et les ayant fait investir, il les serroit de fort près, combattant lui-même à la tête de ses officiers, lorsqu'une flèche, décochée par la main du chef des brigands, vient frapper le roi, &c.

Ici, le conte s'achève comme nous l'avons traduit plus haut. Ce n'est que dans le commencement et dans la rencontre du roi Ibrahim avec son fils, qui ne lui est connu qne comme un voleur, que nous nous sommes permis de légers changemens.

» encore d'éclaircir cette partie de » l'oracle : craignez que le voleur... » Ils n'achèvent pas. Le jeune brigand paroît, raconte son histoire. Ibrahim en se courbant sous la main de Dieu, en adorant ses décrets terribles et inévitables, le bénit encore de lui avoir rendu son fils ; et les larmes qu'il vit couler des yeux de Schah-Abbas le consolèrent de mourir.



HISTOIRE DE MACH-ALLAH ET DE BÉHERDJOUR, OU LES ÉPREUVES DE LA TENDRESSE MATERNELLE.

ISAD-BACKT régnoit sur de vastes provinces. Son caractère, s'il en eut, étoit bon, mais par besoin plutôt que par raison; sensible, par conséquent foible, crédule, ombrageux. Incapable de se donner à soi-même un sentiment, toujours maîtrisé par la dernière impression, il n'auroit eu ni l'énergie des grands crimes, ni l'enthousiasme des grandes vertus. Jamais il ne livra au hasard, ni sa confiance, ni son ressentiment, non qu'il

soupçonnât du danger à les compromettre : mais il lui en eût trop couté, soit pour aimer, soit pour haïr. Il se seroit perdu dans le labyrinthe des affaires : aussi aima-t-il mieux s'endormir sur le timon de l'état, laissant son nom circuler dans le public, et régner sous les ordres de dix de ses visirs, qui se partageoient le gouvernement des provinces, et sur-tout l'administration des finances. C'eût été encore un problême, si dans l'état de particulier, il en eût eu les vertus. Pouvoit-il avoir celles d'un roi? En un mot, Isad-Backt n'eût été nulle part à sa place, et il occupoit un trône (1).

Un jour le monarque en s'éveillant se souvient que depuis longtems il n'avoit point goûté le plaisir de la

(1) Nous avons achevé le portrait du prince, simplement indiqué dans l'original.

promenade. Il est en un moment porté au milieu d'une plaine délicieuse. Ici, une jeune forêt (1) promettoit un ombrage impénétrable aux rayons du soleil; tandis que de vieux arbres, plantés par la main de la nature, élançoient leurs rameaux, ou les courboient en berceaux touffus. Là, des nappes d'une eau limpide se répandoient en se jouant dans la plaine, où elles entretenoient une fraîcheur éternelle et vivifiante. Les bords des ruisseaux étoient couronnés de fleurs champêtres, dont le parfum embaumoit les airs. Plus loin, de riches parterres étaloient toutes les créations de l'art: des bouquets de fleurs odoriférantes s'élevoient de terre en guirlandes bigarrées, s'égaroient en longs

(1) Ici encore nous nous sommes permis d'étendre la description, en y ajoutant celle de l'île de Ferahefza, dans la fable du léopard de Houssain : *Anouar sohaili*.

festons ; repliés sur eux-mêmes, ils sembloient à-la-fois se chercher et se fuir, ou bien, serpentant autour des arbres courbés sous le poids de leurs fruits, ils paroissoient croître avec eux. Par-tout l'œil enchanté ne se reposoit que sur des sites pittoresques, des moissons fécondes, des bosquets prolongés à perte de vue ; par-tout il croyoit voir éclore un nouvel Éden.

Frappé d'étonnement à l'aspect de tant de beautés, qui toutes à-la-fois disputent son hommage, le monarque se reproche de ne pas les avoir connues plutôt. Il fait dresser ses tentes dans ce séjour enchanteur ; et après une collation magnifique, se détache de ses courtisans et va s'égarer sous des bosquets solitaires. Il n'avoit pas souvent goûté la volupté d'être seul.

Un château s'offre à sa vue : d'agréables pressentimens, une rêverie à-la-fois douce et inquiète dont il ne

peut démêler l'objet ni la cause, agite tumultueusement son cœur. Il desire, il tremble; il brûle et craint d'avancer. Ce château lui est déja cher, sans savoir pourquoi. Mais il ne tardera pas à l'apprendre.

Quelques personnes erroient aux environs. Le sultan les aborde & s'informe à qui ce château appartenoit, par qui il étoit maintenant habité.

On lui répond, sans le connoître, que la terre étoit à Isfehend, un des principaux visirs d'Isad-Backt, qui l'avoit fait bâtir dans le paysage le mieux choisi pour une personne capable elle-seule d'embellir un désert, pour sa fille Béherdjour: qu'elle y vivoit confiée à la garde d'eunuques espions et tyrans, plutôt que serviteurs, et partageant son tems entre les occupations diverses d'une éducation cultivée.

Chacune de ces paroles est un trait

de flamme qui va profondément s'imprimer dans l'ame du sultan. Déja il aime Béherdjour comme s'il l'avoit vue.

Dans l'instant même la jeune solitaire, par distraction sans doute, paroît à une de ses fenêtres; et soulevant le rideau, laisse appercevoir au monarque une partie de ses charmes. Jamais rien de si beau n'avoit frappé ses regards : son imagination dans l'enchantement achève le portrait : il étoit encore au-dessous de la vérité. Le monarque, brûlant d'amour, ne craint plus de s'avouer à lui-même sa passion nouvelle; déja même, indiscret comme s'il eût été un amant heureux, il se déclare à l'inconnu qu'il venoit de rencontrer, et perd en se faisant reconnoître, la volupté vraie, unique peut-être de l'amour, le plaisir d'aimer en silence et l'espoir d'être aimé pour soi-même.

C'étoit heureusement un des officiers du château. « Je suis le roi, lui » dit-il; j'adore Béherdjour et je l'é» pouse; vas, et l'amène avec toi. » Son père est mon visir; pourroit-il » s'offenser de l'alliance de son maî» tre?... Tu répliques? obéis. »

Quelques représentations modestes pourtant et respectueuses du serviteur n'avoient fait qu'irriter la passion du sultan. Sait-il si le père de sa nouvelle amante n'a pas disposé d'elle? si elle-même est encore maîtresse de son cœur? Un enlèvement fut-il toujours une preuve d'amour? au moins n'est-ce pas une preuve de sagesse. Mais non, il est roi; un roi doit-il calculer, quand il a daigné s'expliquer?

Ses ordres sont exécutés. Béherdjour paroît devant lui. L'histoire ne nous dit point de quels sentimens elle fut affectée à la vue du sultan.

Béherdjour n'avoit point encore aimé. Aima-t-elle depuis ? on n'oseroit l'assurer : le changement d'esclavage sous le nom de liberté pouvoit à ses yeux dorer sa chaîne nouvelle. L'ambition, qui naît avec toutes les femmes, lui tint lieu de tendresse, et l'orgueil d'être reine parut lui avoir donné un cœur. Un monarque fougueux, plus occupé de satisfaire à son amour, que du soin d'en inspirer, étoit assez payé, pour peu qu'on se prêtât à ses desirs.

Isfehend ne fut pas longtems sans apprendre que sa fille étoit perdue pour lui. Ce mariage, conclu sans sa participation, lui parut un acte de despotisme, et excita toute sa colère, non parce qu'en effet il traversoit et ses vues et ses engagemens, mais parce qu'il étoit un attentat contre l'autorité paternelle ; et pour la pre-

mière fois un courtisan rougit d'avoir pour gendre un sultan.

Après avoir exhalé son indignation en regrets et en reproches, le visir, tout plein de sa vengeance, prend d'abord le parti de dissimuler. Pour mieux déguiser son ressentiment, il écrit au roi une lettre, dans laquelle il fait des vœux pour la prospérité de ses jours et de ses états, rappelle ses services passés, en promet de nouveaux, félicite sa fille du bonheur qu'elle a eu de trouver grace auprès de son maître; s'applaudit lui-même d'une alliance qui comble son bonheur, surpasse ses espérances et multiplie autour de lui les occasions de donner à sa majesté les témoignages d'un dévoûment au-dessus de toute expression.

La lettre, accompagnée d'un présent magnifique et vraiment digne

d'un roi, fut bien reçue. Le sultan ne voulut point céder à un sujet en générosité. La reine elle-même, trop franche pour soupçonner que son père ne le fût pas, ne voyoit dans l'élévation de son rang que les moyens de prouver à son père une tendresse plus libérale. Elle voulut même rendre l'art tributaire de sa reconnoissance, et lui destinoit, à l'insu de son mari, un superbe collier enrichi des perles les plus rares de l'orient, encore n'en étoient-ce là que le moindre ornement. Sur un diamant précieux qui en formoit l'agraffe, respiroit une figure telle qu'on nous peint les houris, les yeux mouillés de larmes, et qui devoit sourire amoureusement aux regards paternels. Elle n'avoit pas prévu tout ce que ce fatal bijou lui coûteroit un jour de pleurs.

Tout-à coup d'effrayantes clameurs s'élèvent, se propagent et grossissent

à chaque instant. Le sultan dormoit; et déja sa ville étoit au pouvoir du soldat vainqueur. Aux armes! aux armes! s'écrient quelques voix timides et sans écho. Mais par-tout l'habitant pâle et tremblant voit le fer ennemi et la mort. Le palais paroissoit porté sur des fleuves de sang.

Le père de Béherdjour, le fougueux Isfehend, n'avoit point eu de peine à communiquer son ressentiment à des cœurs, la plupart ulcérés par des injures personnelles. Des émissaires, payés de l'or même du sultan, achètent des hommes contre lui. On ramasse, on exagère, on imagine même des traits de foiblesse ou d'indifférence qui le représentent à la nation comme un tyran indigne de son obéissance. Tous les cœurs portent le visir sur le trône : il n'avoit qu'à se montrer pour vaincre et pour régner.

Il fond tout-à-coup dans la ville sans défense, à la tête des troupes que sa dignité soumettoit à son commandement. Lui-même, un poignard à la main, l'œil en feu, se portoit dans tous les quartiers, pressant le carnage et châtiant comme rébelles tous ceux qui ne vouloient pas l'être. L'impitoyable Isfehend lui-même n'eût pas osé promettre à sa vengeance un triomphe aussi complet.

Il s'est enfin éveillé, l'indolent monarque. Les hurlemens du désespoir, le fracas des armes qui se heurtent, les cris insultans du vainqueur viennent retentir à son oreille. Il voit tout un peuple, et ce peuple n'est plus le sien, tomber tremblant aux pieds de son visir, et pour prix de la couronne, lui demander lâchement la vie.

Que va-t-il faire? combien, s'il eût été encore sensible à l'honneur, com-

bien il eût rougi de recevoir d'une femme l'exemple du courage ! Le lâche ! il n'avoit à perdre que la vie. En effet, seule roi dans ce désordre affreux, Béherdjour, enceinte depuis huit mois, oublie qu'elle est mère, rassemble dans le palais les milices éparses, heureuse d'en reculer au moins la prise. Puis, s'adressant à son indigne époux: « Prince, lui dit-elle, » il n'est plus tems de songer à nous » défendre ; mais il y a encore du » courage même à fuir. Suivez moi. » Elle l'arrache avec peine à son irrésolution, et l'entraîne dans un souterrain ignoré, qui les eut bientôt conduit hors de la ville. Là, une maison abandonnée leur servit de refuge jusqu'à la nuit, où montant à cheval, ils se remirent en route.

Qui jamais eût pu reconnoître dans cet état d'abaissement le superbe monarque de l'Orient ? Il fuyoit, empor-

tant avec lui quelque peu d'or et d'argent, sans savoir ou porter ses pas incertains, seul, sans autre escorte qu'une femme pressée par les douleurs de l'enfantement.

L'agitation d'une fuite précipitée, et d'autres causes moins personnelles à l'infortunée princesse en accélèrent le terme. Elle étoit sur la montagne d'Obed. Du creux d'un rocher jaillissoit une fontaine dont l'eau pure et bienfaisante étancha la soif dont elle étoit dévorée. Ce fut aussi sur ses bords qu'elle accoucha d'un prince beau comme le jour.

Combien son premier né, déja associé aux malheurs de sa mère, avant même d'avoir pu la connoître, combien il va lui être cher ! Accoutumée à souffrir, elle a su braver des tourmens insupportables, lors même qu'ils sont adoucis par la tendresse : la vue de cet enfant chéri, les douces obli-

gations de la maternité, ses caresses, ses jeux, ses graces seules, quelles puissantes distractions aux douleurs qui l'attendent! non; des ordres cruels lui dérobent cette consolation. « Cet enfant nous embarrasseroit; il nous seroit également dangereux et de rester ici et de l'emporter avec nous. Le seul parti qui nous reste, c'est de l'abandonner sur les bords de cette fontaine : la Providence en aura soin. »

Nous frémissons de dire que ce fut un père qui prononça cette sentence barbare. Béherdjour crut en l'entendant, commencer à souffrir. En proie à tous les déchiremens de la douleur, elle ne sait si elle doit obéir; ou rester auprès de son fils et mourir avec lui. Les pleurs s'arrêtent sous sa paupière desséchée : elle veut passer encore à ses côtés au moins la nuit entière. Elle l'enveloppe de langes, de ses mains elle cueille et des feuilles et

des fleurs pour suppléer au berceau qui manque à l'enfant royal. Bientôt la voix de son époux l'appelle. Elle n'ose se détacher de son fils; elle le quitte, revient le couvrir de ses larmes, lui donner la dernière caresse, Soutenue par la force d'en-haut, elle consent enfin au pénible sacrifice, et s'éloigne, confiant à la Providence le nouvel Ismaël.

Tout-d'un-coup elle revient sur ses pas. C'étoit pour donner au jeune prince quelque signalement capable d'indiquer sa naissance et d'intéresser au moins la cupidité. Elle l'entrelace du précieux collier. Le portrait suspendu à la riche parure devoit nommer sa mère. Image fidelle de la beauté la plus parfaite, personne ne pouvoit la réclamer, personne que Béherdjour.

Les deux fugitifs venoient de s'éloigner, lorsque des voleurs descen-

dus de la montagne, s'avancent vers la fontaine pour y abreuver leurs chevaux. Attirés par l'éclat des diamans, ils sont auprès de l'enfant délaissé. Sa beauté les frappe. La richesse de ses ornemens fait deviner sa naissance. L'espérance d'en profiter, plutôt que les douces émotions de la sensibilité, inspirent à ces brigands quelque compassion. Ils le croient un présent digne de leur chef, qui l'agrée, le fait élever comme s'il eût été son fils; façonne sa jeunesse à tous les exercices de sa dangereuse profession, et par des vices hardis, prépare les grandes qualités auxquelles la nature l'avoit destiné.

Mach-Allah (c'étoit le nom du héros naissant) se signaloit par des actions étonnantes dans un âge même plus avancé : toujours le premier au combat, le premier au milieu des dangers, sans cesse enflammé par l'émulation

l'émulation du succès, il sembloit régner dans ces contrées par la terreur de son nom. Il n'a manqué à tel brigand pour mériter l hommage de l'admiration, que de ne l'être pas aux yeux du peuple, et tel conquérant n'a été sous un autre nom qu'un brigand illustre.

L'âge développoit en lui des graces nouvelles, et ces graces mariées à la noblesse et à la vigueur offroient à-la-fois et l'ensemble et le contraste le plus majestueux.

Déja il touchoit à sa dix-huitième année. Le chef des voleurs, se sentant appesanti par les années, songeoit à en faire son successeur. Un jour qu'il s'étoit éloigné avec quelques-uns de ses compagnons, il apperçoit une caravanne nombreuse. Le lion n'est pas plus prompt à fondre sur les chasseurs. Il s'élance, oubliant qu'il est seul; son courage ne peut lui

suffire : il succombe sous le nombre. Il est pris, et forcé de suivre ses maîtres nouveaux, qui l'entraînent, après plusieurs jours d'une marche pénible, dans la capitale de la Perse. C'étoit dans cette cour qu'Isad-Backt s'étoit refugié avec la compagne fidelle de ses infortunes. Fatigué d'errer de royaume en royaume, promenant dans l'Asie un roi détrôné, sans appui, invoquant par-tout sans succès les droits du malheur, comme si les malheureux avoient des amis! Il s'étoit rendu à son ancienne léthargie, essayant de ressaisir par le faste de l'opulence une ombre de sa grandeur passée.

Épuisé lui-même par de longues guerres, le roi de Perse Ketrouchah, lui avoit ouvert ses trésors; mais ce n'étoit point à la Perse qu'il pût demander des généraux ni des soldats.

La sensible Béherdjour consumoit dans les regrets ses plus belles jour-

nées. Cependant le tems et les années n'avoient rien altéré de ses charmes. L'habitude de souffrir avoit même donné à sa beauté cette molle langueur qui la rend plus piquante, cette touchante expression, que l'on ne définit bien que par le sentiment tendre et mélancolique, mais calme et voluptueux qu'elle inspire, cet abandon enchanteur qui la fait adorer. Hélas ! combien elle étoit loin d'avoir versé les derniers pleurs, et combien ils seroient moins amers, ceux qu'elle répand toujours en secret, s'ils avoient pour témoin celui dont le souvenir les fait couler, ce fils toujours chéri, ce fils qu'elle redemande à tout l'univers, et qu'elle a toujours pleuré infructueusement.

Elle apprend que des marchands persiens, après de longs hasards, après une absence de plusieurs années, étoient enfin de retour dans la

capitale, et qu'ils avoient à leur suite un jeune homme. « Ce jeune homme » quel est-il ? son âge ? ses parens, les » connoît-il ? avoit demandé l'ardente » mère. — Encore dans la fleur de son » âge ; voleur, fils d'un chef de vo- » leurs, il nous a attaqués dans le dé- » sert. Nous l'avons fait prisonnier. » La perte de sa liberté n'a été que » trop vengée : il n'est plus en notre » puissance. Le roi, qui l'a vu, a paru » le desirer ; mais non pas pour lui- » même. Nous ignorons à qui il veut » en faire présent. »

Elle vole auprès de son époux, lui demande s'il a vu l'étranger. En même tems un des messagers de Ketrouchah venoit de la part du roi son maître l'offrir au prince réfugié. Distrait par ces complimens de la politesse féconde seulement en paroles, Isad-Backt ne s'apperçut point du trouble soudain où l'aspect de l'inconnu jetta son épouse.

Une rougeur involontaire enflâme son visage. Son âme entière a passé dans ses yeux, et les anime de tous les feux du desir. Son cœur bat avec effort sous sa main tremblante ; ses genoux fléchissent et sont prêts à se dérober sous elle. Elle voudroit parler, elle ne peut trouver de paroles : à peine trouve-t-elle encore un reste de force pour s'échapper et se renfermer dans ses appartemens.

Elle y est seule : mais non ; l'image de l'étranger la poursuit. Des pleurs soulagent son inquiétude. Ces pleurs pourroient-ils être coupables ? c'est au nom de son fils qu'elle les donne. Quel boulversement rapide dans tous ses sens ! quelle foule de sentimens à-la-fois ! Elle n'ose interroger son cœur ; et ce cœur ne fut jamais plus chaste, plus pur, plus semblable à la Divinité.

Toujours bercée par les rêves de

l'espérance, elle a cru voir dans ce jeune homme ce fils qu'elle a tant pleuré. Quelle grace! quelle noblesse! Ah! si mon fils vivoit encore! Voilà les traits sous lesquels il charmeroit les yeux et le cœur de sa mère! Mais si la dette de la Providence alloit être acquittée? si par hasard ce chef de voleurs n'étoit pas son père! Il se dit bien le fils d'un voleur; mais d'où vient qu'il ne parle point de sa mère? ne l'auroit-il jamais connue? Le fils de Béherdjour n'a jamais connu la sienne. Lui, ajoutoit-elle encore, lui, ce jeune homme si fier, si noble, si beau, si digne d'une origine illustre, lui, le fils d'un vil brigand! Puis elle se fait répéter les détails du combat où le jeune voleur avoit succombé, mais non sans immoler de sa main plus d'un ennemi. Tous les jours elle apprend des traits nouveaux de valeur, d'habileté, de désintéressement, de

modestie, par lesquels l'étranger justifioit la confiance dont l'honoroit son nouveau maître. Ses vœux secrets sollicitoient en sa faveur des postes plus honorables, des récompenses plus magnifiques ; bientôt même elle ne voit plus pour lui de rang que sur un trône. Non, tant de qualités, tant de vertus ne peuvent s'allier avec la profession de voleur : et ce soupçon lui paroît un trait de lumière ; mais, foible et isolé, il se perd un moment après sous d'épaisses ténèbres. N'importe, on peut du moins le recueillir ; et l'ordre est donné d'aller dans le désert s'instruire, s'il est possible, du chef même des voleurs. Soins superflus ! attente frivole ! Le domestique, intelligent et fidèle, chargé d'une commission aussi difficile, ne lui rendra que des réponses également incertaines. Le chef a disparu, ne pouvant plus soutenir l'aspect des lieux

où son fils fut enlevé à sa tendresse. Il a vengé sa perte par d'affreux ravages. A ses seules fureurs, on doit reconnoître un père.

Mais les rapports de l'âge, n'est-ce là qu'un jeu bizarre de la fortune? Dix-huit années se sont écoulées depuis cette fuite cruelle de ses états, depuis ce douloureux enfantement, depuis cet abandon... Elle fut mère! elle a pu survivre si longtems à la perte de son fils! Non, elle n'ose plus s'en accuser à la vue du jeune homme. Si les entraves d'un gouvernement jaloux ne s'opposoient à tous les innocens desirs dont son cœur est tourmenté! quel bonheur pour elle de l'adopter, de lui donner son âme, de devenir sa mère, de faire naître en lui tous les sentimens au moins de la reconnoissance filiale! Comme, par les plus vives caresses, elle prodigueroit à la nature les occasions de

s'expliquer! La compassion seule inspire t-elle un intérêt aussi tendre? et le titre d'amant est le seul qu'elle pût lui refuser.

Mach-Allah, de son côté, étoit agité par de semblables pressentimens. D'où vient qu'à la vue de Béherdjour, saisi lui-même d'une émotion involontaire, il a senti les paroles expirer sur ses lèvres, son âme éprouver des sentimens inconnus jusqu'alors, son cœur s'élancer auprès d'elle, s'abîmer, quand il a cessé de la voir, dans un vuide affreux, et retrouver, en pensant à elle, un charme nouveau? D'où vient qu'à son nom seul des pleurs viennent mouiller sa paupière, que ses bras s'étendent tous les jours vers elle, qu'il est prêt à tout moment d'aller tomber à ses pieds, lui redemander sa mère? D'où vient enfin qu'à la vue d'un fils jouissant, dans les bras de sa mère, du

bonheur de l'aimer et d'en être aimé; il s'est plus d'une fois surpris à dire avec un sentiment de douleur et de jalousie: Et moi, n'ai-je donc point aussi une mère à qui je puisse dire bien moins que mon cœur ne sent?... Est-ce de l'amour? Non, l'amour seroit plus hardi peut-être, mais moins pur, moins respectueux et moins tendre. Est-ce de la reconnoissance pour l'épouse de mon bienfaiteur? Hélas! pourquoi le besoin de la reconnoissance se fait-il sentir à mon cœur avec tant d'énergie et de sollicitude?

Isad-Backt lui-même prodiguant ses bienfaits à un inconnu, ne faisoit qu'obéir à la nature : et celui-ci achevoit tous les jours de prouver qu'il en étoit digne. Mais son âme brûlante ne pouvoit s'accoutumer à l'oisiveté de la paix.

Il entre un jour chez Isad-Backt: » Prince, lui dit-il, vous fûtes roi;

» qui vous empêche de l'être encore ?
» est-ce parce que vous n'avez plus
» d'états ? montrez-vous, et vous au-
» rez des sujets. Oh! si la confiance
» dont vous avez jusqu'ici daigné
» m'honorer, me permettoit d'aspi-
» rer au bonheur de contribuer !....
» Mais un seul de vos desirs peut
» créer et des généraux et des sol-
» dats. Qui ne brûleroit de répandre
» jusqu'à la dernière goutte de son
» sang pour une si belle cause ? »

Isad-Backt s'étonne : il n'ose s'arracher à son engourdissement. Ses timides objections ne servent qu'à enflâmer le jeune héros. « Le tyran ne peut être longtems heureux : autrement existeroit-il une Divinité ? Déja des informations sourdes, des avis précis lui ont révélé le secret de plusieurs conspirations contre la vie de l'usurpateur. La haine publique implore un vengeur, et le possesseur

légitime du trône, outragé par des forfaits, Isad-Backt échappé comme par miracle aux fureurs de son rival, leur paroîtra l'envoyé du Ciel et de la Providence. Sa cause est celle de tous les souverains. Une paix de plusieurs années a renouvellé les forces de la Perse, et les rois ne tardent plus à servir quand c'est le peuple qui ordonne : ses trésors seuls peuvent lui donner des armées. Il n'exposera point sa personne sacrée ; son nom suffit à la tête de ses bataillons : seulement qu'il réfléchît sur le choix de ses généraux. »

Le prince reste interdit, confondu : ce n'est point un homme qui lui a parlé. Muni de ses ordres, Mach-Allah fait circuler ses trésors dans l'Asie. Hommes, armes, bagages, tout s'amasse à sa voix. Son or pénètre jusques dans la capitale, dans le palais même d'Isfehend. Ketrouchah

ne refuse plus ses secours : une armée nombreuse vient, combat, triomphe. Isfehend est jetté dans les fers. La nouvelle de la victoire est portée à Isad-Backt, qui refuse longtems d'y croire. Le vainqueur vient la lui confirmer en personne, et l'invite à reparoître aux yeux des peuples qui l'attendent.

On ne peut voir sans admiration un conquérant de vingt ans. Béherdjour sur-tout n'est plus maîtresse de ses transports. On quitte la Perse, non sans regrets. La montagne d'Obed qu'il fallut traverser, donna plus d'un souvenir et r'ouvrit plus d'une blessure. Isad-Backt devenu sensible par ses malheurs, se pencha sur les bords de la fontaine, et mêlant ses pleurs à ceux de sa compagne, s'écria douloureusement : « Si nous avions » un fils pour nous féliciter et régner » après nous ! »

Ils arrivent : à la vue de ses souverains, le peuple oublie ses longs malheurs et se livre à tous les transports de la joie. S'il est vrai que l'adversité soit la meilleure école pour les hommes condamnés à régner sur les autres hommes, quelles espérances ne donnoit-il pas à sa nation ! Il avoit, pour se soutenir sur un trône glissant et environné d'écueils, les vertus de Béherdjour et les talens de son ministre. La preuve la plus vraie que l'un et l'autre avoient un mérite réel, c'est que l'envie les avoit choisis pour ses premières victimes ; et l'envie étoit assurée de trouver un protecteur dans l'âme du monarque.

Isad-Backt venoit d'entreprendre un voyage. Il avoit confié l'administration de son royaume pour le tems de son absence, non plus au seul homme que réclamassent et l'estime et la justice particulière du prince, mais à

un de ces courtisans surannées, doués du grand art de voir des vertus dans toutes les actions du prince, des vices dans celles de leurs rivaux, les seuls ennemis que le mérite ne daigne pas redouter, et pourtant les plus dangereux de tous, parce qu'ils ne paroissent pas avoir l'esprit de tendre et de couvrir un piége. Ce fut là l'homme privilégié qui supplanta dans l'esprit du monarque le brave, le généreux Mach-Allah. Ainsi le foible Isad-Backt se laissoit égarer par le seul de ses besoins, celui de l'ingratitude, et le titre de bienfaiteur du prince commençoit à devenir un crime pour Mach-Allah.

Il est inutile d'ajouter que Kiardan (c'étoit le nom du nouveau personnage) avoit toutes les prétentions de la fatuité; volage adulateur de toutes les beautés qui s'offroient à sa vue, jamais, à l'entendre, vertu même des

plus farouches n'avoit pu tenir contre l'ensemble de ses qualités. Accoutumé à triompher sans combattre, il n'auroit pu concevoir comment on eût été assez fou pour ne pas l'aimer, et depuis longtems, il ne daignoit plus permettre à son cœur de s'attendrir véritablement. Il avoit bien voulu distinguer Beherdjour parmi les femmes honorées de son hommage. Les charmes de la princesse avoient même fait sur lui une impression que l'inutilité des premières tentatives auprès d'elle, que l'habitude de la voir augmentoient tous les jours. Il avoit osé déclarer ses sentimens, ou plutôt ses espérances, et ses aveux criminels n'avoient fait que le rendre plus odieux à la reine.

La vanité a ses fureurs, comme l'amour. Kiardan dédaigné, jura de se venger. Les sermens d'un ministre irrité sont rarement sans effet. Comme il n'étoit pas possible que la princesse

lui eût refusé son cœur, s'il eût été libre, il eut bientôt deviné, tant il avoit de pénétration dans l'esprit, que l'objet unique de ses affections étoit cet étranger, le fils d'un chef de voleurs, trop payé de quelques prétendus services par la grace de ne pas mourir sur un échafaud.

Il entre un jour chez la reine. La colère étoit peinte dans ses yeux. Sa vue seule porta le trouble et l'effroi dans l'âme de la princesse. Tremblante, elle veut lui parler et se plaindre. L'insolent visir l'accuse, la menace, lui fait craindre la colère du roi son époux, si son hypocrite vertu s'obstine à combattre des feux qui, de la part de Mach-Allah, ne lui paroîtroient plus adultères. A ce mot, Béherdjour pâlit, chancèle, tombe, un froid mortel circule dans ses veines : elle paroît anéantie. L'ardent visir est là qui savoure le barbare plaisir de

voir commencer son triomphe avec sa vengeance. Tandis que ses lascifs regards profanent le sanctuaire de l'amour, il croit appercevoir; non il ne se trompoit pas : il apperçoit un billet à demi-effacé, que la princesse, à sa vue, venoit de cacher précipitamment dans son sein. Il l'ouvre. En un moment ses yeux ont dévoré l'écrit fatal, et son cœur y pompe tous les poisons de la jalousie. Le billet étoit conçu en ces termes :

« O toi, qui manquois à mon bon-
» heur, toi que je ne connois point,
» mais que j'adore malgré moi; ô le
» plus aimable et le plus vertueux des
» hommes, car voilà les seuls noms
» que je puisse te donner; cette let-
» tre, je ne le sais que trop, ne te
» parviendra pas. Mais il m'est si doux
» de me rapprocher de toi par la pen-
» sée : en t'écrivant, je crois te parler.
» Si tu savois tout ce que tu m'as causé

» de pleurs et de sollicitudes ! Je t'ai-
» me, comme si j'étois ta mère ; j'eus
» un fils : peut-être il respire encore.
» Ah ! si la Providence avoit daigné
» le conserver à la plus tendre mère !
» Puisse-t-il avoir tes vertus ! Puisse-
» t-il te ressembler ! Mais toi, ah !
» puisse-tu toi-même avoir pour l'in-
» fortunée Beherdjour tous les senti-
» mens que son fils auroit pour elle ! »

A peine a-t-il lu cette lettre, il vole à l'appartement de Mach-Allah : il n'est pas dit que de son côté il écrivît à Béherdjour ; mais au moins est-il sûr qu'il pensoit à elle. Kiardan lui dit : « Voici un message dont la rei-
» ne m'a chargé pour vous ». Mach-Allah étoit trop franc pour soupçonner le piége. L'idée de la princesse occupe son âme toute entière. Il reçoit la lettre, la lit ; la porte sur ses lèvres, la pose sur son cœur. Pressé par le besoin de la reconnoissance, il

alloit s'épancher ; le visir s'échappe en lançant sur lui un regard furieux, et le laisse au milieu des orages de l'incertitude, comme le somnanbule s'éveillant sur les bords du précipice.

Un courier, dépêché par Kiardan, informe le roi, que des nouvelles étranges et d'un intérêt personnel à sa majesté exigeoient sa présence dans ses états.

Le roi, conformément à l'avis de son ministre, s'étoit remis en marche. Kiardan étoit allé à sa rencontre : » Prince, lui dit-il en l'abordant, ma » fidélité vous est connue. Je vous en » dois un témoignage nouveau. C'est » elle qui m'impose l'obligation dou- » loureuse d'apprendre à votre ma- » jesté qu'elle a des traîtres à punir. » Il s'arrête à ces mots. Le roi veut savoir le nom des coupables. « Ce n'est » point, reprend l'artificieux courti- » san, à la bouche d'un sujet à les

» dénoncer. Voici, ajoute-t-il en pré-
» sentant au roi la lettre qu'il avoit
» eu soin de retirer des mains de
» Mach-Allah, voici les accusateurs
» et les témoins. »

Autant de lignes dans l'écrit funeste, autant de coups de poignard enfoncés profondément dans l'âme du monarque. La jalousie lui donne toute l'énergie de ses premières amours. Quand sera-t-il arrivé pour rendre à l'infidelle tous les tourmens qu'elle lui cause?

Le voilà enfin auprès de Béherdjour. Qu'on ne dise pas que l'innocence suffit toujours pour rassurer une âme timide et sensible : l'infortunée princesse ne voit dans son époux qu'un juge terrible; tous ses membres trembloient; et des larmes nageans dans sa paupière, un évanouissement long et douloureux, toutes les convulsions de la douleur muette et con-

centrée, achèvent de la calomnier. Elle ne reprend l'usage de ses sens que pour entendre sa sentence de mort : elle l'entend, et se croit soulagée.

Kiardan triomphe. La victime va être immolée ; elle va être à jamais perdue, anéantie pour cette cour dont elle a fait l'ornement, pour ce tendre Mach-Allah, le seul lien qui l'attachât à la vie, pour ce lâche époux dont les soupçons l'outragent et la condamnent, pour ce cruel Kiardan, qui l'adore en la sacrifiant. Si Béherdjour pouvoit lui avoir obligation de la vie ! Cette pensée flatte à-la-fois son orgueil et sa passion. Il ose être l'intercesseur de la princesse, et propose de changer la peine de mort en celle du bannissement.

Le foible Isad-Backt ne savoit point résister au favori du jour ; et, pour la première fois, sa foiblesse fut

un crime de moins; c'est à Kiardan à prononcer sur le lieu de l'exil. Il laisse Béherdjour arbitre du choix; mais à une condition plus barbare, plus humiliante mille fois pour elle, que l'infâmie du supplice.

Couvert de honte, rugissant de douleur, le visir peut à peine donner ses ordres. Des satellites dignes de lui, emmènent la princesse, la traînent au loin dans une forêt épaisse, inhabitée, perdue au milieu d'un immense désert, sans eau, sans provision d'aucune espèce. Accablée de fatigue et de besoin, elle s'étend aux pieds d'un arbre, invoquant la mort et Dieu, protecteur de l'innocence.

Le sommeil, c'est encore un ami pour ceux qui n'en ont plus, en versant dans les membres de la princesse ses douces influences, venoit de suspendre le sentiment de ses maux. Un chamelier, venu jusques là pour chercher

ses chameaux égarés, se trouve par hasard aux environs de l'arbre auprès duquel la reine dormoit. Il la voit : la curiosité l'intéresse déja au sort de cette infortunée : ses charmes l'étonnent ; la douleur peinte sur son visage l'attendrit. Il s'éloigne, de peur de troubler son repos, et s'assied. La voyant enfin éveillée, il l'aborde, l'interroge pourquoi seule dans ce désert affreux. Béherdjour, sans se faire connoître, lui en dit assez pour exciter sa compassion. L'officieux étranger lui donne des vêtemens, l'oblige à prendre quelque nourriture, l'invite, mais sans succès, à l'accompagner dans son pays, laisse auprès d'elle quelques provisions qu'il avoit apportées pour son usage, et s'éloigne du bois à regret, lui promettant de revenir bientôt la voir. A peine avoit-il fait quelques pas, tous ses chameaux à-la-fois s'offrent à sa vue. Il les croyoit perdus. Sa

Sa joie fut extrême ; et il remercia la Providence, qui ne tardoit pas à le récompenser de sa bonne action.

Le chamelier étoit aimé du fils du roi, qui lui avoit confié l'intendance de ses troupeaux. Il crut lui donner une nouvelle agréable, en lui racontant son aventure.

Le prince touchoit à sa dix-huitième année. L'effervescence de son âge, aidée par l'enthousiasme d'un caractère ardent et impétueux, donnoit à ses seuls desirs la fougue des passions, sembloit créer en lui des sens nouveaux. Tendre et sensible, il ne connoissoit encore de l'amour que cette curiosité inquiète et vague, qui s'égare sur tous les objets, cette ivresse du moment, qui demande des plaisirs et non des jouissances, des sensations et non le bonheur. Plus d'une mère avoit demandé aux dieux un fils qui lui ressemblât; plus d'une vierge avoit

soupiré à son nom seul; plus d'une épouse avoit cessé d'être vertueuse en le voyant.

Au récit du chamelier, mille idées à-la-fois se présentent à son esprit; chacune de ses expressions est un trait de flâme qui le pénètre et l'embrâse. Vingt fois il l'a interrompu pour lui demander la route de la forêt, l'âge de la belle étrangère, son pays, jusqu'à la forme des vêtemens qui la couvrent. Tantôt une rêverie mélancolique et muette abaisse ses yeux sur la terre, tient son corps immobile, réunit et concentre ses pensées sur l'image de l'inconnue qu'il adore, plonge son âme toute entière dans l'extase de la vénération. Tantôt des soupirs profonds s'échappent de son sein; sa langue se délie pour prononcer le nom de Béherdjour. Des sermens enflâmés lui jurent un amour éternel. Il parle; ses discours sans suite annon-

çent le désordre de son âme, et chacune de ses paroles est un élan passionné. Ses yeux fixent douloureusement le chemin qui conduit au désert, en parcourent la vaste étendue ; il voudroit que ses pieds en eussent la rapidité.

Le jour paroissoit à peine : le jeune prince s'échappe de son palais. On devine bien quel étoit son dessein. En un moment il a franchi l'immense solitude : il entre dans la forêt, déguisé sous des habillemens champêtres ; il avoit beau faire, on eût toujours reconnu en lui le fils d'un roi. Heureux de la voir, de l'entendre, de respirer l'air qu'elle respire, il consent à oublier pour jamais son trône et toutes ses grandeurs. La forêt est si étendue ! point d'issue pratiquée dans sa noire épaisseur : point de traces qui indiquent la retraite de celle qu'il y cherche. Le hasard peut-être... Mais

non, il faut que l'amour ne doive son bonheur qu'à soi-même. Les rugissemens des bêtes féroces interrompent le silence affreux de ces déserts ; l'écho qui les prolonge les rend plus effrayans encore. Il a reconnu, il a compté les voix de divers animaux, tous terribles, tous impitoyables : pour la première fois, il a tremblé ; mais ce n'est pas pour lui. Si Béherdjour... Cette seule réflexion change tous ses plaisirs. Le voilà qui s'élance et se fait jour à travers les broussailles ; un cri perçant vient frapper son oreille et retentir jusques dans son cœur. Il a distingué la voix d'une femme ; c'est elle ! il n'en peut plus douter ; elle est là ! Mais, ciel ! déja peut-être elle n'est plus ; la dent sanguinaire... c'est moi qui aurai réveillé les monstres de ces déserts ! courons au moins la venger.

Il s'arme, il se précipite : un lion

énorme s'avance vers lui, la gueule teinte de sang, les yeux enflâmés, et de ses griffes serrant des membres palpitans. L'amour a fait les premiers héros. Le prince n'attend point son terrible ennemi : il vole à sa rencontre ; il l'atteint, le frappe, le blesse. L'animal, devenu plus furieux par sa blessure, mord le fer, le brise, le couvre d'une écume sanglante : tous deux raniment leurs forces ; tous deux combattent corps à corps ; tous deux tombent et roulent sur la terre. Le lion paroît un moment vainqueur. Les habits du jeune homme échappent en lambeaux : couvert de sueur, de sang et de poussière, il se relève, fait un effort nouveau, terrasse à son tour son redoutable adversaire ; de ses genoux, il presse, il fatigue sa poitrine palpitante, tandis que de ses mains il embrasse fortement sa gorge qu'il comprime ; l'étouffe et l'étend à

ses pieds sans mouvement et sans vie.

Lui-même tombe, épuisé, respirant à peine; une pâleur mortelle se répand sur tout son corps; la chaleur de la vie est prête à s'éteindre. Après un long évanouissement, ses yeux se r'ouvrent à la lumière : il voit à ses côtés l'épouventable animal, il le voit et frémit encore. Bientôt il se relève, remerciant Dieu de sa victoire. Mais l'infortuné ! il ne pouvoit en offrir l'hommage à sa bien-aimée, et cette idée cruelle va le faire retomber dans son premier anéantissement.

Une femme accourt, échevelée, pâle, tremblante ; ses bras défaillans s'étendent vers le ciel et semblent invoquer la Divinité. A sa voix, le prince se ranime; il est auprès d'elle, il la reçoit dans ses bras, il la presse contre son sein; il doute si elle respire encore: par des caresses toutes de feu,

il essaie de la rappeller à la vie. Soins superflus ! égaré par le désespoir, il s'échappe à grands pas, accusant le Ciel, et remplissant l'air de ses cris lugubres ; il a parcouru la sombre enceinte de la forêt. Une source d'eau vive s'offre à sa vue ; il y plonge ses mains, il en rapporte quelques gouttes d'eau dont il vient humecter le visage de Béherdjour. Courbé sur ses genoux, les mains étendues, l'œil sec, immobile, il se penche vers ce corps inanimé : il voudroit mourir avec lui. Tout-à-coup il croit voir, il voit son sein s'agiter ; doit-il en croire ses yeux ? non, il ne se trompe pas, elle respire, elle vit.

L'énorme stature du lion, le sang dont son vainqueur paroît inondé, témoignent assez à la princesse à quel péril elle vient d'échapper. Comment cette âme sensible, dont l'amour fait l'essence, comment pourra-t-elle ex-

primer la reconnoissance dont elle est pénétrée ? sa vie entière ne pourra payer un tel bienfait, et elle n'a que des pleurs à lui offrir.

Son généreux bienfaiteur s'empresse de les essuyer, la console, la supplie de se dérober par une prompte fuite aux alarmes d'un séjour aussi dangereux. Elle hésitoit : un rugissement nouveau, qui se fit entendre dans l'éloignement, acheva de la déterminer.

Docile à sa promesse, le chamelier venoit la visiter et lui apporter des provisions. Un autre motif encore l'avoit amené : instruit de la disparition soudaine du jeune prince, il en avoit soupçonné la cause, et ses pressentimens ne l'avoient pas trompé. Son arrivée parut aux voyageurs un nouveau bienfait du Ciel. Accablés l'un et l'autre de fatigue, ils montent sur un des chameaux et se mettent en

route. Sur le soir, ils arrivent dans la capitale. Béherdjour fut témoin des transports d'allégresse que prodigua au jeune homme tout un peuple impatient de le revoir. Elle avoit plus d'une fois connu ce bonheur. Mais parmi les acclamations données au retour du prince, il y en avoit eu aussi pour l'aimable étrangère ; tous les yeux étoient fixés sur elle, et mille voix s'étoient écriées : « Si le trône » est fait pour la beauté, voilà celle » qui doit régner sur nous! »

Béherdjour commençoit à renaître au bonheur, ou plutôt elle en faisoit les premières épreuves. Tout entier à sa nouvelle passion, Férioussan ne respire que pour l'aimer. Tout l'univers s'est éclipsé à ses yeux ; elle seule lui paroît digne de ses regards. Ce n'est pas sa beauté seule qu'il adore, c'est sa vertu, c'est son âme, si douce, si pure, sensible comme celle de la

Divinité. Timide et respectueux (on l'est toujours quand on aime) il croit, parce que ses lèvres n'ont point parlé, il croit n'avoir pas encore déclaré le secret de son cœur; comme si la parole n'avoit pas une foule de supplémens; comme si l'âme, quand elle est vivement pénétrée, n'avoit pas l'éloquence du mouvement et du regard, l'éloquence même du silence.

Lui seul ignoroit encore qu'une âme comme celle de Béherdjour ne pouvoit pas se borner longtems au simple sentiment de la reconnoissance, que l'amour ardent et chaste est toujours communicatif; qu'enfin le cœur de la princesse se partageoit entre son cher Mach-Allah et lui.

Béherdjour étoit seule dans ses appartemens; Férioussan l'apprend, il vole: la voir, jetter un cri, s'élancer à ses pieds, saisir avidemment ses

belles mains pour y coller ses lèvres brûlantes, fut pour lui l'ouvrage d'un moment. Il veut parler; un soupir profond, quelques pleurs échappés de ses yeux, voilà ses seules expressions. Emue, interdite et tremblante, Béherdjour veut lui échapper. Il l'arrête, il la serre dans ses bras; il jure de ne point la quitter. La princesse ne peut commander à son émotion; ses larmes viennent mouiller les joues de son amant; ses yeux se reposent sur les siens: « Prince, lui dit-elle, » je ne puis être à vous; des nœuds » plus respectables que chers me lient » pour jamais. Soyez généreux; ren- » dez-moi à mon époux; oubliez- » moi, encouragez-moi à vous ou- » blier, vous, s'il est possible; je puis » être, sinon votre amante, du moins » votre amie. »

Elle dit, et court s'enfermer dans un appartement voisin, laissant Fé-

rioussan encore à ses genoux, en proie à toutes les convulsions du désespoir. Après quelques momens d'un silence morne, entrecoupé de sanglots : « Elle » m'aime, s'écrie-t-il ; elle m'aime, » et je ne puis être à elle ! il faut que » je l'oublie ! Qui, moi, l'oublier ? » renoncer pour jamais au bonheur » de la voir, elle, la plus chérie, la » plus tendre des femmes et la plus » vertueuse ! Non, plutôt mourir » mille fois : toi-même, amante » adorée, ne pourras jamais obtenir » de moi ce cruel sacrifice. »

Il s'est précipité sur les pas de Béherdjour ; il voudroit la rejoindre, et n'ose pas ; sa démarche étoit égarée, incertaine, sa poitrine halétant, son visage en feu, ses yeux rouges de pleurs ; son cœur battoit et brûloit. Enfin, sans le savoir, il se retrouve dans son appartement. Là, un torrent de larmes soulage sa douleur. La nuit

vient : il se jette sur un lit ; mais ce n'étoit point pour y attendre le sommeil. Il veut écrire à la princesse ; que lui dira-t-il ? sa lettre est vingt fois commencée, vingt fois ses sanglots l'interrompent et ses pleurs l'effacent.

Le lendemain, il en reçoit une lui-même. « C'est Béherdjour qui l'en-» voie, c'est elle qui m'a tracé les ca-» ractères ; peut-être sa bouche divi-» ne.... O bonheur inespéré ! elle » daigne s'occuper de moi ! » Il l'ouvre, et ses yeux la dévorent.

La lettre comprenoit l'histoire de la vie, c'est-à-dire, des malheurs de la princesse ; la servitude de ses premières années ; l'impression que sa vue fit sur le roi Isad-Backt ; son mariage avec ce prince ; les fureurs d'Isfehend son père, heureux usurpateur du trône qu'il occupa trop longtems ; sa fuite avec son époux au milieu des déserts ; son accouchement

sur les bords de la fontaine d'Obed; la nécessité que lui imposa le roi fugitif d'abandonner son fils. Le papier en cet endroit étoit encore humide de pleurs. Son séjour dans les états du roi de Perse; sa première entrevue avec le fils d'un chef de voleurs, Mach-Allah, le bienfaiteur d'Isad-Backt, et bientôt victime comme elle des plus injustes soupçons; les victoires du jeune héros, étoient détaillées avec l'enthousiasme du panégyrique, plutôt qu'avec la froide précision de l'histoire; la passion criminelle de l'infâme Kiardan; ses menaces, ses calomnies et les terribles effets de son ressentiment: les aventures de la forêt; la rencontre du chamélier, la rencontre sur-tout du jeune prince, sa victoire sur le lion, étoient décrites svec cette sensibilité douce, ces développemens heureux, que les femmes seules savent mettre dans les

récits dont elles sont les héroïnes.

C'est trop peu d'une âme pour tous les sentimens dont Férioussan est oppressé. A la fin de la lettre, invité par les tendres exhortations de son amante : « Tu l'ordonnes ! s'écrie-t-il ; eh » bien, je saurai me sacrifier : je se» rois indigne de toi, si j'étois moins » vertueux ». Et déja les ordres sont donnés pour le départ de la princesse. Férioussan demande et obtient la grace de l'accompagner : lui-même ira trouver Isad-Backt, s'assurera de ses sentimens, démasquera le calomniateur, et saura bien venger l'innocence opprimée. Peut-être, en la voyant, son époux croira la recevoir des mains de la Providence ; mais s'il persiste dans ses soupçons iniques, Béherdjour consent à rompre ses liens, et reviendra dans les états de Férioussan oublier son fatal hymenée.

Le char vole, et bientôt ne laisse

plus appercevoir les hautes murailles qui enferment la ville où doit régner Férioussan. L'élite de la jeunese les accompagne, distribuée en bataillons imposans autant par la magnificence des ornemens et la grace des évolutions, que par la terreur du nombre et du courage.

Déja ils sont dans la capitale des états d'Isad-Backt. Béherdjour essaie de distraire son amant, tantôt par des récits agréables, par les épanchemens de la confiance, tantôt même par ces riens intéressans, quand c'est une amante qui les dit. Elle lui nomme les diverses habitations qui se rencontrent sur leur passage; gémit en appercevant la tour où son père Isféhend expie des crimes trop longtems impunis, et lui montre de loin le palais du roi son époux.

Un peuple nombreux se précipitoit vers la place publique. Elle s'in-

forme pourquoi cette affluence tumultueuse. On lui répond qu'un spectacle terrible attire cette multitude ; qu'un homme va mourir, accusé par Kiardan : et déja la princesse est tombée évanouie dans les bras de Férioussan. Un hérault proclame la sentence: *Ainsi périra tout traître à son roi.* Cependant un murmure sourd circule dans la place publique ; des gémissemens, des plaintes hardies, des clameurs errantes, témoignent assez l'intérêt de la nation pour celui qu'on va retrancher du milieu d'elle. La présence du monarque n'a plus d'autorité. Monté sur un trône magnifique, il domine toute l'assemblée, et laisse tomber sur elle des regards qu'enflâment la colère et la vengeance. Kiardan, ce visir digne de lui, est à ses côtés ; sa joie barbare éclate à travers les mouvemens de l'impatience. L'exécution ne commencera jamais assez

promptement au gré de son implacable ressentiment, et finira toujours trop tôt.

La voilà qui s'apprête; entre deux haies de satellites armés, s'avance un jeune homme, les mains liées derrière le dos. Sa démarche est noble sans fierté: ses yeux, élevés vers le ciel, paroissent l'invoquer; mais pour d'autres que pour lui. Tout son front est à découvert. Pourquoi craindroit-il de montrer encore une fois à la nation la tête qui a conçu le projet de rendre un roi à sa nation? Le farouche exécuteur marche à ses côtés; lui-même ne peut refuser son attendrissement, et mêle quelques pleurs aux sanglots du peuple consterné.

Tout-à-coup un cri confus, suivi bientôt de mille cris, se fait entendre: Aux armes! aux armes! le roi est blessé! Et le monarque tombe presque expirant dans les bras de ses offi-

ciers. On cherche le coupable : un vieillard, d'une taille majestueuse, paroît escorté d'une troupe nombreuse d'hommes tous armés, tous attendant pour un massacre général le signal de leur chef : c'est lui qui vient de lancer la flèche meurtrière. Il est sur l'échafaud ; Mach-Allah courboit sa tête sous la hache infâme. L'exécuteur recule, frémit et s'échappe. Le vieillard reste seul avec Mach-Allah : il a reconnu son fils adoptif, ce fils délaissé par ses parens sans doute sur une montagne solitaire, et recueilli par un voleur ; ce fils, depuis si longtems perdu pour lui, échappé à toutes les recherches de la tendresse ; ce fils dont l'absence avoit répandu sur ses jours le deuil et la désolation ; ce fils enfin qu'il retrouve sur un échafaud. Non, il ne mourra pas : et il le serre vivement dans ses bras. Le jeune homme n'a, pour ex-

primer sa joie, que les plus tendres caresses : il baigne de ses pleurs les cheveux blancs de son père nourricier; il ne peut, il ne veut se détacher de ses bras, ni permettre qu'il se dérobe aux siens. Le peuple, partagé entre les sentimens qu'il doit à son roi et ceux que lui inspire un spectacle aussi touchant, remercie la Divinité pour Mach-Allah, et l'invoque pour Isad-Backt.

Il entr'ouvre une paupière mourante, et interroge ses officiers. Les mots d'enfant délaissé, d'Obed, d'une fontaine sur les bords de laquelle il fut trouvé, frappent son oreille, pénètrent jusqu'à son âme. Le voile se déchire : « C'est mon fils ! s'écrie-t-il ; » père coupable, j'allois le faire mourir une seconde fois. Qu'on les » amène tous deux devant moi ; que » mes yeux, avant de se fermer à la » lumière se reposent sur mon fils. »

On l'amène : il tenoit sa tête penchée sur celle du vieillard. La nature a parlé. Mach-Allah se précipite aux genoux de son père, qui l'inonde de ses pleurs : « O mon fils ! lui dit Isad-» Backt, pourras-tu me pardonner ? » Il avoit à peine achevé, lorsqu'un char escorté pompeusement, franchit la place publique, et s'arrête à quelques pas du trone. Une femme voilée en descend, et vient se jetter aux pieds du monarque. Ce prince ne peut résister à tant d'assauts à-la-fois ; il tend la main à son épouse et meurt.

Béherdjour se livre à sa douleur : elle en est plus belle encore. Cependant, pour ménager sa foiblesse, on balance, on hésite à lui apprendre que son fils est retrouvé, qu'il est sous ses yeux, lorsque le vieillard, saisissant avidemment le collier dont l'enfant royal avoit été orné, le collier précieux, enrichi du portrait de

sa mère, et portant tour-à-tour ses yeux sur l'image et sur la princesse : « Oui, s'écrie-t-il, c'est elle. — O » mon fils ! car ce nom est devenu » plus que jamais un besoin pour mon » cœur, ô mon fils ! embrasse ta mè- » re : » et suspend au col du jeune homme le présent de la plus tendre mère. Béherdjour le voit ; mille souvenirs viennent assiéger son âme : son âme toute entière a passé sur ses lèvres ; elle est prête à succomber. On dérobe à ses yeux le corps sanglant de son époux : les caresses de la tendresse filiale la rappellent à la vie.

Le peuple fait éclater son allégresse par les transports les plus vifs. Férioussan partage l'ivresse générale. Kiardan seul paroît abîmé dans un morne désespoir : le remords a commencé son supplice, l'échafaud va l'achever. Mach-Allah, quoique sur le trône, se souvient et de l'homme

qui avoit élevé son enfance, et des compagnons de sa jeunesse. Par des bienfaits prudens, il en fit des citoyens honnêtes. Isfehend lui-même, corrigé par l'infortune, fut élargi et rappellé à la cour. Férioussan, l'aimable et vertueux Férioussan, amant toujours passionné, devint bientôt amant heureux. Dans le rang le plus élevé, il connut, il inspira les douceurs de l'amitié; et les deux rois mêmes parurent n'en faire qu'un, tant les deux souverains étoient animés du même esprit!



ABOUSABER,

OU

LA PATIENCE.

ABOUSABER vivoit à la campagne. Des troupeaux nombreux, une femme aimable, quoiqu'un peu acariâtre, des enfans déja forts, sur-tout un fonds de patience à toute épreuve, c'étoit là la fortune de notre laboureur. Dans son voisinage étoit un lion, animal féroce et redoutable aux troupeaux : aussi autant d'incursions qu'il faisoit dans la contrée, autant de bêtes de moins pour Abousaber. Sa femme ne s'en consoloit pas. Un jour elle vient, toute éplorée, dire à son mari : « Tu vois les ravages que nous » fait ce terrible ennemi ; mon ami, » si tu montois à cheval, bien armé, » accompagné

» accompagné de nos serviteurs, et
» que tu nous délivrasses de ses fu-
» reurs et des alarmes éternelles où il
» nous tient. — Patience, lui répon-
» doit Abousaber : la patience vient à
» bout de tout. Dieu ne sait-il pas
» qu'il vient ici un lion qui désole nos
» bestiaux ? il n'y viendra pas toujours
» impunément. Et puis, moi, tuer ce
» lion ? un lion ne se laisse pas tuer
» comme cela ». Ces raisons étoient solides : aussi ne dit-on pas que sa femme lui ait rien répliqué. A quelques jours de-là, le roi étant à une partie de chasse, rencontre le lion, le fait entourer par ses officiers. L'animal a beau se défendre ; il tombe, il expire sous les coups. Abousaber l'apprend et court en donner avis à sa femme : « Je te l'avois bien dit,
» qu'avec de la patience, on venoit à
» bout de tout : Dieu vient de nous

» délivrer de notre ennemi, sans au-
» cun danger de notre part. »

Un meurtre se commet dans le village d'Abousaber. Le criminel échappe aux informations. La colère du roi s'irrite : il ordonne la proscription de tous les habitans. L'innocent est enveloppé dans la peine du coupable : les biens d'Abousaber sont confisqués pour un forfait qu'il ignore. « Mon
» ami, lui dit sa femme en gémis-
» sant, connu à la cour comme tu
» l'es, que n'employes-tu tes protec-
» tions pour te faire rendre justice?
» — A Dieu ne plaise, répond le nou-
» veau Job; rien de tout cela n'arrive
» sans la permission de Dieu. C'est le
» roi qui perd le plus à ces violences
» injustes : en dépouillant des inno-
» cens, il expose ses propres posses-
» sions, et tu verras, ma femme, s'il
» jouit longtems du bien qu'il nous a
» enlevé. »

C'étoit au milieu de ses amis que le trop confiant Abousaber consoloit sa femme par ces prédictions, toujours séditieuses dans une monarchie. Un de ces amis, tel qu'il en est tant, court charitablement déférer au roi le pauvre Abousaber. Dès le soir même, il voit fondre dans sa maison un peloton d'hommes armés, qui commencent par chasser les propriétaires, s'emparent de tout, et ruinent ce qu'ils ne peuvent emporter. Pour cette fois, Abousaber sentit son cœur navré de tristesse. Le bon homme avoit cru jusqu'alors à l'amitié; et cet outrage fait à sa confiance, étoit son plus cruel tourment. Pour comble de maux, il étoit dans son tort : qu'avoit-il à répondre aux reproches amers de sa femme, aux pleurs de ses enfans? Toutefois il ne perdit point courage. » Dieu nous voit, disoit-il à sa famille » désolée; il aura pitié de nous ». Et

tous erroient dans la campagne, accablés de fatigue, de besoin et de désespoir.

Survient une troupe de voleurs. Il ne restoit pour tout bien au malheureux Abousaber que sa femme et ses enfans. Ses enfans sont enlevés sous ses yeux, arrachés d'entre ses bras, malgré ses cris, ses sanglots et ses efforts. Sa femme, dès le commencement de l'attaque, étoit tombé évanouie, presque mourante. La voix gémissante de ses enfans, qui implorent et le ciel et leur mère, ranime dans son cœur les dernières étincelles de la vie. Les fureurs de la tendresse maternelle lui donnent des forces inconnues : elle s'élance sur les brigands, qui s'étonnent et reculent, reprend un de ses enfans, le serre contre son sein ; et l'œil immobile, le visage en feu, la poitrine haletante, les accuse et les défie. Tout autre que ces bar-

bares eût senti la pitié. L'étonnement fait place à la honte d'être vaincu par une femme : tous se précipitent à-la-fois sur elle, se saisissent encore de son fils et s'échappent.

Abousaber a bientôt rejoint son épouse. Elle étoit pâle, sanglante, sans mouvement et presque sans vie. Il rappelle par les plus tendres soins et ses sens et ses forces : elle consent enfin à vivre pour essuyer des malheurs nouveaux.

Ils marchoient, sans savoir de quel côté leur route se dirigeroit, lorsqu'un fleuve les arrête. Ils en côtoyent les bords, et apperçoivent dans l'éloignement un village de la province de Caramanie. Abousaber conjure sa femme de se reposer sur la rive, jusqu'à ce qu'il ait été reconnoître le pays. Il venoit de s'éloigner, lorsqu'un cavalier, amené par le hasard sur le bord du fleuve, apperçoit une

femme, qui veut fuir à son approche. Il descend de cheval, l'aborde, la salue avec politesse, paroît frappé de sa beauté, lui offre sa monture pour la conduire à sa maison. En vain elle oppose les refus, les prières, les pleurs. Le perfide étranger s'irrite, il joint la menace aux instances, et des menaces passant bientôt à la violence, triomphe de sa résistance et l'emmène. L'infortunée obtient à peine de son ravisseur un moment pour écrire avec le doigt sur le sable ces tristes adieux : « Abousaber, vous n'avez » plus d'épouse ; souvenez-vous que » vous êtes le plus patient des hom» mes. »

Abousaber fut bientôt de retour. Son corps seul avoit quitté son épouse. Il revient à l'endroit où il l'avoit laissée. Ses yeux parcourent la plaine et les environs du fleuve : il craint de se méprendre, va, revient, l'appelle :

elle a disparu. De sombres pressentimens l'avertissent de son malheur, et tiennent ses regards douloureusement attachés sur la terre. Il apperçoit des caractères tracés sur le sable : il croit avoir lu son nom. Il poursuit ; il n'en peut plus douter : son courage est prêt à l'abandonner. Tout-à-coup : « Abousaber, se dit-il, voudrois-tu perdre » le fruit de ta patience ? oublies-tu le » vœu que tu as fait de ne résister ja» mais aux décrets du Seigneur ? » Il dit, et poursuit sa route. Mais la douleur obscurcissoit ses yeux malgré lui, et l'égaroit au milieu d'un pays inconnu, lorsqu'il apperçoit des ouvriers rassemblés dans une plaine, et travaillant à un palais que le roi du pays faisoit construire. Abousaber n'avoit d'autre ressource contre le besoin que ses bras ; il les offre, il est agréé.

La distraction du travail suspendoit depuis quelques jours le sentiment de

ses maux, lorsqu'un de ses compagnons étant tombé d'une échelle, eut le malheur de se casser la jambe. La violence de la douleur lui arrachoit des cris perçans. Abousaber vient à lui, panse sa plaie, essaie de le consoler. « Prenez patience, lui disoit-il; » le remède le plus efficace contre » tous les maux, c'est la patience. » — De la patience, lui répond le » malade ; je souffre trop pour en » avoir : c'est bien la patience qui me » guérira. — Oui, c'est elle, reprend » Abousaber, elle seule; seroit-on au » fond d'un puits, la patience est capable de nous en tirer pour nous » élever sur un trône. »

Le roi, qui venoit tous les jours animer les ouvriers par sa présence, étoit là, tandis qu'Abousaber faisoit l'éloge de la patience. La supposition du bon homme lui parut d'un caractère étrange; et voulant essayer s'il

étoit homme à la réaliser, donne à ses officiers l'ordre de le jetter dans un puits sec, fort vaste, fort profond, qui servoit de prison. « Voyons, ajou-» te-t-il, quels sont les miracles de la » patience; et pour exercer encore » un peu plus la sienne, qu'on ne lui » donne que deux galettes par jour. »

Abousaber se laissa conduire en prison sans dire un seul mot. La providence ne l'y abandonna pas. Quelques années auparavant, le roi avoit fait jetter dans le même cachot, son frère, prince vertueux, par conséquent suspect à un monarque qui ne l'étoit pas. Le prisonnier n'avoit pu survivre à la perte de sa liberté. Sa mort étoit encore un secret pour tout l'état. On se lassa bientôt d'obéir à un tyran; et quelques seigneurs mécontens ayant réveillé, par des discours adroits, l'ancien intérêt de la nation pour le frère du roi, on se répand

tumultueusement dans son palais ; rien ne résiste à la première fougue d'une populace mutinée. Les gardes sont massacrés, les femmes et les favoris du monarque sont livrés aux fers sans pitié, les appartemens abandonnés au pillage : le palais regorge de sang. Mais ce n'est point encore là la victime qu'il faut à la vengeance publique. Le roi veut par sa présence arrêter le désordre ; il tombe sous les coups. Un vœu général avoit déja proclamé son successeur. On se rend à la prison : un seul captif se présente dans ces vastes souterrains. A la pâleur qui défigure son visage, aux lambeaux dont son corps est couvert, on croit réconnoître le frère du monarque. Abousaber a beau protester qu'il n'est rien moins que le parent du roi, on refuse de le croire. On le porte en triomphe au palais, où il est couronné solemnellement. « Il eſt donc

» une providence, disoit-il en lui-» même ; des profondeurs d'un puits » monter sur le trône ! Puisse mon » exemple apprendre à l'homme qui » souffre, que les maux dont il plaît » à Dieu de nous affliger, ne sont que » des épreuves par lesquelles il veut » que nous méritions la tranquillité » et le bonheur ». Abousaber retrouva bientôt après sa femme et ses enfans. Bon époux, bon père, bon roi, il ne vit que des heureux autour de soi, et fut heureux lui-même.



ANECDOTES
ORIENTALES.

ANECDOTES ORIENTALES.

LOCKMAN.

Lockman étoit pauvre; mais il possédoit la vertu. Il étoit esclave, mais son cœur étoit libre du joug des passions. Superbe potentat, qui foules sous tes pieds un trône étincelant d'or et de diamant, ose dire : Je suis plus roi que le juste dans l'esclavage.

Lockman avoit été envoyé à la campagne pour y acheter des figues; elles étoient si belles, que ses compagnons ne purent résister à la tentation de les dérober, et s'en régalèrent. Le maître survient : on accuse Lockman d'être le voleur. L'assurance avec laquelle on le charge du crime, la timi-

dité, l'embarras même dont l'esclave innocent accompagne sa défense sembloient justifier l'accusation. Lockman propose à son maître déja irrité, cet expédient: « Faites-nous boire à » tous de l'eau tiède; vous ne tarderez pas à connoître le coupable. » Déja une pâleur involontaire nomme les gourmands. L'eau produisit bientôt son effet naturel; elle fait nager les figues sur leur cœur, porte sur leurs lèvres un poids devenu importun, et achève l'apologie de Lockman.

Lorsqu'au grand jour du jugement, comparoissant pour y subir le dernier interrogatoire, l'eau tiède de la question fermentera dans votre sein, alors votre cœur affadi rejettera à la face de tout l'univers toutes les fautes secrètes que vous confiez aux ténèbres; alors cet hypocrite qui, par ses déguisemens, a su usurper l'estime des

hommes, on le verra démasqué, accusé par sa honte, et accablé sous le joug de l'humiliation.

AL MATNAOUI.

LE MARCHÉ CONCLU.

Un esclave étoit à vendre. Quelqu'un s'approche : on demande le prix. Tant, répond le maître; mais je vous avertis qu'il a tel défaut. — Voici ton argent; l'esclave n'est plus à toi.

Quelques jours s'écoulent : le nouveau propriétaire de l'esclave veut le rendre à celui qui le lui avoit vendu, et redemande son argent. D'après ses refus, il porte l'affaire devant le Cadi, qui ordonne à l'injuste solliciteur de garder son esclave.

Seigneur, nous appartenions au

démon : ta bonté nous a affranchis de sa puissance. Nous sommes devenus tes esclaves ; tu connoissois toutes nos foiblesses, quand tu nous a jugé dignes de ta clémence. Seigneur, te repentirois-tu d'avoir été bon ? et pourrois-tu l'être, en nous abandonnant à notre ennemi ?

AZIZI.

BELLE RÉPONSE
DE SCHIRIN.

KOSROES, plus célèbre encore par ses amours infortunés, que par ses combats et ses richesses, disoit à la belle Schirin sa maîtresse : « La » royauté seroit une belle chose, si » elle duroit toujours ». Schirin lui répondit : « Si elle duroit toujours, » elle ne seroit pas venue jusqu'à » nous. »

MIR ALISCHIR.

BELLE PENSÉE
D'UN MUSULMAN.

Un pieux Arabe, voulant consoler son ami accablé d'une perte cruelle, lui disoit : « Il n'y a point d'autre refuge contre Dieu que Dieu même. »

L'ABNÉGATION.

On demandoit au sage Abou-Sæid-Aboulchéir, en quoi consistoit l'abnégation parfaite. Il répondit : « A réprimer les mouvemens déréglés de son cœur, à aider les pauvres de ses richesses, à se résigner dans l'adversité. »

CE
DONT IL FAUT SE DÉFIER.

Un autre disoit : « Quatre choses » dont il ne faut jamais être dupe ; » l'amitié des grands, les caresses » d'une femme, les complimens d'un » rival, la chaleur du soleil pendant » l'hiver. Rien de tout cela n'est per» manent. »

TRAIT
DE PATIENCE.

Abnah fut un modèle de patience et de douceur. Un jour, qu'il se promenoit à la campagne, un homme s'avance vers lui, et l'accable d'injures. Le docteur gardoit un silence profond, jusqu'à ce que, arrivé à la

porte de la ville, il se tourne vers l'insolent, qui n'avoit cessé de l'outrager, et lui dit : « Si vous avez encore quelque chose à dire, dites-le » avant d'entrer dans la ville, de » peur que l'on ne vous entende, et » que l'on ne veuille vous rendre injure pour injure. »

SAILLIE D'UN ACCUSÉ.

UN Arabe, habitant d'une colline voisine de la Mecque, avoit été accusé de faire de sa maison un lieu de débauche et de prostitution. On n'avoit contre lui d'autres preuves que des délations dont il désavouoit la vérité. Le Kadi, au tribunal duquel les accusations avoient été portées, imagine un expédient; celui de s'assurer

si les ânes appartenans à ceux que l'on supposoit avoir été ses complices, feroient, sans aucun guide, le chemin de la colline. L'événement ayant justifié la ruse, et confirmé les dépositions, l'Arabe est condamné au fouet. La sentence alloit s'exécuter, lorsque l'accusé dit au Kadi : « Quand » je serois vraiment coupable, que » dira-t-on de vous ? Que, quand vous » n'avez pas le témoignage des hom- » mes, vous empruntez celui des » ânes ». Cette saillie lui obtint sa grâce.

CONTRASTE

DANS L'HOMME.

QUAND je descends en moi-même, disoit un de ces sages Musulmans que l'on appelle Arefi, c'est-à-dire Illu-

minés, je ne vois rien dans l'univers d'aussi vil, d'aussi misérable. Mais quand je m'élève jusqu'à vous, ô mon Dieu! je ne vois rien, après vous, de plus grand, de plus noble que moi.

MOT
QUI NE PLAIRA POINT
A TOUS LES ROIS.

MOSTAASSEM, un des plus célèbres Kalifes de la race des Abassides, venoit d'achever son palais de Samarah, dont la construction avoit englouti d'immenses trésors. Pendant que tous les seigneurs de la cour regardoient avec admiration la magnificence d'un monument supérieur à tous les éloges, le Kalife remarqua un vieillard retiré, et qui paroissoit enfoncé dans une méditation profonde.

Il l'aborde ; il veut savoir le sujet de ses réflexions. « Hélas ! répond le » philosophe en soupirant, je pense » que le sarfar, c'est-à-dire le vent » de la mort, y pénétrera comme » ailleurs. »

LAMAÏ.

SAGESSE D'UN FOU.

Cette histoire est déja imprimée.

BAHALU, dont le surnom de Megnoun (insensé) marquoit sa profession, étant entré chez le Kalife Aaron-Raschi un jour d'audience, va s'asseoir sur son trône, et s'amuse à jouer le Kalife (1). Les officiers trouvèrent la plaisanterie un peu libre. En tout pays

(1) Les Kalifes, comme nos anciens seigneurs françois et anglois, avoient à leur cour des fous qui s'engageoient à leur service, avec promesse d'être toujours gais, spirituels : on les mettoit en possession de dire tout ce qui leur venoit à l'es-

les

les gardes des princes sont un peu brutaux. On chasse le prétendu Kalife à coups de bâton. Bahalu se met à pleurer. Le Kalife survient un moment après, apprend le sujet de ses pleurs, veut consoler son fou. « Je » pleure, répond Bahalu, non pas » pour moi, mais par compassion » pour vous; car si j'ai tant souffert » pour m'être assis un moment sur le » trône, combien vous aurez à souf- » frir, vous qui êtes condamné à vous » y asseoir si souvent! »

LAMAÏ DEFTER LATHAIF.

---

prit. Aujourd'hui, on leur a substitué des sapajoux, &c.; il n'y a de différence que dans l'espece des animaux. Qu'on est à plaindre, quand on a besoin de la compagnie d'un fou pour se désennuyer!



TRAITS DIVERS.

BAHARAM (1).

On cite de Baharam, fils d'Hiezdegerd-Athin, c'est-à-dire le Méchant, des traits de valeur et de force, que l'antiquité eût admiré dans ses Hercule et ses Thésée.

Son éducation guerrière et féroce avoit fait craindre aux Persans les suites d'un caractère qui présageoit

(1) Cette anecdote rappelle un fait célèbre dans la vie de Pepin, père de Charlemagne. Quelques seigneurs s'étoient moqués de lui, à cause de sa petite taille. Le roi l'apprend, et trouve ainsi l'occasion de se venger: Toute la cour assistoit au combat d'un taureau contre un lion. « Qui de vous, » dit Pepin en s'adressant aux seigneurs, qui de » vous se sent assez de courage pour aller séparer » ces deux terribles animaux ? » Personne ne répond; Pepin saute dans la lice, court au taureau, le tue, et vient abattre la tête au lion.

DANIEL, *ex Mont. S. Gal.*

l'empire d'un prince semblable à son père. La légitimité de ses prétentions alloit être sacrifiée aux terreurs de la nation et à la haine générale contre Hiezdeger. Kesra, jeune seigneur, réunissoit les vœux, et avoit déja même reçu les hommages du peuple. Baharam se présente à la tête d'une armée : à des vertus réelles, à l'avantage d'une taille héroïque, d'une force extraordinaire, il joignoit les droits du malheur. On se souvient bientôt que c'est là l'héritier du trône : on balance quelque tems si l'on sera rébelle, et déja l'on avoit cessé de l'être ; mais Kesra avoit aussi une armée à opposer à celle de son compétiteur.

Baharam, pour prévenir les fureurs d'une guerre civile, proposa un combat étrange : « Que l'on enferme dans » l'arêne deux lions affamés ; qu'on » jette au milieu d'eux la couronne » impériale : elle appartiendra à celui

» de nous deux qui l'enlèvera aux
» deux terribles animaux. »

Le cartel est accepté. Le peuple entier s'assemble : les rivaux paroissent. Kesra tremble, pâlit ; ce ne sont plus les lions qu'il veut pour médiateurs. Le choix de la nation doit être sans appel. Pourquoi exposer une possession que tout le sang de ses soldats va cimenter ? « S'il vous faut des dan-
» gers, ajoute-t-il en s'adressant à
» son rival, les lions vous attendent ;
» qui vous arrête ? »

Baharam s'élance dans l'arène : il joint les lions, les attaque à-la-fois ; les abbat l'un et l'autre à ses pieds, saisit la couronne qu'il met sur sa tête ; et, encore sur le théatre de la victoire, reçoit les acclamations de l'assemblée.

Kesra descend auprès de lui, l'embrasse, le proclame roi, et devient son premier sujet.

*

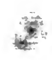
KOSROES.

Memoires sur la vie de ce prince.

KOSROES Parviz a chez les Perses la réputation de nos Amadis. Sa vie est si féconde en aventures guerrières et amoureuses, qu'on seroit en droit d'en suspecter la vérité, si les témoignages des écrivains grecs de l'histoire Bizantine n'en parloient. Comme la réputation que lui ont donné Mirchond, Mir-Alischir, &c. Comme les héros de nos vieux romans d'Espagne et des Gaules, il étoit superstitieusement adorateur de sa Schirin, ou Irene, dont la beauté incomparable a laissé bien loin derrière elle toutes les descriptions ordinaires à l'exagération orientale. C'étoit pour elle qu'il combattoit et triomphoit, pour elle qu'il tourmen-

toit ses riches trésors dans la construction d'édifices semblables à nos palais de féerie. En lisant les détails que nous en ont laissé les historiens arabes et persans, l'imagination se promène avec les Ginn, les Péris, et quelquefois encore l'imagination est vaincue par la vérité. Les palais de Sennamar, Sedir et Khaouarik, celui que Mahmoud-Ben-Sebeck-Teghin appelloit le château de la Félilicité, (casr Firiez) n'étoient rien auprès de celui-là.

Il laissoit découvrir un portique immense, soutenu par quarante mille colonnes d'argent. La voûte, image du firmament, faisoit l'histoire des planettes, exprimées par autant de globes d'or qui en décrivoient les différentes révolutions. L'or, l'argent, les pierreries étinceloient sur des tapisseries exécutées dans le Levant avec la perfection qui accompagne



ordinairement ces sortes d'ouvrages. Dans l'intérieur du palais, s'enfonçoient d'immenses galleries, où Kosroez avoit rassemblé les plus riches trésors, accumulés depuis plusieurs siècles par les rois ses prédécesseurs. Des provinces les plus reculées de l'Orient, on venoit dans cette espèce de temple admirer les dépouilles des ennemis, les ornemens de la couronne, les somptueuses décorations des officiers, les armes innombrables, les magnifiques caparaçons, les housses étincelantes de pierreries, en un mot, les curiosités les plus rares, les plus précieuses dérobées à la nature, ou imaginées par tous les raffinemens de l'art et d'un luxe fécond en chef-d'œuvre, dont chacune se disputoit le premier rang, et que l'on cessoit d'appercevoir à cause de la profusion avec laquelle elles étoient accumulées.

D'autres mémoires que les écrits des orientaux, suspects dans leurs récits, enchérissent encore sur la description que nous avons essayée de ce monument, supérieur par sa beauté comme par son étendue à tous les édifices appellés jusques là les merveilles du monde. Les auteurs de l'histoire Bizantine, particuliérement Zonaras, dans ses Annales (T. 3.) n'en parlent qu'avec les transports de l'admiration.

L'histoire des pressentimens formés contre Kosroes, encore jeune, par Hormisdas, dont les vœux et les intrigues secrètes l'éloignoient du trône; le récit des preuves multipliées qu'il donna d'un caractère féroce, injuste, orgueilleux et insatiable, caractère trop bien deviné par son père; les crimes qui ternirent la gloire de ses conquêtes et souillèrent la majesté du trône, appartiennent aux détails

de sa vie. Nous n'y saisissons que les faits qui, en découvrant le caractère particulier de ce prince, peuvent aussi nous faire connoître celui de sa nation en général.

Kosroes, extrême dans toutes ses passions, s'étoit abandonné aux délires de l'astrologie judiciaire. Il est assez ordinaire de voir les hommes les plus cruels être aussi les plus crédules, les plus superstitieux.

Les globes d'or, suspendus par ses ordres aux voûtes de son palais, étoient autant de monumens qui attestoient son goût pour cette science illusoire. Chacun d'eux avoit, comme nous l'avons déja remarqué, ses mouvemens particuliers et symboliques: c'étoient les signes des planètes, des constellations, et leurs dispositions combinées avec art, imitoient leurs aspects divers. C'étoient là les livres où il lisoit toutes ses prédictions. Le monarque,

vraiment persuadé, entraînoit facilement la persuasion. La fureur de croire va toujours plus loin dans l'homme qui se laisse tromper sur la foi d'un autre, que dans celui même qui prétend avoir vu. On débite encore aujourd'hui dans la Perse les prophéties de Kosroes; et son nom a si bien accrédité l'astrologie, que les Orientaux l'appellent *une science celeste* : elm al feleck.

Kosroes, obligé de chercher dans les états de l'empereur Maurice un asyle contre les armes victorieuses de Baharam, voyoit à tout moment ses projets et ses plans traversés par Narsès, général de l'armée grecque. Narsès, aussi vain que le prince persan étoit impérieux, se permit de plaisanter sur son compte. Les Grecs croyoient encore ressembler aux Romains leurs ancêtres, quand ils avoient pu, comme ces antiques républicains, humilier un roi. Kosroes va le trou-

ver, et lui tient ce discours, que Zonaras rapporte avec une bonne foi étonnante, dans un écrivain même moins philosophe : « Si je n'étois forcé d'obéir au malheur des circons-
» tances, tu n'aurois pas osé insulter
» un roi par tes piquantes railleries.
» Ce sont tes succès qui t'enorgueil-
» lissent. Eh bien! apprends les secrets
» que le ciel m'a révélés : Ton pays,
» à son tour, va devenir le théatre des
» révolutions et des calamités. Après
» que l'astre du jour aura fourni trois
» mois sa course septenaire, les suc-
» cesseurs des Babyloniens vont triom-
» pher du despotisme romain, et bri-
» ser votre énorme puissance. Ce ter-
» me expiré, vous vous releverez ; et
» les Perses deviendront vos tributai-
» res pendant une espace de trente-
» cinq années. Alors s'élévera sur tou-
» te l'étendue de la terre un jour qui
» n'aura point de couchant. »

Kosroes s'étoit sans doute chargé de justifier la première partie de ses prédictions. Il anticipa même sur le tems fixé par ses prétendus oracles ; car à peine Maurice fut-il mort, c'est-à-dire, dix ans après que les armes des Grecs eurent rétabli Kosroes sur le trône de la Perse, il commença cette guerre sanglante et heureuse qui a immortalisé son nom en le plaçant à côté de celui de Shabour, ou Sapor, de Scanderberg et de Bajazet.

Mais ce monarque si savant, si magnifique, si puissant, ne le fut pas assez pour fixer le cœur de sa maîtresse. Dans ces climats brûlans, où l'on ne transpire que la volupté, où la fougue de l'imagination et l'exaltation des sentimens prêtent à l'effervescence du sang une énergie nouvelle, où les deux sexes, également précoces, semblent ne se hâter de croître que pour accélérer les jouis-

sances, où les âmes ardentes, inépuisables, fécondent les facultés physiques, appellent et reçoivent le plaisir par tous les sens, où l'art toujours créateur est tributaire des passions ; dans l'Orient, en un mot, où il n'y a de vie que pour l'amour, le desir, jamais satisfait, s'égare et s'enflâme au sein même du triomphe ; la fidélité seroit l'écueil de l'amour ; la vigueur seule en est la vertu. Ainsi chez les Perses sur-tout, point d'attachement solide, et la pudeur consiste à n'avoir qu'un attachement à-la-fois.

Irène, nommée Schirin par les Orientaux, étoit la fille de l'empereur Maurice. Ce nom, qui signifie *doux* et *agréable*, indique que cette princesse réunissoit deux sortes d'attraits, auxquels on ne résiste pas, les charmes du caractère et les grâces de la figure. Kosroes parut à la cour avec tout l'éclat d'une beauté mâle

que le malheur et le titre d'étranger rendoient encore plus intéressante. Schirin refusa pour lui plaire les vœux des plus puissans seigneurs de l'empire. Maurice, séduit par les qualités du Persan et par l'espérance d'en faire une conquête au Christianisme, consentit à couronner les vœux des deux amans, et les retint à sa cour plus d'un an après leur mariage.

Les amours de Kosroes et de Schirin sont décrites dans un roman qui porte leur nom, avec ces traits brûlans de la passion qui, en exprimant des sentimens étrangers, fait sa propre histoire, et en rappellant des jouissances, s'excite à des desirs nouveaux.

Le moment étoit venu, où Kosroes ne devoit plus éprouver de l'amour que les fureurs et le désespoir. Schirin apperçoit Farah: elle l'apperçoit et l'aime. Son cœur jure à son

nouvel amant une tendresse éternelle. Bientôt sa bouche en fait l'aveu. Farah, de son côté, n'a pu voir sans émotion les charmes de la princesse. Kosroes, armé de toute sa puissance ; Kosroes, élevé sur le premier trône de l'Asie, ne lui paroît plus qu'un homme ordinaire : il est plus fort que lui, il est aimé.

Les amours de Schirin et de Farah font le sujet d'un autre roman aussi célèbre chez les Orientaux.

Trahi par l'amour, Kosroes le fut encore par ses sujets. Il méritoit ses malheurs, si l'excès de la jalousie dans un époux et l'oubli des devoirs de la royauté dans un souverain pouvoient jamais autoriser, ou même excuser l'infidélité d'une épouse et la rébellion des peuples. Les grands de la Perse se liguèrent contre lui, se saisirent de sa personne et l'enfermèrent sous une des voûtes où le nouveau

Crésus avoit déposé quelques-uns de ses plus riches trésors. Croiroit-on qu'un prince coupable des cruautés les plus barbares, pût être regretté? Il le fut cependant, comme Tibère l'a été par les Romains, sous le règne de Claude. Son fils, appellé Siroez dans les écrivains de l'histoire Bizantine, et Schirouch dans Khondemir, acheva le crime des Perses, en faisant mourir son père dans la prison.

EBN BATRICK. KHONDEMIR.



MOHAMMED,

SURNOMMÉ

PÉHELVAN-ZAMAN.

DEPUIS Féridoun-Ferrack, c'est-à-dire, *généreux*, le premier roi chez les Orientaux qui ait dompté les éléphans, l'Asie n'avoit point vu de guerrier tel que Mohammed-Kalaga, plus connu sous le titre de Pehelvan-Zaman, le héros de son siécle.

Il avoit des envieux; preuve certaine qu'il avoit du mérite. Ses ennemis aimoient à proposer devant lui des défis toujours très périlleux, pour l'exposer, ou au reproche de timidité s'il refusoit, ou aux hasards de l'entreprise s'il acceptoit. Mohammed ne balançoit jamais sur l'alternative.

Une épreuve nouvelle à offrir au

courage de Mohammed, dit un jour un courtisan à Cotheddin-Ibeck, roi des Indes, l'éléphant blanc est aujourd'hui dans des transports de fureur qui ne permettent à personne de l'approcher: Mohammed seul est digne de le combattre.

La réponse du brave officier fut un coup d'œil de mépris, lancé contre son lâche aggresseur. Il relève les pans de sa robe, saisit sa masse d'armes. L'antiquité eût cru voir Hercule avec sa massue. Il s'élance au-devant de l'éléphant en fureur, lui décharge sur la trompe un coup si violent, que l'animal étourdi prend la fuite en mugissant, et laisse Mohammed maître du champ de bataille.

Les courtisans s'approchent du vainqueur, le félicitent de son triomphe. C'étoit achever leur rôle. Cotheddin, plus sincère, lui prodigue les éloges, lui offre de riches présens. Moham-

med les reçoit, mais pour les distribuer à ses amis. Il eut la générosité de ne pas excepter dans ses largesses ceux mêmes à l'envie desquels il avoit dû l'occasion de sa victoire.



FRAGMENS ÉROTIQUES,

TIRÉS

DE DIVERS AUTEURS ARABES.

MA Lailah ! as-tu jamais, dis-moi, douté de mon cœur? Tu as vu dans nos riches jardins, cette fleur dont la tige se balance mollement, toujours caressée par la pompe de l'abeille ou par les touchers du zéphyr, dont le parfum suave s'exhale au loin et embaume les airs ; cette laleh dont nos poëtes font l'emblême d'un cœur amoureux : tu l'as vu, tu as quelquefois rougi en la voyant : tu la cueillois de ta belle main ; l'incarnat de ſes feuilles pourprées est moins vif que le feu dont mon cœur est consumé. Ainsi qu'elle, mon teint devenoit enflâmé, et s'animoit sous l'impression brûlante des baisers de

mon amie. Cette noirceur légère que laisse appercevoir son calice s'ouvrant aux rayons du soleil : hélas ! c'est l'image des blessures toujours renaissantes que tes charmes ont faites dans mon âme. L'éternel est venu les guérir : à ta présence, elles se sont cicatriseés ; une vigueur nouvelle circule dans mes membres. Dois-je pourtant croire à leur guérison ? et ne ressemblerois-je point à ce malade, qu'une léthargie profonde endort sur le sentiment de ses maux. L'infortuné ! il se réveille : hélas ! il n'avoit fait qu'un songe. Il appelle la vie qui lui échappe. Il essaie de la ressaisir : victime de ses efforts même, il languit, il succombe, il expire : ah ! c'est mourir une seconde fois.

Mais quels sons frappent mon oreille et viennent retentir jusqu'à mon cœur ? Est-ce toi que j'entends ? est-ce toi qui fais ainsi palpiter mon

tu perdu pour jamais ? nos deux âmes confondues n'existoient plus que par l'amour. Halétans de plaisir, tourmentés par la joie, ne vivant que de la vie l'un de l'autre, nous succombions à tout moment. Au milieu des plus ravissantes extases, nous respirions, nous nous rendions l'amour par tous les sens; nous nous plongions dans les flots de la plus pure volupté: tu mourois, je mourois avec toi, pour renaître et mourir encore! C'étoient les joies du paradis qui s'accumuloient dans nos âmes; c'étoient les jouissances éternelles rassemblées dans un seul point. Souvenir amer et délicieux d'un bien dont j'ai joui, mais que je n'ai plus; images douloureuses et consolantes, qui me rappellez mon bonheur et mes regrets; torrens de félicité qui inondâtes mon âme, mais qui désormais ne devez plus couler pour moi! vous ai-je, hélas! perdus

pour jamais ? Fuis, maintenant, fuis loin de mes yeux, image trop séduisante de Ma Lailah ! mon cœur s'est donné tout entier à Dieu. Celui dont la vue s'est fixée sur le disque enflâmé du soleil, ne daigne plus contempler la lune : ainsi mon âme n'existe que pour le bien suprême et unique. Quel attrait auroient pour elles les choses de la terre ? Heureuse du bonheur d'aimer son Dieu, qu'a-t-elle encore à desirer ? Adieu donc, ô ma Lailah! adieu, ma trop belle maîtresse; Dieu seul pouvoit te remplacer dans mon cœur. C'est en t'aimant que j'ai appris à aimer la source des vrais biens; c'est en te voyant si belle que j'ai dit: Dieu seul peut être plus aimable; c'est pour lui que je renonce à toutes les créatures, à toi-même. A toi-même! oui, je me sens capable de te sacrifier : je sens Dieu dans mon cœur, il l'occupe, il y règne. Encore un moment,

ment, et je vais oublier tout; tout, jusqu'à ma Lailah. O ma Lailah! tu m'échappes à moi-même; tu t'effaces de ma pensée. L'image de la Divinité succède à la tienne; elle s'y imprime en traits de flâme aussi profondément que la tienne y étoit attachée: je vais te quitter, t'oublier pour jamais. Lailah! Lailah! encore une caresse, une seule de ta bouche adorée, et je te dis adieu pour la dernière fois.

Non, je ne puis renoncer encore à la possession de ma Lailah! Écoute, ma divine amante. Dieu! où suis-je? quelle explosion nouvelle! je ne t'avois pas encore montré mon âme toute entière; je n'en connoissois pas moi-même encore toute l'étendue. Quelle effervescence subite! ma plume est stérile; mon âme est trop oppressée: attends un moment, que je respire. Mon cœur enflâmé s'est échappé sur les prunelles ardentes de

mes yeux : il gonfle ma poitrine de soupirs; il s'embrâse à tous momens de nouveaux feux ; il erre sans cesse de mes yeux sur mes lèvres desséchées par le feu du desir. Une rougeur brûlante anime mon visage; mes mains tremblent et s'arrêtent : mon corps frémit, chancèle, ploie ; c'est du feu qui circule dans mes veines : ma vue s'appesantit, se trouble, m'abandonne. Lailah ! viens. Non, non, fuis. Que dis je ? reviens, reviens pour toujours : ton amant... t'adore plus que jamais. Ah ! c'est trop peu d'une âme, Lailah ! il m'en faut deux, il me faut la tienne pour m'y épancher.



PENSÉES DÉTACHÉES.

O HOMME! si je t'envoie les richesses, tu leur abandonnes ton cœur, ton esprit, tout ton être : il ne reste plus rien de toi pour Dieu. Si je t'envoie la pauvreté, tu te livres à l'affliction, à la léthargie de l'abattement; ton Dieu est loin encore de ta pensée. Ingrat! dans quelle condition veux-tu donc que je te place, pour que tu t'occupes de moi?

SAADI.

CETTE terre n'est qu'une nourrice d'emprunt; le ciel, voilà votre unique patrie. Avez-vous vu sur le sommet des montagnes le faon obligé de sucer une autre mamelle que celle de sa mère? à peine a-t-il la force de bondir et de s'élancer dans la plaine, qu'il laisse sa nourrice, pour courir après sa mère.

TU peux bien te soustraire à des regards étrangers ; mais peux-tu te dérober aux yeux observateurs du grand Juge? Tu te caches devant ton esclave, et tu ne rougis pas de te montrer aux regards de ton maître.

HARIT BEN HOMMANI.



PENSÉES RELIGIEUSES.

Seigneur, que celui-ci te demande la possession du Gennah, (c'est-à-dire, le paradis) et les saints délices dont tu enivres les heureux habitans d'Éden; que celui-là te prie d'éloigner de lui les tourmens des sept enfers dont tu menaces tes ennemis : moi, ce ne sont pas là les grâces que j'oserai te demander. Seigneur, que ta volonté s'accomplisse toujours en moi : pourvu que je puisse t'aimer dans ce monde et dans l'autre, je ne desire plus rien, et je me regarderai toujours comme le plus heureux de tes serviteurs.

Poëtes.

J'ai vêtu le manteau de l'espérance, tandis que tout dormoit autour de moi, et j'ai élevé ma voix

pour adresser à Dieu cette prière suppliante : O toi, qui es mon refuge dans toutes mes infortunes ; ô toi, à qui je m'adresse avec confiance pour me laver de mes iniquités, tout enveloppé, tout investi de mes maux, j'ai étendu mes mains vers toi. Père de bonté, dis-moi, est-il un être meilleur que toi ? s'il existe, c'est à celui-là que je dois mes prières. Ta bienfaisance est un fleuve fécond où l'âme vient étancher la soif qui la consume. Dieu miséricordieux ! voudrois-tu être moins généreux que je ne suis confiant ?

POÈTES.



AUTRE.

Exorde d'un poëme arabe.

GRAND Dieu! de tous les présens que ta main libérale a versés sur moi avec profusion, le plus doux pour mon cœur est l'inspiration qui dicte à ma verve enflâmée ces sentences libres comme elle.

Me trompé-je? y reconnois-je en effet la sagesse sublime de Lockman, ou les préceptes divins du maître de Salomon, du sage Asaph? Oui, je les sens qui se pressent en foule sous ma plume.

Le croiroit-on qu'il est des oreilles toujours sourdes à l'accent de la vérité, des cœurs toujours fermés à la méditation? Il est trop vrai qu'il existe de ces mortels mollement endormis dans les bras de la paresse : ont-ils ja-

mais su gouter sous un cilice le bonheur de veiller ? On diroit ces animaux que la nature a condamnés à ne faire que du mal. Sagesse éternelle ! Grand Dieu ! accorde à nos prières la connoissance de ta parole sainte révélée à ton prophête ; accorde une sagesse égale à celle qui trace sous la plume d'Hassaen ses excellentes réflexions : sois favorable à ceux qui ne dédaigneront point se parer de ces sentences, comme d'une broderie artistement travaillée, et comme d'un riche collier destiné à l'ornement de celui qui l'achète, et non de celui qui l'a fait. Conduis-nous par la main ; fais-nous goûter ce que tu aimes, et donne à ma voix la force de guérir ces âmes malades et engourdies.

SUR DIEU.

O HOMME! pourquoi tous ces efforts de ton esprit? pourquoi ces luttes pénibles de ta raison, pour parvenir jusqu'à la connoissance de cet Être suprême, au-dessus de toutes nos perceptions? Ton intelligence ne le comprendra jamais; ton imagination n'atteindra jamais ces attributs sublimes qui composent son essence. Embellis, exagère, devines même, tu resteras toujours au-dessous de l'Infini. L'éloquence humaine se confond et s'abîme dans ses perfections. Lui seul peut se connoître lui-même. Mortel! que ta raison garde le silence, et que ton cœur adore.

MATHNAOUI.

N 5

SUR LA FORTUNE.

DITES à celui qui vous fait un crime des variations de la fortune : Voit-on la fortune s'attaquer jamais à d'autres qu'à ceux que ses disgraces peuvent honorer ? La mer ne porte à sa surface que des cadavres ; les perles sont au fond. Il y a au firmament des milliers d'étoiles ; en voyez-vous s'éclipser d'autres que le soleil et la lune ?

AUX ROIS.

CHACUN des jours de votre règne est un des feuillets du livre de votre vie. Vivez donc de manière, que sur ce journal ne soit jamais écrite une seule page dont on ait à rougir pour vous.

LEBTARICK.

ÉLÉGIE.

OUI, la vie a bien des douceurs : mais, infortunés que nous sommes, la vie est-elle un bien durable? Vous étiez-vous donc flatté, en vous attachant à elle, d'une jouissance solide et permanente?

Cet arbre nait sous vos yeux; il se couvre de fleurs: mais combien de tems conservera-t-il sa brillante jeunesse?

Vois-tu la rose s'épanouir? son parfum suave embaume les airs: elle est la reine et l'orgueil du parterre. Tu t'apprêtes à la cueillir; elle se fane sous tes doigts. Le soir du jour qui l'a vu naître, ce soir, hélas! la voit mourir.

O toi, qui reposes sur le sein de la nature comme dans les bras de la plus tendre mère, défie-toi de ses ca-

N 6

resses; mortel, réveille-toi: ce sommeil est celui de la mort.

Tu aspires à la gloire d'être sage: ah! dis-moi quel sage eût jamais besoin qu'on lui rappellât ces éternelles vérités? La mort t'environne et t'assiège; tu ne peux faire un pas, que la mort ne s'offre à tes regards.

Dites-moi quel est le pays sur la terre qui, rafraichi et caressé mollement par l'haleine printannière du zéphir, ne soit bientôt après dévasté par le souffle impétueux des vents de l'automne?

Quand vous réuniriez sous votre domination tous les royaumes de l'univers, vous n'auriez pas encore de quoi racheter votre vie d'une seule matinée.

Mon ami, n'es-tu pas ici-bas en pélerinage? Pourquoi donc laisser ton cœur sur la route? Quel voyageur pensa jamais à bâtir une maison

le long d'un chemin où il ne fait que passer?

Desires-tu le plaisir, le bonheur? Est-ce sur la terre qu'il peut germer? Non, il y est étranger; le ciel, le ciel, voilà sa patrie.

Le monde est une mer orageuse: il faut planer au-dessus. L'homme qui veut marcher sur sa surface, enfonce et s'abîme dans les flots.

MESLEHID-DIN SÆDI.

AUTRE.

POURQUOI refuserai-je maintenant de descendre dans les asyles où repose la cendre des morts? Non, mon cœur s'élance au milieu des tombeaux, et j'envie le trépas, depuis que Said n'est plus. Il n'est plus, celui qui faisoit le soutien de mes jours et la douceur de ma vie; il n'est plus: à

qui désormais porterai-je mes vœux suppliants? Qui me défendra contre mes ennemis? Au moment où je reçus ses derniers soupirs, j'étois muet, pâle, immobile: on eût dit un guerrier, à qui l'on vient d'enlever le fer de sa lance, à l'instant où son cœur frémissant d'une juste indignation, s'apprête à satisfaire la vengeance qui l'anime. Je m'abreuvois à longs traits du calice de la douleur; la tristesse et le désespoir fermentoient sourdement dans mon cœur: des soupirs convulsifs gonfloient ma poitrine; des larmes en abondance baignoient mon visage. Larmes cruelles! à mesure qu'elles couloient, elles sembloient renouveller et féconder ma douleur. Généreux Said! il étoit notre bienfaiteur; c'étoit pour ses amis, pour nous qu'il avoit amassé ses riches trésors. Venez tous, venez répandre des pleurs sur son urne. Puisse la rosée du matin s'épan-

cher toujours sur son tombeau ! Puisse-t-elle y faire germer les fleurs, y faire naître des guirlandes pour couronner le plus généreux des hommes! Dans l'étroite enceinte d'un sépulchre, gît un cœur qui embrassoit la vaste étendue des terres et des mers. Combien d'infortunés doivent encore, après même qu'il n'est plus, la vie à ses largesses! Tel une prairie désséchée se ranime sous les eaux du torrent qui n'a fait que passer. Pleurons, pleurons, Said n'est plus; il n'est plus de vertus sur la terre. (1)

(1) Voyez, sur ces deux Élégies, le Discours préliminaire de cet ouvrage, pag. 54.



CHANTS

DE GUERRE.

I.

Il n'y a pour le guerrier que deux choix à faire ; l'esclavage et l'opprobre, ou la victoire au prix de la vie. O mon ami, ton choix sera-t-il longtems à se faire ?

II.

Celui qu'un généreux courage entraîne au milieu des bataillons ennemis pour y chercher la victoire ou la mort, ne s'arrête point à calculer les ordres des destinées. Il ne consulte que son cœur : il n'obéit qu'à l'impression de la gloire, et n'admet avec soi d'autre compagnon que son épée.

III.

Quand la fuite nous déroberoit à la mort, savons-nous bien le tems qui

nous reste à vivre? et quelques jours de plus valent-ils la peine qu'on se déshonore. Non, la vie n'est pas d'un assez grand prix pour mériter d'être rachetée par le déshonneur ; et ce n'est pas moi qu'on verra fuir honteusement devant un ennemi.

IV.

Les bataillons les plus épais n'eurent jamais rien d'impénétrable pour l'homme qui a une épée. Bientôt ils se sont ouverts devant le brave, et laissent à son courage un libre passage au milieu d'eux.

V.

Le vois-tu ce glaive dont mon bras est armé? Eh bien, il saura éloigner de moi le déshonneur. Quand les décrets immuables du destin auroient fixé le dernier de mes jours au jour du combat, non, je ne reporterai point de lâches souvenirs sur la mai-

son que j'ai quittée : je conserverai à ma réputation tout son lustre. Eh ! que me feroient quelques biens ? me suivront-ils dans le tombeau ? et, dis-moi, est-ce avec de l'or que la gloire s'achète ?

VI.

Viens, notre prince, viens combattre avec nous : ne crains pas pour ta postérité. Le fils d'un héros est le nôtre : c'est la patrie qui fait son éducation ; mais il faut qu'il mérite son trône.

VII.

Nos cheveux ont blanchi sous nos casques. Nous dormons sous les armes ; et pendant que notre corps appesanti se livre au sommeil, notre âme veille et appelle encore les combats.

VIII.

Que la voix d'un ennemi fasse entendre ce défi : Quel est-il le cavalier



qui veuille se mesurer avec moi? Je m'écrie: Approche, voici celui que tu demandes. Et quand le peuple s'écrie: Quel courage! je me lève, comme si c'étoit à moi qu'il dénonçât l'éloge de la valeur, et bientôt je l'ai mérité.

IX.

Refusez à l'homme qui mollit et recule dans le danger, refusez-lui jusqu'à un regard. Méprisez celui qui pleure sur le guerrier mourant à ses côtés: c'est du sang, et non pas des larmes qu'il nous faut. Chante sa mort, mais ne la pleure pas, et mérite qu'on chante aussi la tienne. Crois-tu que notre cœur soit de fer? et cependant nous voit-on verser des pleurs? On ne meurt pas, quand on meurt pour sa patrie.



AUTRES.

I.

ENTENDS-TU les clairons, entends-tu le bruit des trompettes qui nous appellent au combat? Réjouis-toi; secoue la poussière de la paix. Viens, c'est dans le péril seul que l'on peut montrer si l'on est homme.

II.

Est-ce la haute taille de ton ennemi qui doit t'inspirer de l'effroi? comme si la grandeur du corps étoit la preuve de sa force? C'est le cœur et non la taille qui fait les géants.

III.

Est-ce par l'éclat de son armure, par l'or et l'argent étincelant sur leurs habits et sur leurs chevaux que

tu dois estimer leur courage? Non, cet or qui les couvre, c'est une proie qu'ils te destinent : voilà, si tu aimes la richesse, voilà une récompense pour ta valeur. Regarde; suis-je plus grand, suis-je plus orné que vous tous? et pourtant qui oseroit se dire plus brave que moi?

IV.

Est-ce enfin leur nombre qui pourroit t'intimider? oublierois-tu donc que la débile colombe produit plusieurs petits à-la-fois, et que le fier épervier n'en a qu'un?

V.

Que crains-tu donc? la mort? Le fer ennemi ne vient point chercher le brave qui l'attend; mais il a des aîles pour atteindre le lâche dans sa fuite.

VI.

Crois-moi, crois en notre prophête. Serois-tu au fond des enfers,

si le destin n'a point encore arrêté ta mort, non, tu ne mourras point: mais s'il a été décidé que tu mourrois, serois-tu sur le sommet de la montagne, la flèche du trépas viendra t'y percer.

VI.

Non, le brave ne meurt pas; l'honneur meurt-il jamais? mais son corps? Eh bien, son corps lui-même n'est point la proie du vautour; la patrie adopte sa dépouille et la consacre: elle veut qu'il reste au milieu d'elle, pour donner encore après son trépas l'exemple du courage.



CHANTS DE VICTOIRE.

I.

Ou est-il le terrible ennemi qui nous menaçoit ? Il a fui, et nous seuls restons sur le champ de bataille. Que désormais cette fière nation oublie qui elle est ; ne croyez pas que jamais elle oublie qui nous sommes.

II.

Victoire ! victoire ! L'insolent ! il osa nous la disputer. La mort n'a pas été le seul châtiment de ces guerriers sans courage : on saura qu'ils ont fui ; et leur nom rappellera dans la postérité une double ignominie.

III.

Ils avoient bien juré ma perte : mais moi, n'avois-je pas aussi juré de

les exterminer? Aussi que de tombeaux mes mains ont ouverts ! que de victimes mon épée a entassées dans les ombres de la mort! Ne savoient-ils donc plus qui j'étois?

IV.

Approche, jeune homme, dont l'âme encore pusillanime s'épouvante au bruit des armes; le champ de la victoire est pour toi l'école de la valeur. Viens; qu'entends-tu? ces accens de la menace, ces insolentes clameurs qui portoient l'effroi dans ton âme, et allumoient dans la mienne tous les feux de la vengeance; tout est étouffé. A peine entends-tu dans l'éloignement les derniers râlemens de la mort. C'est quelque lâche qui achève de mourir. Même après le trépas, leurs ombres tremblantes craignent de réveiller nos fureurs et n'oseroient gémir.

V.

V.

C'est maintenant qu'on peut compter combien ils étoient : ils sont morts tous, et tous sont morts tout entiers.

VI.

Moi, j'avois fait provision contre les coups de la fortune, d'une forte cuirasse, d'un coursier vigoureux pour m'élancer dans leurs bataillons, d'un glaive qui ne craint ni le fer de leurs lances, ni l'acier de leurs cimeterres : et quand la fortune eût trompé ma valeur, on eût dit : Il est mort ; mais cent fois il étoit sorti du combat vainqueur. Il est mort, c'est qu'il ne pouvoit vivre toujours ; mais il est mort, comme doit mourir un guerrier, les armes à la main.



ADAGES.

I.

La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

II.

Le savant est dans sa patrie ce que l'or est dans le creuzet qui l'épure.

III.

Quiconque est sage et savant à ses propres yeux, n'est qu'un ignorant à ceux de Dieu et des hommes.

IV.

Voulez-vous posséder la sagesse ? ne donnez point aux femmes d'ascendant sur votre cœur.

V.

Il est moins difficile encore de détourner un méchant de ses projets iniques, que de dissiper la tristesse d'un cœur qui s'en laisse consumer.

VI.

Défiez-vous, si vous ne connoissez pas.

VII.

Le char de l'espérance est toujours escorté du besoin.

VIII.

Le moyen de réussir dans ses entreprises est de les cacher.

IX.

Il n'y a que la mort qui fasse taire l'espérance.

X.

Plantez dans un jardin quelque chose que ce soit, elle va vous rapporter du fruit; plantez un homme, il ne croîtra que pour vous supplanter.

XI.

L'homme qui vous flatte est l'homme qui vous hait.

XII.

En vous donnant, on vous dépouille.

XIII.

Le savant connoît l'ignorant, parce qu'il l'a été lui-même; mais l'ignorant ne connoît point le savant, parce qu'il ne l'a jamais été.

XIV.

L'ignorant est son propre ennemi: comment pourroit-il donc avoir des amis?

XV.

Chaque jour de ta vie, est un feuillet de ton histoire.

XVI.

S'il n'y avoit au monde que des sages, le monde seroit bientôt désert.

XVII.

Cherchez un voisin avant de vous

loger, et choisissez votre compagnon de voyage avant de vous mettre en route.

XVIII.

Faites du bien, si vous voulez qu'on vous en fasse.

XIX.

Voulez-vous être le censeur des autres ? commencez par l'être de vous-même.

XX.

Le premier degré de la colère, c'est la folie; le dernier, c'est le repentir.

XXI.

Les efforts sont vains, où la possibilité cesse.

XXII.

Celui dont l'intérêt enchaîne l'esprit est sûr de périr.

XXIII.

Un ennemi sage vaut mieux qu'un ami qui ne l'est point.

XXIV.

La pauvreté est préférable à des richesses injustement acquises.

XXV.

La langue d'un muet vaut mieux que celle d'un médisant.

XXVI.

Le dernier des hommes est un savant dont l'érudition est inutile.

XXVII.

Il est deux besoins dont on ne se rassasie point, la soif de la science et la soif des richesses.

XXVIII.

Un homme sans connoissance est un corps sans âme.

XXIX.

Un peu de ce qui est nuisible vaut souvent mieux que beaucoup de ce qui est utile.

XXX.

Il n'y a que le sot qui ne soit jamais mécontent de lui.

XXXI.

A multiplier les paroles, on multiplie les fautes.

XXXII.

Les richesses consistent à savoir se contenter de peu.

XXXIII.

Un sage indigent vaut mieux qu'un riche impertinent.

XXXIV.

Écoute, apprends, tais-toi, et sois en paix avec toi-même.

XXXV.

Il vaut mieux n'avoir que quelques sujets, qu'un grand nombre de soldats.

XXXVI.

Un roi n'a plus d'amis, un envieux

plus de repos, un menteur plus de crédit.

XXXVII.

Chercher à se justifier quand on n'est pas coupable, c'est s'accuser.

XXXVIII.

Défies-toi du noble que tu auras méprisé, du sot avec qui tu auras joué, du savant que tu auras attaqué, du méchant avec qui tu auras lié amitié.

XXXIX.

La sagesse consiste à prévoir les suites et les fins des choses.

XL.

L'expérience est la clef de la science, comme la crédulité est la porte de l'erreur.

XLI.

Il faut bien qu'il ait des insensés pour faire ressortir la prudence du sage.

XLII.

La connoissance la plus difficile à l'homme, c'est celle de soi-même.

XLIII.

Faire l'éloge d'une action déshonnête, c'est s'en rendre coupable.

XLIV.

L'amour du monde et des richesses, voilà la source de tous les péchés.

XLV.

L'insensé se fait reconnoître à ces six caractères; il se fâche sans sujet; il parle à propos de rien; il se fie au premier venu; il fait des échanges sans besoin; il n'a de desir que pour ce qui n'est pas à lui, et ne sait point distinguer son ami de son ennemi.

XLVI.

Un chameau changé contre un autre, n'est toujours qu'un chameau.

XLVII.

Trois choses font la perfection : la dévotion en fait de religion ; la patience dans l'adversité, la prudence dans tout le cours de la vie.

XLVIII.

Un riche sans libéralité est un arbre sans fruit.

XLIX.

Un pauvre sans patience est une lampe sans huile.

L.

Une femme sans pudeur est un mets sans sel.

LI.

Un jeune homme sans solidité est une maison sans toît.

LII.

Une seule des journées d'un savant vaut mieux que la vie entière d'un ignorant.

LIII.

Le méchant est mort, même au milieu des vivans ; l'homme vertueux au contraire est vivant, lors même que sa dépouille mortelle dort dans les tombeaux.

LIV.

N'allez pas faire la confidence de vos inimitiés particulières à votre ennemi ou à votre envieux.

LV.

Si tu négliges de semer lorsque tes compagnons ensemencent leurs terres, au tems de la moisson, tu te repentiras en vain de ta négligence.

LVI.

Il ne suffit pas d'une légère pluie pour une vallée étendue.

LVII.

Il vaut mieux avoir une dette à payer, qu'une mauvaise coutume à réformer.

LVIII.

Un grand parleur n'aime pas en trouver un autre.

LIX.

On n'est pas brave pour avoir une peau de panthère. On n'est pas lion pour en avoir la peau.

LX.

Votre ennemi le plus dangereux est dans vous-même.

LXI.

Le jour de demain deviendra bientôt le jour d'hier.

LXII.

N'espérez pas recueillir où vous n'avez pas moissonné.

LXIII.

On entend bien le bruit de la meule, mais on ne voit pas la farine.

LXIV.

L'épée s'émousse à force de trancher.

LXV.

Une nourrice qui nous aime vaut mieux qu'une mère qui nous dédaigne.

LXVI.

Il faut que le fumier se fasse sentir, dans un champ, avant d'y respirer le parfum des fleurs.

LXVII.

Celui qui dort ne peut appercevoir celui qui veille.

LXVIII.

Le lion attaque le lièvre comme le taureau.

LXIX.

Si les hommes agissoient avec justice, il n'y auroit rien à faire pour les juges.

LXX.

L'œil ne peut contenir tout ce qu'il voit : la main ne doit point posséder tout ce qu'elle atteint.

LXXI.

Il faut au corps des maladies pour entretenir sa santé.

LXXII.

N'ouvrez point la porte quand il doit être honteux de la fermer.

LXXIII.

Le singe a beau engraisser, il n'en deviendra jamais moins laid.

LXXIV.

Le pauvre va frapper à toutes les portes.

LXXV.

Celui qui tire l'épée de la haine, la dirige contre sa propre tête.

LXXVI.

Le lion ne dévore jamais que la proie dont il s'est emparé.

LXXVII.

Celui qui a le courage d'affronter

des héros, ôte d'avance à la blessure son aiguillon et sa douleur.

LXXVIII.

Souvent les yeux sont dans les larmes, et le cœur est dans la joie.

LXXIX.

Laver un âne, c'est perdre son tems et son savon.

LXXX.

Le cheval sent toujours son cavalier.

LXXXI.

Souvent on allume du feu pour d'autres que pour soi.

LXXXII.

Une nuée d'été est bientôt dissipée.

LXXXIII.

Une maison opulente attire toujours les présens et les visites.

LXXXIV.

L'homme accoutumé à voyager à

pied, en a plus de plaisir à voyager en voiture.

LXXXV.

C'est l'homme qui s'égare, et non le destin qui varie.

LXXXVI.

Mesure la profondeur de l'eau, avant de t'y plonger.

LXXXVII.

Toute mère se complaît dans son fils.

LXXXVIII.

Tout paroît beau dans l'objet aimé.

LXXXIX.

Le meilleur cheval est sujet à broncher.

XC.

Il ne faut qu'un peu de fiel pour gâter beaucoup de miel.

XCI.

L'aigle ne chasse point dans son aire.

XCII.

C'est le droit du vainqueur de piller, et le sort du vaincu d'être dépouillé.

XCIII.

Il n'y a pas d'oiseau qui ne s'admire chanter.

XCIV.

La mort d'un âne est une fête pour les chiens.

XCV.

Effrayez les animaux féroces avant de vous en laisser effrayer.

XCVI.

Le serpent est doux au toucher, mais ses blessures sont mortelles.

XCVII.

Jamais un jour ne ressemble à un autre.

XCVIII.

Amollissez votre lit avant de vous endormir. (Proverbe expliqué par cet

autre : Préparez-vous à l'adversité, avant qu'elle n'arrive.)

XCIX.

Deux épées ne peuvent tenir dans un même fourreau.

C.

L'agneau n'engraissera jamais sous les yeux du loup.

CI.

Ce lionceau vigoureux, quel fut son père ? Un lion.

CII.

Ce qui est pour les uns un sujet de joie, en est de tristesse pour les autres.

CIII.

Le topaze n'en est pas moins topaze, pour n'être pas vendu ce qu'il vaut.

CIV.

Picque contre picque est bientôt émoussée.

CV.

La lune ne brille jamais plus qu'au milieu des ténèbres.

CVI.

Est-il des étoiles qui égalent la lune en splendeur?

CVII.

Il est aisé de distinguer l'homme qui pleure, de l'homme qui fait semblant de pleurer.

CVIII.

Combien de rameaux en fleurs qui n'ont donné que des feuilles?

CIX.

Tous les animaux ont des défenses, mais tous n'ont pas de griffes.

CX.

La mèche surnageant dans l'huile, s'en nourrit; plongée dans l'huile, elle s'y éteint.

CXI.

Je n'éloigne point les oiseaux d'un arbre que je sais ne porter que des fruits amers.

CXII.

N'entrez point dans une forêt qui refuseroit à ses arbres de vous donner de l'ombrage.

CXIII.

L'homme sage ne boira jamais un breuvage empoisonné, sans avoir un antidote dont la vertu lui soit bien connue.

CXIV.

L'eau qui séjourne corrompt bientôt sa couleur, son goût et son odeur.

CXV.

Ne voit-on pas des hommes se couper une main gangrenée, pour conserver le reste de leur corps?

CXVI.

Quand on a la bouche amère, on

trouve amère l'eau même la plus pure.

CXVII.

Il y a quelquefois plus de grandeur dans un esclave que dans un noble.

CXVIII.

On ne peut connoître, qu'après avoir éprouvé.

CXIX.

On devient insensiblement vil avec un maître qui l'est.

CXX.

Pour aimer ce qui est beau, on ne le fait pas toujours; comme on ne devient pas plus parfait, pour desirer de le devenir.

CXXI.

Il est beau, il est grand d'avoir compassion de son ennemi dans sa défaite.

CXXII.

Le grand homme est un but contre lequel la fortune dirige ses traits.

CXXIII.

L'homme est l'enfant du jour présent; il n'appartient plus au jour passé.

CXXIV.

L'homme honnête que vous honorez devient un autre vous-même; l'homme lâche que vous considérez devient votre ennemi et un ennemi insolent.

CXXV.

Peu d'amour avec discernement, voila l'amour vrai et durable · beaucoup d'amour sans discernement, voila l'amour deréglé.

CXXVI.

Point de chagrin dont on ne trouve un jour le terme; point de position dans la vie qui ne fasse place à une autre.

CXXVII.

Ne méprise point un homme parce qu'il a la démarche modeste d'un client ou des habits usés: l'abeille n'est

qu'un insecte grêle et sans force ; mais sa ruche fournit à l'homme le miel dont il se nourrit.

CXXVIII.

O toi qui t'adresses a l'ouvrage de Dieu pour en obtenir quelque bienfait, oublies-tu que tous les dons de l'homme appartiennent à Dieu ?

CXXIX.

Sois humble et ressemble à l'étoile qui brille aux yeux du spectateur et l'éclaire sans être apperçue, quoiqu'elle soit bien au-dessus de lui ; et gardes-toi de ressembler à la fumée qui s'élève au plus haut des cieux, quoiqu'elle vienne d'en-bas.

CXXX.

L'homme qui pardonne à son ennemi et lui fait du bien, ressemble à l'encens qui embaume le feu qui le consume.

CXXXI.

L'aurore a-t-elle besoin de flambeau pour être vue ?

CXXXII.

Tout bien qui ne va pas au-delà de la vie, mais qui doit finir avec elle, n'en est pas un.

CXXXIII.

C'est la justice qui peuple le monde, comme c'est l'injustice qui le dévaste.

CXXXIV.

Il faut qu'un roi soit populaire.

CXXXV.

Monarques, appellez autour de vous de sages conseillers, et non des compagnons de plaisir.

CXXXVI.

Le monument que l'on doit ambitionner de laisser après soi, c'est, non pas une postérité nombreuse, mais

mais le souvenir éternel de ses vertus et de ses bienfaits.

CXXXVII.

Ame honnête et sensible, avez-vous été trahie par l'ami que vous aviez choisi ? il ne vous reste plus qu'à mettre l'univers entre vous et lui.

CXXXVIII.

Pas d'être plus méprisable au monde, qu'un homme qui n'aimeroit pas, s'il ne voyoit son intérêt à aimer.

CXXXIX.

N'aimez dans votre ami que lui-même.

CXL.

Celui qui dit *moi*, est un démon.

CXLI.

Celui qui sème la duplicité, ne moissonne que calamité.

CXLII.

Tel guerrier s'avançoit fièrement

au combat, qui donne le premie l'exemple de la fuite. C'est cet humide météore qui promettoit la pluie et dont la fuite précipitée laisse l ciel toujours d'airain et la terre er proie à la sécheresse.

CXLIII.

Salut à la nue qui se résout en pluie aussi-tôt que le coup de tonnerre s'es fait entendre, et vive l'homme qu donne aussi-tôt qu'il a promis.

CXLIV.

Telle nuée nous consoloit par de espérances flatteuses, qui s'est dissipée en vapeurs.

CXLV.

L'homme généreux est celui qui semblable à la nuée, quand elle s résout en torrens de rosée au momen où elle paroît, ne remet point se bienfaits au lendemain.

CXLVI.

Il faut bien aimer à perdre, pour vendre son âme et sa conscience une obole.

CXLVII.

Tout être qui respire appartient à la mort : heureux celui qu'elle moissonne dans son printems.

CXLVIII.

Celui dont la langue ignore le mensonge, ne s'expose point à faire des chûtes.

CXLIX.

En apprenant à se connoître soi-même, on apprend à connoître Dieu.

CL.

Que gagne-t-on à fréquenter les hommes ? on devient méchant comme eux.

CLI.

L'oubli de soi-même est la pierre de touche de la vraie grandeur et la perfection de la sagesse.

CLII.

Un roi sans justice est un fleuve sans eau.

CLIII.

On parle souvent de ce que l'on aime.

CLIV.

Un savant qui l'est pour lui seul est une nuée qui ne donne point l'eau qu'elle recèle.

CLV.

Que fait un livre entre les mains d'un malade? que font les exhortations à un homme épris de l'amour des choses de ce monde?

CLVI.

Dresse ta main; mais ne la montre pas.

CLVII.

Approche ton cœur du cœur de ton ami; verse ton âme dans la sienne. Sa prudence aidera la tienne. Il y a du danger à être sage, quand on l'est

seul. L'homme est un miroir qui lui rend son image, mais rien de plus : veut-il se voir par-derrière ? qu'il ajoute un autre miroir.

CLVIII.

Ce grand arbre a commencé par un noyau.

CLIX.

Maudit soit pour vous le pays où vous n'avez point d'ami.

CLX.

Petite fortune bien dirigée se soutient ; grande fortune sans ménage est bientôt dissipée.

CLXI.

Le monde est doux pour celui qui l'ignore ; il est amer quand on le connoît.

CLXII.

Faites du bien ; votre récompense sera, si-non le souvenir des hommes, au moins celui de Dieu.

CLXIII.

La sagesse est le meilleur des protecteurs, puisqu'avec celui-là vous n'en desirez plus d'autre.

CLXIV.

Celui qui prend un corbeau pour guide ira droit à un cimetière.

CLXV.

L'homme suspendu au-dessus d'un précipice s'accroche à des racines.

CLXVI.

La fortune entre les mains du sage est un instrument de bonheur; c'en est un de malheur entre les mains de celui qui ne l'est pas.

CLXVII.

Le cheval se soumet à l'homme; mais il faut l'avoir dompté.

CLXVIII.

Celui qui ne sait point discerner l'homme de bien d'avec l'homme qui

ne l'est pas, quelle différence mettez-vous entre lui et la bête ?

CLXIX.

L'espèce humaine se partage en deux classes : l'homme qui jouit et n'est pas heureux, l'homme qui cherche et qui ne trouve pas.

CLXX.

Il y a dans la société trois espèces d'hommes absolument incompatibles entr'elles : l'homme vertueux et le méchant, le savant et l'ignorant, le noble et le roturier.

CLXXI.

Le meilleur de vos amis est celui qui vous détourne du mal et vous dirige vers le bien.

CLXXII.

Le besoin, voilà la pierre de touche de l'amitié.

CLXXIII.

On n'est sage qu'autant que l'on n'a plus de passions à vaincre.

CLXXIV.

Tant que vous gardez votre secret, vous en êtes le maître ; du moment où vous le laissez échapper, vous en devenez l'esclave.

CLXXV.

Apprenez : combien de tems ? depuis le berceau jusqu'à la tombe.

CLXXVI.

Celui qui rend le bien pour le mal est sûr que Dieu le récompensera dans son paradis.

CLXXVII.

Le secret pour avoir moins à se repentir, quel est-il ? de faire le moins de fautes possible.

CLXXVIII.

Un coup de langue est plus dangereux qu'un faux pas : car c'est la tête qui paie les intérêts d'une indiscrétion ; et le pied seul est puni d'une fausse démarche.

CLXXIX.

C'est peine perdue de vouloir donner de l'intelligence à celui qui n'en a pas; sur-tout lorsqu'il se croit plus intelligent que vous.

CLXXX.

Un édifice alloit toucher à sa perfection; vous l'aviez élevé à grands frais, et voilà qu'un autre le détruit.

CLXXXI.

Un bienfait accordé à celui qui ne le mérite pas, est perdu; et l'homme qui ne prévient pas l'opprobre le laisse parvenir jusqu'à lui.

CLXXXII.

Combien de malades vivent encore après avoir été condamnés par les médecins et reçu les derniers adieux de l'amitié? Ainsi le léopard attaqué par des chasseurs, échappe souvent à leur poursuite, et c'est le chasseur qui trouve la mort qu'il alloit donner.

CLXXXIII.

Il ne faut des habits, un logement, des provisions que pour un jour. Savez-vous si vous ne mourrez pas demain ? Hélas! on meurt souvent au milieu du jour! A quoi donc a-t-il servi de faire des provisions pour le jour entier ?

CLXXXIV.

N'opposez aux embûches de l'envieux que de la patience et du courage; c'est la patience qui tue l'envie. Le feu se dévore lui-même, faute d'alimens étrangers.

CLXXXV.

Pardonnez avec plaisir; n'exceptez personne de vos bienfaits, et ne vous engagez point à disputer contre des ignorans.

CLXXXVI.

Courez au-devant de celui qui vous chasse; donnez à celui qui vous

ôte; pardonnez à celui qui vous offense. C'est Dieu lui-même qui vous l'ordonne; ce Dieu qui veut que les plus nobles vertus germent et fructifient dans vos âmes.

CLXXXVII.

Telle est la foiblesse de l'homme; il ne sait jamais se mettre dans le juste milieu qui lui convient. Tantôt c'est un géant qui s'élève, tantôt un nain qui s'abaisse.

CLXXXVIII.

Votre prix, votre conquête, c'est le paradis lui-même. N'allez pas vous vendre pour un bien de moindre valeur.

CLXXXIX.

La lune paroît sur l'horison, et le chien aboie : la lune en verse-t-elle sa lumière avec moins d'éclat ?

CXC.

La vérité est éternelle comme Dieu :

on la méconnoît, on l'outrage, mais on ne l'anéantit pas.

CXCI.

Ta mère t'enfanta en pleurant; autour d'elle tes amis assemblés, rioient et se divertissoient. Prends soin de ton âme, afin qu'au jour de ta mort, lorsque tes amis pleureront, elle rie et se divertisse à son tour.

CXCII.

Vous avez des oreilles quand la vanité vous berce de ses éloges menteurs : vous êtes sourd quand la vérité fait entendre ses sévères accens.

CXCIII.

Veux-tu vivre pour ne mourir jamais ? meurs dans chacun de tes sens et dans tout ce qui peut les flatter.

CXCIV.

Sommes-nous malades, il n'y a pas de bien que nous ne nous proposions de faire ; rendus à la santé, nous voilà

revenus à nos foiblesses et à nos égaremens.

CXCV.

Nous espérons en Dieu, quand nous avons sous les yeux quelque motif de crainte : au contraire, vivons comme si nous n'avions rien à craindre.

CXCVI.

Les biens de ce monde ne nous appartiennent qu'en usu-fruit : ce corps n'est qu'un vêtement de louage, cette vie qu'une hôtellerie.

CXCVII.

Quelle confiance pouvez-vous donner aux choses de la terre ? c'est le plus souvent l'insensé qui réussit dans ses projets : tandis que l'homme sage est trahi ordinairement par le sort. Dieu seroit-il juste de borner vos espérances aux biens d'ici-bas, et vous de ne pas les élever plus haut ?

CXCVIII.

Ce monde n'est qu'un jeu de bascule où tout va et vient, descend et remonte. Tel étoit au faîte de la roue qui tombe et se trouve tout de suite au bas.

CXCIX.

Il en est d'un secret comme d'un trésor. Une fois qu'on sait où il est, on ne tarde pas à le découvrir.

CC.

Quand un homme ne sait point apprécier sa foiblesse, et s'obstine à des entreprises supérieures à ses forces; quand par un accès de présomption, il s'abandonne à l'amour propre qui l'égare; défiez-vous de lui, fuyez la société d'un tel homme; il n'a que des sistêmes dangereux. Il rira un jour, mais il pleurera toute une année.

CCI.

La mère de l'animal qui rugit ne

porte qu'un petit à la fois, et celle de l'animal qui aboie en porte jusqu'à six.

CCII.

Il y a deux sortes d'intelligences. La premiere c'est la nature qui la donne : l'autre nous vient de l'éducation. Mais celle-ci est inutile si la première nous manque. A quoi sert la lumière du soleil, si on a les yeux fermés ?

CCIII.

On ne peut élever une tente, si on ne l'appuie sur des fondements; et ces fondements, ce n'est pas sur le sable qu'il faut les asseoir. Veux-tu faire de ton cœur un tabernacle où l'esprit de Dieu vienne se reposer ? prépare de loin des fondements par la prière et la méditation, et pour cela, cours les affermir dans la solitude.

CCIV.

Ce n'est point dans la magnificence des habits ou dans l'éclat du rang que

consiste la noblesse : es-tu vertueux? Tu-es toujours assez noble.

CCV.

Il y a des mets qu'on refuse par gourmandise, il est des honneurs qu'on refuse par ambition.

CCVI.

La vie n'est qu'un songe dont la mort est le réveil, et l'homme qui marche entre la vie et la mort est un spectre errant pendant la nuit.

CCVII.

Un homme dont le nom n'est point flétri par la censure ou par le dedain, est toujours vêtu noblement.

CCVIII.

La vie de l'homme est un journal : il n'y faut écrire que de bonnes actions.

CCIX.

Point d'autre science que celle que vous tenez en reserve dans votre

cœur; vous êtes le maître de la produire et quand vous le voulez.

CCX.

Trois choses dont on ne peut s'assurer qu'en trois circonstances : le courage ne se connoît que dans un combat, la sagesse que quand on est offensé, l'amitié que dans le besoin.

CCXI.

L'homme qui se justifie, prouve à son délateur qu'il est ou calomniateur, ou au moins indiscret : mais ce n'est point à l'accusé à le dire, c'est aux juges à le penser.

CCXII.

Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien.

CCXIII.

Le cœur d'un père est dans son fils : le cœur d'un fils est dans la pierre.



UN

A I

LETTRES

SUR

UN POINT DE CRITIQUE

RELATIF

A LA LITTERATURE ARABE.



AVIS

PRELIMINAIRE.

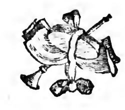
CES lettres ne doivent pas être regardées comme étrangères à l'ouvrage précédent, puisqu'il y est question d'un point de critique intéressant pour la littérature orientale.

L'époque à laquelle elles ont été composées, est de plusieurs années antérieure à celle de leur publication. La première se retrouvera dans le Journal encyclopédique (Janvier 1786) à quelques détails près, que nous avons conservés ici.

A l'exemple du Spectateur anglois et de quelques Ecrivains

françois, nous avons mis des épigraphes en tête de chacune de ces lettres : leur autorité doit faire au moins notre excuse.

Plus d'un lecteur, au premier apperçu, criera au paradoxe : qu'il se souvienne seulement, que la discussion est, comme l'a dit un de nos savans Académiciens, le creuzet où les vérités s'épurent.



LETTRES
SUR
UN POINT DE CRITIQUE,
RELATIF
A LA LITTÉRATURE ARABE.

LETTRE PREMIÈRE.
A MONSIEUR ***,
RÉSIDENT A GENÈVE.

Neque hæc invidia, verùm est æmulatio.
PHÆD. Fab. Ep. l. 2.

Les journaux, me dites-vous, Monsieur, ne parviennent pas facilement jusqu'à votre solitude. Au milieu des productions littéraires de toute espèce, vous ne fûtes jamais plus étranger à la littérature. Comme le Jupiter d'Homère assis paisiblement au-dessus des nuages rassemblés

à sa voix, vous entendez gronder loin de vous ces orages toujours trop fréquens sur notre Parnasse, quand ils y seroient plus rares : et cependant vous daignez vous intéresser encore à mes foibles essais ; vous m'imposez l'obligation pénible même à l'amour-propre, de vous les confier tous. J'obéirai; mais prenez garde, je ne me charge point de vous promettre aucun dédommagement à vos privations.

Vous savez l'époque à laquelle je commençai à m'occuper de cette partie de la fiction, qu'on nomme *l'Apologue.* Les réflexions que me suggérèrent et mes traductions et mes lectures, je les soumis toutes à votre critique. Mon ami, que n'êtes-vous dans cette capitale ! ou, que ne suis-je à Genève ! vous seriez encore mon maître ; mon étude, mon ambition seroit de vous ressembler, et peut-être serois-je digne alors d'être votre élève.

Vous

Vous savez l'histoire de mon séjour auprès de l'évêque de ***. Je n'ai pas même fait un beau songe. Combien de fois j'ai soupiré après cette liberté, qui pourtant ne pouvoit plus m'être rendue sans injustice ! combien de fois je me suis écrié avec notre poète : *O ubi campi !*

A peine je venois de rentrer dans le port ; un *prospectus* de souscription m'annonce un ouvrage dont le plan, quoique très étendu, se rapprochoit, dans l'analyse, de celui que j'avois conçu. Il paroît, après avoir été plusieurs mois attendu : c'est celui dont je vous envoie l'examen (1).

Une collection de fabulistes est-elle une idée neuve ? En lui supposant le

(1) Collection complette des Fabulistes, en 24 vol. in-8. par une société de gens de lettres, t. 1, contenant les Fables de Lockman et celles d'Ésope. *Paris*, 1785. *Voyez* le n°. 1 du Journal encyclopédique (Janv. 1786.) morceau fourni par l'auteur de ces Essais.

mérite de la nouveauté, auroit-elle celui de promettre à la littérature, à nos savans mêmes des avantages bien réels? Que nous présage l'exécution du premier volume? Trois questions sur lesquelles je vais hasarder quelques observations.

Isaac Névelet, neveu du célèbre Pierre Pithou, avoit publié, en 1610, une collection des Fabulistes, sous le titre de *Mythologie æsopienne* (Mythologia æsopica. *Franc. anno* 1610). Le nombre des auteurs qui composoient son recueil, se bornoit à quelfabulistes déja connus, ou peu dignes de l'être. Tout le culte, tous les hommages étoient encore pour les Grecs ou pour les Latins, on ne se doutoit pas qu'il pût exister une littérature orientale. Le savant Thomas Dérp, (en latin *Erpenius*) professeur d'arabe dans l'université de Leyde, et Gholius, qui succéda à ses emplois

comme à sa réputation, n'avoient point mis au jour ces livres élémentaires si profonds, si méthodiques, qui ont donné la clef d'une foule de trésors à tant de savans, que leur exemple seul n'eût point été capable d'encourager.

Avant eux, les ouvrages de Lockman n'avoient point encore franchi le Bosphore, et les Apologues intéressants des Bidpai et des Houssain ne paroissoient point promettre à l'érudition des conquêtes dignes de ses recherches et de ses essais. Nos fabliaux n'étoient point regardés comme des titres suffisans pour nous mériter l honneur d'être admis dans la liste des peuples fabulistes ; et il falloit bien des siécles pour amener un Lafontaine. Une prévention déja antique avoit condamné l'Allemagne à une stérilité dont ses Gellert, ses Lessing, ses Lichtwer, ses Glein achèvent tous

les jours de la venger. Les Anglois n'avoient su encore que traduire des Apologues, l'Italie seule venoit de retrouver sous ses cendres et ses débris ce feu sacré du génie et de la fiction, qui échauffa le Tasse et l'Arioste; mais ce n'étoient point là des fabulistes.

Æsope, Gabrias, Apthone, en grec, Phedre, Avien, un auteur anonyme, Abstémius, en latin, tels sont les auteurs qui composent la collection de Névelet, collection incomplette, puisque Faerne y est oublié.

L'unique titre de Névelet a la gloire littéraire, s'il en est pour les compilateurs, c'est son édition d'Æsope. La plus récente, comme la plus célèbre, étoit celle du moine Planude, à laquelle succédèrent les éditions informes de Rimicius, de Léonicénus et de Laurent Valle, qui en fut le traducteur.

Jaloux de partager l'honneur dont venoient de se couvrir ses oncles François et Pierre Pithou, l'un par la découverte, l'autre par l'édition des fables de Phedre (1), Névelet ramassa tous les apologues qu'il prétend avoir échappés à Planude, et grossit le premier recueil de plus de cent fables nouvelles. Aussi les savans se sont-ils accoutumés à dire l'Æsope de Névelet, comme l'on dit le Phedre des Pithou.

Pour les autres fabulistes, excepté Gabrias, dont il existoit deux manuscrits dans les bibliothèques palatines, ils avoient eu leurs éditeurs. Kimédon, dans qui l'érudition et la sagacité avoient devancé les années, avoit été celui d'Apthone. Il étoit téméraire

(1) *Tibi certè frater, jam vitam debet, quam temporum injuriâ penè sepulto exemplaris a te reperti beneficio restituere conatus sum.* Pet. Pithæus, *Epist. nuncupat ad Franciscum fratrem.*

d'être celui de Phèdre après Pithou et Rigault. Pulman et Rimicius avoient laissé peu de choses à dire sur Avien. Le fabuliste anonyme étoit connu par l'édition latine et allemande du même Rimicius (1). Abstémius avoit été son propre éditeur.

Telle est l'histoire et l'analyse du recueil de Névelet, recueil, ne craignons point de l'avancer, peu intéressant par la monotonie des sujets, par l'uniformité des styles et des personnages. Le seul auteur qui s'y fasse lire avec intérêt, est aussi le seul qu'on n'y cherche point : je parle de Phædre, le Lafontaine de cette collection.

Voilà le jugement, peut-être sévère mais juste, qui reprochera toujours à Névelet l'inutilité de ses veilles. Malgré l'exactitude et l'érudition de ses

(1) *Rimicius, Fabulas Æsopi avieni, et anonymi Fabulatoris latinâ germanicâque oratione exposuit.* Nével. *App. ad Phæd. p.* 644.

notes, malgré le mérite plus rare encore dans un commentateur, celui de la précision, l'ouvrage est resté confondu avec ces compilations indifférentes, qui meurent avant le siècle qui les a vu naître.

S'il est vrai que l'histoire du passé soit en général le présage, et, pour ainsi dire, la table sommaire de l'histoire de l'avenir, le peu de succès de l'ancien compilateur ne doit-il pas nous faire craindre pour les rédacteurs modernes? Ce n'est pas que nous voulions étendre le même arrêt sur des littérateurs dont nous aurons plus d'une fois occasion de louer les connoissances et les talens. Plutôt que de proscrire les vivans, que ne pouvons-nous, comme le souhaitoit autrefois un grand empereur, que ne pouvons-nous ressusciter les morts!

Nos alarmes pourroient-elles paroître injurieuses, énoncées avec cette

Æsope, du Lockman des Arabes, celles de Sanbader (ou du moins qui portent le nom de Sanbader) d'Abstémius, d'Alberti, de Lessing, en général celles dont le principal ornement est de n'en avoir aucun. Au mérite d'enseigner la morale par les leçons les plus sages, Phædre joignit le mérite de la faire aimer, en l'embellissant des charmes de la poésie.

Duplex libelli dos est, quod risum movet,
Et quod prudenti vitam consilio monet

PH. Prol. Fab. l. I.

On le trouve, à la perfection près, dans les fabulistes Latins, françois, allemands et anglois, qui ont fait parler à l'apologue le langage des muses, dans les prosateurs même qui, par les grâces des détails, ont suppléé au mérite de la versification. Ainsi, même phisionomie dans les différens auteurs d'apologues, monotonie inévitable

dans les sujets comme dans la manière de les traiter.

1°. Quand le nombre des chefs-d'œuvre en fait d'apologue seroit aussi considérable qu'il l'est vraiment peu, quand tous nos fabulistes seroient des Lafontaine ou des le Monnier, un recueil qui les rassembleroit tous, n'en seroit-il pas moins fatiguant? Le charme disparoît où la variété cesse; et la curiosité, toute active qu'elle est, se lasse bientôt de multiplier des parallèles qui ne lui offrent plus de différences. Phædre l'a dit:

Temperatæ suaves sunt argutiæ
Immodicæ offendunt.

L. 5. Epilog. ad part'eulon.

2°. Si les ressources de la nature sont fécondes, ses bornes sont déterminées. Plus elle a été prodigue envers les premiers élèves, moins il lui reste à donner à ceux qui ne viennent qu'après. On ne peut exploiter une

mine sans l'appauvrir. Ces hommes privilégiés, qui se sont emparés des découvertes, le ciel ne les donne à la terre qu'avec réserve, qu'avec économie: *Pauci quos æquus amavit Jupiter.* Quel sera donc le sort de leurs successeurs? On n'est jamais que médiocre, quand on a été surpassé: plus même le succès a été brillant, plus il nous rend sévères, disons mieux, injustes même sur l'infériorité du mérite pourtant réel. Il semble alors que le mépris dont on charge celui-ci soit un hommage de plus pour le premier; et lorsque du sommet où le génie nous a transportés, nous abaissons les yeux dans la plaine, tout ce que nous ne voyons pas à côte de lui, nous paroît doublement petit. La conséquence est naturelle: quand il est question d'un même spectacle, on laisse les trétaux, et la preférence est toujours pour la scène qui promet,

avec des acteurs mieux choisis, plus de pompe et de magie dans les décorations.

3°. Ces auteurs, au moins pour la plupart, sont connus, ou faciles à connoître; pas un dont il n'existe des éditions multipliées. Dans la collection nouvelle, ils n'auront donc point l'attrait de la nouveauté. Les rédacteurs n'auront donc point le mérite d'être éditeurs. Ils auront l'avantage des traductions, il est vrai, et celles du volume que nous annonçons peuvent leur donner un rang distingué dans la classe des traducteurs; mais les fabulistes sont déja traduits, ou s'il en est qui ne le soient pas, c'est qu'à la réserve de Desbillons et de Commire, on ne les a pas cru dignes de cet honneur. Des ouvrages indifférens dans leur langue, peuvent-ils et doivent-ils ne pas l'être dans une langue étrangère?

Considérons les fabulistes sous un autre rapport, bien plus intéressant que celui du mérite littéraire, sous le rapport des mœurs. Une collection de fabulistes peut-elle devenir le code des instituteurs et des élèves, le manuel des pères de famille et de cet âge heureux, mais si tendre et si frêle, qui perd tous ses charmes, toutes ses grâces, quand il n'a plus celles de l'innocence ? Quelle sorte d'adeptes peuvent former les fables d'Abstémius, celles de Grécourt (car elles sont distinguées de ses Contes) (1) ? Sont-ce là les apologues dont Quintilien et Plutarque, dont le sage Platon avant eux, vouloient que les enfans suçassent la môrale avec le lait ? Cependant elles entrent dans le cercle des apologues dont on publie une collection *complète*. Leur retranchement

(1) *Voyez* l'édition de ses œuvres, en 1761.

feroit la critique du titre, et enleveroit à l'ouvrage tout son prix. Une gallerie complète des tableaux de l'école romaine comprendroit les peintures lascives et voluptueuses du Titien et de l'Albane. Quel est le père ou l'honnête instituteur qui voulût y introduire son fils ou son élève ?

5°. Il est ordinaire de se choisir dans chaque genre un écrivain dont on fait son auteur favori : on se passionne sincèrement pour lui ; on en devient, sans presque s'en appercevoir, le panégyriste, et presque le chevalier. Pour se contenter, il faudra donc faire les frais d'une collection complète, et qui même, restreinte aux meilleurs fabulistes, sera toujours très volumineuse (1).

(1) Les rédacteurs annoncent dans leur avertissement, que leur but est de ne donner que les ouvrages des Fabulistes qui se sont fait un nom dans ce genre ; et *même*, ajoutent-ils, *dans le vo-*

Ce qui doit nous rendre vraiment regrettable le sacrifice de tant de veilles et de travaux auxquels les auteurs paroissent s'être dévoués, c'est

---

lume que nous destinons a faire connoître les meilleures fables échappées a ceux qui en auront fait quelques heureux essais, nous ne publierons que celles qui nous paroîtront dignes d'être offertes au public. 1°. Il falloit annoncer, non pas une collection complette, mais une collection choisie. 2°. Elle sera toujours très volumineuse ; car parmi les Fabulistes qui se sont fait un nom en ce genre, il en est plusieurs dont les fables sont en très grand nombre. Lafontaine contiendra lui seul plus d'un volume. Desbillons a dix livres de fables Joachim Cammermeister, en latin *Camerarius*, en a composé plus de 500 Abstémius a presque doublé son Hécatomythium, puisqu'il en a ajouté 99. Celles de la Mothe contiennent un volume grand in-12, ainsi que les plus petits formats de MM. les abbés Aubert et le Monnier. Richer a 12 livres, comme Lafontaine, &c. Or les vies des auteurs précédant les ouvrages, grossis encore par les notes, annoncent une suite très prolongée. 3°. Quant au recueil particulier de Fables détachées, il existe déja sous le titre heureux de *Fablier françois*, ou *Élite des meilleures Fables depuis Lafontaine*. Paris, Lottin le jeune, 1771.

l'exécution même de l'ouvrage. Je viens de lire le discours préliminaire qui ouvre le premier volume. L'esprit de l'apologue, son histoire, quoique contraire à l'opinion commune, l'analogie toujours fidelle des acteurs avec les rôles divers que la nature leur a distribués, les préjugés antiques qui ont pu être la base où l'occasion de ses mensonges innocens, les ressources que la patience jointe aux essais de la sagacité pourroit encore tirer de l'instinct des animaux; l'éducation heureuse à laquelle on les a vu quelquefois se plier; les différens secrets de la fable, pour nous amuser en même tems qu'elle nous instruit, et le coup-dœil savant sur l'origine et les progrès de l'apologue et sur les honneurs qui lui ont été rendus; tous ces tableaux sont tracés avec les crayons du génie : c'est la plume de Xénophon qui interprête la philosophie de

Platon. Pourquoi donc, avec des talens si vrais pour la composition, se bôrner au rôle subalterne de compilateur?

Livrons-nous au plaisir de faire connoître des morceaux choisis parmi ceux qui n'ont point encore été cités.

Le début du discours est le développement de cette vérité si connue, qu'un de nos poètes exprime par ces deux vers passés en proverbe:

> L'homme est de glace aux vérités,
> Il est de feu pour le mensonge.

« Si la vérité, dit-on, plaisoit toute nue, elle n'emprunteroit point d'ornemens étrangers: belle de sa propre beauté, elle n'auroit qu'à se montrer pour obtenir nos hommages; l'instant de son apparition seroit celui de son culte. Mais les orgueilleuses passions des hommes s'effarouchent à l'aspect de la loi qui les condamne. Il

redoute ce juge sévère dont l'inco ruptible voix lui dicte des devoi qu'il dédaigne de remplir. Alors vérité, pour compatir à sa coupab foiblesse, est obligée de déguiser s traits sous mille formes ingénieuse et comme toutes les vierges, elle besoin d'être voilée ».

On aime à retrouver l'applicatio de cette pensée fameuse de Platon, bien rendue par l'éloquent Cicéron *Si virtus corporeis oculis cerni posset mirabiles affectus amoris in cordibu excitaret sui.* Si la vertu se faiso voir à nos yeux sous des formes sen sibles, de quel amour elle enflâmeroi tous les cœurs à son aspect!

Quel est le lecteur qui n'ait ap plaudi à cette réflexion : « Tout dan la solitude cause à l'âme sensible de émotions délicieuses. Quel est l'hom me qui n'est point attendri en voyan l'oiseau qui apporte dans son bec l

pâture à sa petite famille? Si une perfide main a dévasté le nid, l'oiseau ne retrouvant plus les doux fruits de ses amours, jette des cris plaintifs, s'agite et vole autour du nid avec une rapidité égale à celle de ses accens et des battemens d'un cœur privé du charme de sa vie ».

Voilà comme auroit écrit en prose françoise ce poète immortel, dont la muse sensible mêle ses gémissemens aux sons plaintifs de Philomèle, pleurant la perte de ses petits.

La franchise, et peut-être l'expression de nos éloges, nous dispenseront, je crois, de justifier d'avance nos critiques nouvelles.

Nous venons de remarquer que l'histoire de l'apologue, telle que l'indiquent les auteurs du discours, nous paroît contraire à l'opinion commune. C'est sur les lèvres des premiers sages, c'est dans le silence des passions qu'ils

font éclore (Disc. prél. p. 1 et 2) l
premiers accens de l'apologue. L'e
prit sourit à ce roman ingénieux, qu
démentent les témoignages plus préc
d'une tradition antique et constant
C'est au milieu des sociétés perverti
par l'orgueil et l'habitude du comma
dement, que la servitude opprime
imagina ces témoignages adroits d'ur
douleur dont l'expression fidelle en
été pour elle un crime de plus.

Servitus abnoxia
Quia quæ volebat non audebat dicere
Affectus proprios in Fabellas transtulit.

Et si l'on se défie de l'autorité d
Phædre, peut-être celle d'Apthon
aura-t-elle plus de poids. Τυτον υν τ
τροπον ευρεν Αισοπος ορων χρησιμον υσο
δυλοις. Ce fut, dit ce rhéteur, en fa
veur des esclaves qu'Æsope invent
ce travestissement heureux de l'apo
logue.

L'histoire, en nous marquant l'éta

qu'exerçoient les premiers fabulistes, vient à l'appui de ces dépositions. Æsope, Lockman, Phædre étoient esclaves; mais il y a plusieurs sortes de servitude. La vérité est esclave dans les cours; elle est esclave dans les assemblées tumultueuses des peuples. L'apologue doit donc être son langage. Hésiode n'en permet point d'autre à ceux qui approchent de l'oreille des grands. Ainsi les auteurs des apologues hébreux transmis par nos livres saints, courbés eux-mêmes sous le joug de l'esclavage, étoient obligés d'emprunter ces timides supplémens, qui déguisent l'austérité du précepte sous l'agrément de la fiction.

Dire que les premiers sages furent les auteurs de l'apologue, c'est nous égarer dans des époques vagues et indéterminées. Avant Hésiode chez les Grecs, avant Lockman chez les Arabes, avant Joas, Nathan et Johatan

chez les Hébreux, il y avoit eu de sages : ce n'est donc point chez le premiers sages qu'il faut chercher le premières traces de l'apologue.

Nous ne comprenons point cett phrase (Disc. prélimin. p. 4.) : Le dieux et les demi-dieux ne dédai gnoient point *de prendre la forme de animaux, et par les coupables lar cins qu'ils se permettoient sous ce déguisemens, ils calomnièrent plu d'une fois les êtres dont ils emprun toient la figure.* Comment Jupiter a t-il pu calomnier l'aigle dans leque il se métamorphosa? Roi des dieux il devenoit roi des oiseaux, et ce ro étoit toujours un dieu. Cette vache qui fut autrefois Io, m'attendrit lorsque je la vois tracer sur le sable son nom et ses malheurs. Quand je vois l'Égyptien tremblant aux pieds de son Apis, attendre de ses bienfaits ses bienfaits, ses moissons ou ses victoi-

res, le bœuf associé aux honneurs de l'apothéose me paroît-il abject et méprisable ? Étoient-ils calomniés aux yeux du paganisme, ces animaux qui, prêtant leurs corps et leurs défenses aux habitans de l'Olympe fuyant devant les Titans victorieux, lui avoient conservé ses dieux. Disons plutôt avec les anciens apologistes du christianisme, que le paganisme avoit calomnié, non les animaux en les élevant à la dignité de dieux, mais les dieux, en les rabaissant à la forme des animaux.

Nous nous bornerons à ces observations sur le discours préliminaire, pour dire un mot des fables de Lockman, et nous passerons ensuite à l'examen d'Æsope.

Nous blâmera-t-on d'oser reprocher à la traduction des fables de Lockman d'être trop élégante ? Ce qui seroit un mérite à l'égard des autres écrivains est, je crois, ici une

incorrection. Il en est des apologue
de Lockman comme de ces statue
égyptiennes dont la coupe grossière
dont la forme pénible et brute décè
lent les premières élaborations de l'a
encore novice. Croirions-nous en re
trouver la copie fidelle dans un dessi
où l'élégant Cochin, en conservar
les couleurs et les attitudes de l'anti
que, arrondiroit les membres, et dan
les traits divers, offriroit à nos yeu
cette précision, cette magie d'un bu
rin toujours correct, toujours sédui
sant ?

N'y a-t-il pas aussi quelque mono
tonie dans les tournures ? Peu de fa-
bles, où l'on ne rencontre de ces infi
nitifs présens: *Taureau de fuir* (fab. 4.
*Animaux, ses amis, aussi-tôt d'ac-
courir* (fab. 3.) *Lui de s'échapper e
de fuir* (fab. 4.) *Le chien de lécher l
plaie* (fab. 3.) &c. sur-tout lorsque
les

les fables arabes n'en présentent pas un seul exemple.

Quelques additions à l'arabe comme dans la fable première, *substituant l'adresse à la force.* La moralité de la fable 18e dans la traduction est très philosophique : elle l'est même trop pour l'Arabe, qui n'y a jamais pensé. Des substitutions poétiques à à des noms-propres, par exemple, dans la fable 24 : *Le Scarabée dit un jour à l'insect industrieux qui produit le miel.* Dans l'arabe : *Un Scarabée dit un jour à l'abeille.*

Avant de nous être procuré le premier volume de cette collection si longtems desirée, nous nous attendions à trouver sur Æsope des apperçus plus heureux. Nous nous disions à nous-mêmes : tous les voiles vont enfin tomber; l'érudition, éclairée du flambeau de la critique, et secondée par le génie qui pressent les décou-

vertes ou les achève, vient dissiper les ténèbres épaissies par le temps. L'ouvrage paroît ; quelle est notre surprise en voyant nos espérances trompées ! les préjugés antiques protégés par l'autorité d'une société entière de savans, les vieilles erreurs fortifiées par des erreurs nouvelles. Il est tems de rendre hommage à la vérité.

Ce n'est plus un mérite de douter des faits rapportés par Planude dans la vie d'Æsope. Donnez-moi un lecteur assez simple pour croire à son roman. Mais ce n'étoit point assez de puiser dans les *anciennes sources* ; il falloit comparer les différens auteurs, soit avec eux-mêmes, soit les uns avec les autres ; il falloit sur-tout confronter leurs relations avec les rapports d'un livre bien plus infaillible, la raison, qui, après avoir démontré sous la plume éloquente et vigoureuse

de Vavasseur et de Bayle les futilités des contes de Planude, leur auroit appris encore d'autres secrets plus neufs et plus intéressans. Entrons dans le détail.

1°. Rhodope, dit-on, (Vie d'Æsope, p. 131.) *Cette riche courtisanne qui, du produit de ses charmes, fit élever une de ces pyramides éternelles que l'on met au nombre des merveilles du monde, &c.* il n'est point question encore des rapports qu'Æsope a pu avoir avec Rhodope ou avec siècle. Quel écrivain, demanderai-je aux historiens, s'est permis de consigner cette anecdote ridicule, sans ajouter qu'elle n'étoit qu'un conte populaire réfuté par son impossibilité et par les discussions des savans? Hérodote, au second de ses livres, nous en donne la réfutation la plus complette. Qui ne sait d'ailleurs que la dernière de ces pyramides fut bâtie par Mycerine,

environ deux cents ans avant cett
Rhodope, contemporaine d'Amasis

2°. *Nous ne croirons pas non plu* (observent les historiens, *ib.*) *qu'Æsope ait eu la figure aussi belle qu semble l'indiquer Aphtone.* Quel es l'ouvrage du célèbre rhéteur qui leu a fourni cette conjecture? Ils citen *le fragment de sa vie.* Fragment? soit Eh bien, c'est à ce fragment que nou renvoyons les citations. Pas un seu mot où Apthone paroisse même simplement indiquer la figure d'Æsope soit en bien, soit en mal. Nous sommes forcés de convenir que nos historiens citent trop légérement sur l foi d'autrui. Le fabuliste le Nôtre, e des écrivains tels que lui, sont-ils de oracles dont on ne doive point vérifier les opinions et les citations (1).

(1) Pourquoi appeller le premier maître d'Æsope Zemarchus, ou Demarchus, surnommé Casius? Non, ce n'est point là le surnom qui lu

Citer des erreurs sans les réfuter, c'est les adopter. Le silence alors devient complice. Une autorité individuelle ne fait point loi ; elle n'est qu'une probabilité, qui, ajoutée à d'autres témoignages, annonce favorablement une opinion. Ainsi cette note : *Meziriac* (ibid, p. 128.) *dit qu'Æsope s'assembla avec les sept sages de la Grèce, en la ville de Corinthe*, est fautive, parce que cette anecdote de Meziriac étant dénuée de preuves et de probabilités, il falloit ou n'en point parler, ou n'en parler que pour la contredire.

---

est donné par Aphtone : c'est Carasias, et non Carasius.

Pourquoi encore écrire toujours *Ésope !* Ce mot vient du grec Αισωπες. Or la diphtongue grecque Αι se conserve oujours en françois et se rend par la diphtongue Æ. En francisant ce mot, vous l'isolez, vous l'éloignez de sa langue primitive, de son érymologie. D'autres le font : eh bien ! il faut les réformer.

3°. Les historiens ont beaucoup cité Bayle. C'est convenir qu'ils devoient beaucoup à ce philosophe, dialecticien savant et profond. Mais n'auroit-il rien à réclamer dans les passages où il n'est point cité ? Nous craindrions de l'assurer. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que dans son article Æsope (Diction. crit.) on retrouve toutes les anecdotes qui composent l'histoire nouvelle des fabulistes ; c'est que les anecdotes échappées à Bayle leur paroissent également inconnues ; c'est qu'enfin ils n'ont ajouté aucune anecdote nouvelle aux traits consignés dans le Dictionnaire. Tout s'y retrouve, tout, jusqu'à certaines pensées, certaines expressions trop caractéristiques pour circuler anonymement. *Chilon* (1) *devoit être très vieux, quand Æsope, en deux mots, lui*

(1) Vie d'Æsope, page 143.

donna cet abrégé de l'histoire humaine (1), expression qui vaut tout un livre, et qui devoit être rendue à son auteur. De même pour la citation de la fiction ingénieuse d'Apollonius dans Philostrate, sur l'origine de l'apologue, qui termine le discours préliminaire. De même encore pour les réflexions par lesquelles Bayle (2) développe cette sentence, que *le monde est un vrai jeu de bascule*. Enfin pour l'application heureuse de ces vers de Lucrèce : (3)

Usque adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces sævasque secures
Proculcare ac ludibrio sibi habere videtur.
De Natur. rer. l. 5.

4°. *Eusèbe se trompe*, nous disent encore les historiens (4), *en fixant la mort d'Æsope à l'an quatrième de la*

(1) Bayle, Dict. crit. art. Æsop. not. 1.
(2) *Ibid.*
(3) Vie d'Æsope, page 144.
(4) *Ibid.* p. 150.

cinquante-quatrième olympiade. Par quelle autorité, par quels argumens contreminent-ils l'assertion d'Eusèbe? Est-ce après tant de siècles qu'il est permis d'accuser d'erreur et d'infidélité un écrivain copiste de la tradition universelle ? Cette opinion n'étoit point particulière à Eusèbe : c'étoit celle des écrivains antérieurs qui la lui avoient dictée. Elle est devenue celle de Suidas, de Sethus-Calvisius, cité par Bayle, qui recule encore davantage son existence; du savant et modeste Meziriac, des différens historiens d'Æsope, du P. Petau, de Fabrice dans sa bibliothèque grecque, d'une foule d'écrivains qu'il devient inutile de citer. Mais cette opinion implique contradiction avec les faits de la vie d'Æsope: c'est aussi parce que cette vie d'un Æsope grec n'est qu'un tissu de contradictions, d'anachronismes et d'infidélités, que nous

nous en sommes défendu la créance, parce que dans les endroits même où l'invraisemblance cesse, l'inconséquence suit.

S'il est permis de reculer la mort d'Æsope d'une ou de deux olympiades, pour laisser à Cræsus le tems de monter sur le trône, pourquoi ne le seroit-il point également à Planude, de la reculer encore jusqu'au tems d'Euripide? Pourquoi ne le seroit-il pas également à Aristophane, à Ptolémée, à Zénobius, à Suidas, de la reculer jusqu'au tems de l'irruption des Perses dans la Grèce, pour laisser à Æsope le tems de mourir une seconde fois aux Thermopyles; enfin jusqu'au tems des apôtres, pour en faire un disciple de saint Jacques? Qui ne rit à la vue de ce vain simulacre d'Æsope richement décoré, mais sans principe vital? Et tant de ridicules et pénibles efforts, pour

donner au fabuliste grec une existence factice, ne semblent-ils pas nous imposer l'obligation d'étendre ce mot de Scaliger, que ce sont là tous contes frivoles : *nugæ græculorum.*

5°. Dans le Discours préliminaire (pag. 16.) les auteurs avoient dit : *Platon souhaite que la jeunesse suce avec le lait les fables d'Æsope.* Je ne me rappelle point un seul texte de Platon qui rapporte ce souhait aux fables d'Æsope. Cette même assertion est répétée dans la vie du fabuliste (p. 153.) mais avec plus de réserve. Une note corrige l'erreur de la première citation, mais ne sauve pas l'usurpation faite de l'autorité de Platon. Bayle et Lafontaine l'ont dit, je le sais : Lafontaine a bien le droit de faire tenir aux animaux des discours qu'ils ne conçurent jamais. Comment lui prouver qu'il a tort ? lui seul pos-

séda et entendit leurs manuscrits ; mais aussi nous avons les livres de Platon, et il n'est pas permis à Bayle d'interpréter à son gré le silence des auteurs.

6°. Æsope et Lockman sont-ils le même personnage ? Question importante sur laquelle nous espérions des détails et des lumières ; question même indispensable dans un livre qui, rassemblant les actions et les ouvrages de ces deux fabulistes, fait nécessairement entrevoir leurs rapports et soupçonner leur ressemblance. Que disent les nouveaux historiens ? *Nous avouerons de bonne foi* (Vie de Loc. pag. 75.) *que nous ne concevons pas comment on a pu prendre cette conjecture pour une vérité.* Et par quelle évidence de raisonnement ont-ils éludé l'évidence de leur analogie ? *Nous ferons*, répondent-ils (*ib.* p. 76.)

une simple réflexion sur la chronologie des deux auteurs.

Ainsi la différence de la chronologie va établir la différence des personnages. 1°. Ce sont ces principes mêmes chronologiques que nous contestons. Ils placent Lockman sous David : donc, ajoutent-ils, pour que Lockman fût le même qu'Æsope, il faudroit qu'Æsope ait vécu quatre cents ans. Ont-ils oublié que Lockman est placé par les uns sous Salomon, avec qui il est téméraire de dire qu'il a été confondu (1), quand on ne cite point les garans de cette

(1) Boullanger l'a dit. Mais quelles étoient ses intentions en annonçant cet étrange paradoxe ? et comment l'a-t-il prouvé ? Nos auteurs modernes auroient-ils dû se contenter d'annoncer cette irreligieuse opinion, sans indiquer en même tems les moyens de réfutation ! Peut-il être jamais permis de montrer le poison, sans faire voir à côté l'antidote !

opinion; par les autres, sous Nakor, dont ils le disent petit-fils; tantôt dans la famille de Job, patriarche dont l'époque est trop incertaine pour servir de base à un système chronologique; tantôt enfin sous le règne de Kaikosroès, troisième roi de la seconde dynastie des Scayanites. Voilà ce s'appelle dans les écoles un cercle vicieux, espèce de raisonnement, qui n'en est point un, parce qu'il suppose ce qui est en question.

2°. *Selon Plutarque, Pausanias et Suidas, Æsope a vécu du tems de Crésus, roi de Lydie.* (ibid. p. 76.) Il faut s'assurer si leur témoignage n'est point démenti ou contrebalancé par d'autres autorités.

Vous le voyez, Monsieur, il s'en falloit beaucoup que ces réponses fussent satisfaisantes. Avant de les prévoir, j'avois suppléé au silence des

auteurs ; mais je n'aurai jamais l'orgueil de croire qu'il ne reste plus de doute sur cette matière, à moins d'en avoir été assuré par vos suffrages.



LETTRE II.*

A MONSIEUR ***,

RÉSIDENT A GENÈVE.

Nec duo sunt, sed forma duplex....
Neutrumque et utrumque videntur.
OVID. Mét. l. 4, v. 378.

VOUS savez, Monsieur, quels ont été les premiers exercices de ma jeunesse. Avide d'apprendre, aimant l'étude autant par goût que par besoin, trop à l'étroit dans un seul monde, je me sentis de honne heure entraîné par un instinct secret vers la littérature orientale. Les contes arabes suspendirent plus d'une fois le sentiment de mes fréquens malheurs; et quand ils ne m'auroient donné d'autre avantage que celui d'endormir ma raison, ah! c'eût été là sans doute un bienfait digne de toute ma reconnoissance.

Saadi, Mahomet devinrent tour-à-tour mes écrivains favoris. Le premier m'enchantoit par ce contraste piquant du naïf et du sublime qui fait le caractère des tableaux d'Homère; je conversois avec lui comme on converse avec son cœur. L'autre exaltoit ma pensée, échauffoit mon imagination, me pénétroit de son enthousiasme. Combien de fois, en le lisant, je regrettois ou j'oubliois même que ce n'eut été là qu'un vil imposteur!

Le loisir des circonstances, et les invitations de quelques membres distingués de notre savant aréopage me rendirent le traducteur de Lockman. Je fus frappé de la conformité que ses fables me présentèrent avec celles d'Æsope; et sans avoir encore été instruit des conjectures qu'elle avoit fournies à plusieurs savans, je soupçonnai l'identité. Ma curiosité, déja enflâmée par l'espérance d'une dé-

couverte, ne s'en tint pas à ce premier parallèle : elle voulut compléter la confrontation, en l'étendant sur l'étymologie qui lui offrit les rapports les plus sensibles sur les faits qui composent la vie respective des deux fabulistes, enfin sur la chronologie elle-même, toute incertaine qu'elle est.

Ainsi, pour vous présenter l'analyse sommaire du parallèle : premier rapport dans l'ouvrage : Trente et une fables primitives, celles de l'édition de Thomas d'Erp en arabe, sont les mêmes, quant au fonds, dans l'un et l'autre fabuliste.

Second rapport dans l'étymologie : Æsope, *Æισ ωψ*, visage brûlé, homme noir, Habaschi, æthiopien, surnom des deux fabulistes. (PLANUD. *in vit. Æsop.* CONSTANT. *lex. gr.* BUD. *lex. gr.* SACY, LANCEL. rac. gr. D'HERBEL. Bibliot. orient. art. Lockman. KIRKER *Œd. ægyp. t. 1. ubi de*

Hierogl. HOTTING. KONIG. HOFFMAN, &c. &c.

Troisième rapport. Dans la vie : mêmes faits composent leur histoire ; mêmes traits de ressemblance jusque dans la conformation physique de l'un et de l'autre. Mêmes sentences attribuées au fabuliste grec et au fabuliste arabe, avec cette observation néanmoins que l'avantage des probabilités est uniquement en faveur des Arabes.

Quatrième rapport. Dans la chronologie : anachronismes dans les supputations des Grecs sur l'époque qu'ils supposent à leur Æsope, inconciliables avec la certitude au moins morale qui constate la vérité historique. Sur cette partie, trop essentielle pour échapper légèrement, je vous promets, Monsieur, si-non des apperçus plus heureux, au moins plus d'un problême nouveau. Ce n'est pas que l'o-

pinion des orientaux sur la chronologie de Lockman soit uniforme. Deux sentimens sur l'auteur arabe : est-il contemporain de David et de Salomon ? Cette opinion supposeroit déja une antiquité infiniment reculée et toujours antérieure à l'époque d'Æsope. L'est-il de Kaïkosroes, troisième roi de la seconde dynastie des Perses ? Quel est actuellement ce Kaïkosroes ? Ce n'est, osons l'assurer, que le prête-nom de ce Crésus sous lequel les Grecs ont transporté Æsope ; et c'est là, pour le dire en passant, une de ces erreurs de noms si ordinaires à ce peuple plagiaire, qu'elles lui méritèrent les qualifications injurieuses de *Græcia mendax* dans Juvénal, et de κλωπται και λησται dans saint Clément d'Alexandrie.

Mais comment se peut-il que Lockman se trouve à-la-fois sous David et sous Kaikosroes ? La raison en est

bien simple : ce n'est pas le même homme. Il y a eu deux Lockman ; tous les écrivains en conviennent : l'ancien, sous David, c'est-à-dire, dans un siècle très reculé ; le nouveau, sous Kaikosroes, et c'est le fabuliste.

Ce n'est pas nous qui avons créé ces rapprochemens. Mais publions avec une franchise égale, que cette vérité a été soupçonnée plutôt que devinée, sans être jamais étendue ni prouvée, sans que jamais on en ait étudié les conséquences pour parvenir à la connoissance du fabuliste original. *Hotting, Konig, Kirker, Erpen, Huet, d'Herbelot, Cleric. Huet. Boullang.*

Il devenoit incontestable que Lockman et Æsope étoient un seul et même personnage. Mais je n'avois point encore la solution du problême. A quel peuple appartenoit l'auteur pri-

mitif et unique de ces apologues? Les Grecs et les Arabes opposoient des prétentions également solides ou spécieuses, fondées sur une tradition immémoriale, sur des autorités multipliées et imposantes : il falloit donc comparer encore et les monumens et les témoignages, et les ouvrrges et les caractères des deux peuples. Voilà ce que nous avons fait; voilà ce qui nous a conduit à cette conséquence, que le Lockman des Arabes étoit le fabuliste original, que l'Æsope des Grecs n'en étoit que le traducteur, et son histoire aussi fabuleuse, aussi mal-adroite que son recueil d'apologues, compilés et gubliés par Planude.



LETTRE IIIe.

A MONSIEUR ***, RÉSIDENT A GENÈVE.

Et sic mendacia crescunt
Ex atavis quondàm malè cœpta, deinde secutis
Tradita temporibus; serisque nepotibus aucta.
Prudent. in Symach.

Je reprends, Monsieur, l'analyse de mes opinions sur Æsope et sur Lockman, commencée dans la précédente lettre.

L'identité est reconnue; mais le prototype est encore sous le nuage. Qu'est-ce qu'Æsope, qu'est-ce que Lockman dans les récits de Planude, et dans ceux des Orientaux?

La vie d'Æsope, nous en appellons au jugement du lecteur le moins philosophe, n'est qu'un tissu de contradictions, d'anachronismes, d'absurdités.

Sur quels mémoires son auteur l'a-t-il composée? Quelles autorités réclamer en sa faveur? Celle de la tradition? Mais il faut que la source en soit connue, que les canaux en soient respectables. Celle des monumens? Infidèles, toujours insuffisans dans leur origine, lors même qu'ils sont contemporains, à plus forte raison deviennent-ils équivoques lorsqu'ils ne sont que postérieurs. Les vies d'Æsope, antérieures à celle que Planude a imaginée? Un simple coup-d'œil sur ces vies diverses en découvre la nullité. Peu de rapports et pour le fonds et pour les détails entre ces relations et celles du moine de Constantinople : donc elles décréditent nécessairement ses récits. Je suppose même les traits de ressemblance plus étendus, qu'en pourroit-on conclure? Que Planude mêle à ses propres rêveries les relations étrangères. Mériteront-elles enfin plus de

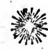
créance, ces relations qui, toujours postérieures de plusieurs siècles à l'époque où l'on veut bien placer l'esclave phygien, laissent éternellement le lecteur au-devant de cette grande difficulté. D'après quels témoignages ont-elles donc pu être composées ? stériles et sans ensemble, elles ne présentent tout au plus que des traits généraux, des anecdotes imaginaires ou dérobées à leurs véritables héros. Enfin inconciliables les unes avec les autres, elles entraînent nécessairement le lecteur dans un scepticisme peu favorable au prétendu fabuliste. Sera-t-il donc permis de franchir, en faveur d'Æsope, ces barrières sacrées que la vérité, la mère de l'histoire, a élevées contre les entreprises de l'imagination ?

Il est pourtant certains faits sur lesquels on verra plus de concert, plus d'harmonie entre les différens

historiographes d'Æsope : et voilà les germes de la fiction, voilà les modèles originaires des copies, des exagérations publiées sous le nom de vies d'Æsope. Ces faits, très bornés d'ailleurs, ces faits simples et en général vulgaires, ce sont les matériaux qui, dans les écrits des Orientaux, composent l'histoire de Lockman (1). Contentons-nous ici d'une observation qui doit, nous osons l'assurer, convaincre le lecteur le plus prévenu. Dans la foule des écrivains arabes et persans qui ont parlé de Lockman, le plus moderne est plus vieux que Planude au moins de quatre cents années. Est-il possible de douter à présent quel est le geai du paon, quel est l'auteur original? Mais les Grecs, antérieurs à Planude, sont-ils eux-

(1) Mahom. Alcor. Mathnaoui. Thaâlebi. Gelal. Mogiahed. Saàdi. Gulist. Houssain, paraph. de l'Alcor. Giovah. Altassir. &c.

mêmes plagiaires? Non; mais ce sont toujours des hommes nouveaux auprès de l'antique tradition que nous réclamons en faveur de Lockman. Et le sage Platon, à-la-fois orateur sublime et savant profond, s'écriera encore ici par la bouche des Hiérophantes égyptiens: « Vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfans qui croyez avoir inventé, mais qui n'êtes réellement que les organes infidèles de maîtres étrangers ».



LETTRE IVe.

A MONSIEUR ***,

RÉSIDENT A GENÈVE.

Sed quantò ille magis formas se vertet in omnes.
Tantò, nate, magis contende tenacia vincla
Donec talis erit mutato nomine qualem
Videris incœpto tegeret dùm lumina somno.

VIRG. Géorg. l. 4. v.

Mais plus il t'éblouit par mille formes vaines,
Plus il faut resserrer l'étreinte de ses chaînes,
Redoubler tes assauts, épuiser ses secrets,
Et forcer ton captif à reprendre ses traits.

Traduc. de M. Delisle.

VOUS cesserez, Monsieur, de trouver étrange l'épigraphe que j'ai mise à la tête de cette lettre, lorsque nous aurons suivi l'auteur de l'apologue à travers les différentes métamorphoses qui le dérobent à nos yeux: vrai Protée, il échappe à nos efforts; la Grèce l'enlève à sa patrie, et selon l'expression d'un auteur célèbre, accusateur

comme nous, des plagiats des Grecs, pour le rendre méconnoissable, le cache sous des masques multipliés.

Nous venons de discuter Æsope dans sa vie; analysons-le dans ses fables. Qu'est-ce que le recueil d'Apologues publiés sous son nom ? Les anachronismes les plus révoltans le promènent sur une scène bizarre, où paroissant, comme dit Phædre, *in cothurnis novis*, il est écrivain, malgré le démenti de l'antiquité entière, tantôt poète, tantôt apologiste des moines, enfin contemporain à-la-fois de tous les siècles.

Ces fables, dont l'original fut toujours inconnu à la Grèce, n'existoit-il pas ailleurs ? Oui, sans doute; et ce peuple qui en avoit fourni le véritable auteur, en étoit aussi le dépositaire : elles existoient dès les tems les plus reculés, sous le nom de Lockman; elles recevoient de siècle en

siècle l'hommage d'une admiration héréditaire et toujours extrême. Étoit-il donc bien difficile à Planude, si voisin des Arabes, de leur dérober une possession qui étoit encore dans son ensemble un secret pour le reste de l'univers, et de pallier son larcin en le dénaturant ?

Ce n'est point un reproche particulier pour Planude, de s'être paré d'un nom que l'antiquité avoit rendu respectable, et d'avoir ajouté ses frivoles compositions à celles que l'Arabie lui prêtoit. Phædre lui-même n'en seroit pas exempt, si l'aveu qu'il en a fait n'étoit pas capable seul de désarmer la critique. Plus d'un fabuliste, postérieur, à l'exemple du célèbre affranchi romain, en donnant ses propres apologues pour des ouvrages anciens et étrangers, a mérité cette comparaison énergique quoique familière d'un homme d'esprit : Ce sont

des gueux qui trouvent le moyen de se défaire de leurs haillons, en les glissant dans l'inventaire d'un riche.

Cependant malgré toutes les tentatives des Grecs pour s'approprier l'auteur de l'apologue, eux-mêmes, sans le vouloir, sans le savoir, en laissoient découvrir la véritable patrie jusque dans la mutilation des noms.

Souvent, Monsieur, vous m'avez rappellé cette belle allégorie de nos anciens poètes : « La vérité réside au fond d'un puits, où les passions, où l'opinion sur-tout la retiennent prisonnière; mais quelquefois aussi elle s'élance, elle vient se montrer aux bords de ce puits, et l'éclat que répand sa simple apparition laisse des traces ineffaçables ». Ainsi le véritable nom du plus ancien des fabulistes reparoît sous l'analyse grammaticale, Αισωπος, *Æsopus*, æthiopien. Suivons la trace lumineuse qui suit cette pre-

mière découverte. C'est donc, même dans les aveux des Grecs, un Æthiopien, Lockman qui fut l'auteur de l'apologue. Permettez-moi, Monsieur, de vous renvoyer à l'ouvrage même où nous avons essayé de donner à cet apperçu un développement qui en fait la partie la plus neuve et la plus intéressante de ce mémoire.

A cette preuve générale, ajoutons les témoignages particuliers, ceux mêmes des écrivains dont les ouvrages successifs semblent former une chaîne traditionnelle si favorable à l'existence comme aux écrits d'un Æsope grec. Consultons Platon, Hérodote, Diogène Laerce, Aristophane, Aristote, Plutarque, Philostrate, Phædre, Quintilien, Thion, parmi les anciens, est-il des noms plus respectables? Aulugelle, Aphtone, Priscien, Thémistius, Laurent Valle, Rimicius, Vavasseur, dans des tems

plus modernes : parcourons les différentes collections des fables publiées sous le nom d'un Æsope grec ; fouillons jusque dans les monumens ignorés des siècles barbares : nous ne craignons pas de l'avancer, pas une déposition précise, pas un témoignage suffisant, pas une autorité probable pour la cause d'Æsope, pas une, en un mot, qui ne vous présente cette double conséquence, 1°. qu'un Æsope grec est un être purement factice ; 2°. que la plupart des textes pris de ces auteurs, sont autant d'énigmes dont il faut chercher le mot dans l'Arabie.

Mais il ne suffit pas de comparer les deux fabulistes ; nous étendons le parallèle jusques sur les deux nations. Étudions et rapprochons les caractères respectifs des Grecs et des Arabes. Lequel de ces peuples fut de tout tems le plus porté à ces sortes de pla-

giats? Il n'y a là-dessus qu'une voix, et cette voix est contre les Grecs.

Poursuivons le parallèle sous un autre rapport. Demandons aux uns et aux autres de quelle manière ils traitent la fable. Ce que l'on appelle *l'apologue*, fait chez les Arabes l'unique style de la fable; chez les Grecs, la fiction est d'un autre caractère: plus noble, plus majestueuse, plus divine peut-être, elle emploie d'autres agens que des êtres irrationnels.

Le nombre de ses fabulistes est très borné, et dans les apologues qu'elle adopte quelquefois, l'homme de goût apperçoit aisément un caractère de phisionomie étrangère, aussi difficile à dissimuler, qu'il l'est à un provincial de ne pas le paroître dans les cercles polis de notre capitale.

C'est peu encore d'interroger et les écrivains et les peuples; essayons de surprendre dans les ruines de l'his-

toire primitive et dans les dépositions de la philosophie, l'occasion et les causes de l'apologue. Le peuple dont les mœurs et l'histoire fourniront le plus d'analogie avec les causes créatrices de l'apologue, en doit être incontestablement le père : raisonnement simple et sans réplique, dont la conséquence est pour les Arabes.

Quelques autres caractères, exclusivement particuliers aux apologues de Lockman, achèvent de répandre sur sa préantiquité une évidence à laquelle il devient impossible de se refuser.



LETTRE V[e].

AU MÊME.

Infelix eruditio est scire quod omnes sciunt ; etiam periculosa scire quod multi nesciunt.
GAULM. Epit. dédic.

CE mémoire, précédé de l'histoire universelle de l'apologue et d'un traité particulier sur ce genre, alloit être publié. Ces différens morceaux avoient été communiqués à divers litterateurs dont les encouragemens étoient déja la récompense flatteuse des fatigues et des veilles qu'ils avoient coûté à l'auteur.

Mes projets sont tout-à-coup traversés et rompus par ces conseils inquiets et captieux qui, de la part des grands, sont des ordres, par ces promesses énigmatiques dont l'inexpérience de mon âge, la franchise d'un

cœur enfant, et peut-être aussi l'amour-propre, ne saisissent que le sens favorable, et qui laissent toujours une porte de dégagement à celui qui les donne.

Cependant quelques confidences indiscrètes avoient déja répandu mon opinion sur Æsope et sur Lockman. Certaines personnes se crurent apparemment intéressées à défendre l'existence d'Æsope, et se déclarèrent ses partisans envers et contre toutes les démonstrations. On cria à l'attentat. Les Delphiens, autrefois persécuteurs et assassins d'Æsope, étoient bien moins criminels : ils n'avoient immolé qu'un esclave ; moi, j'attaquois un sage que la vénération de plus de vingt siècles avoit élevé presque au rang des dieux.

O belle Dulcinée du Toboso! incomparable Meriadek! j'ai cru longtems que vous n'aviez d'existence que

dans les romans et sur la scène, ou peut-être dans les mœurs antiques. Je viens abjurer mon erreur aux pieds de la statue d'Æsope. Non, vous ne fûtes point simplement l'ouvrage d'une imagination folâtre : vous avez encore parmi nous vos chevaliers, vos adorateurs. Quel est le littérateur, parmi même les plus raisonnables, qui ne soit Dom Quichotte au moins une fois en sa vie ?

Parmi les objections générales que l'on nous a présentées, il en est deux auxquelles nous croyons devoir une réponse. Nous souhaitons d'avance que l'on n'en ait jamais d'autres à nous faire.

Du moment où l'on a affilié une question à la religion, elle a beau en être éloignée de cent lieues, on sait toujours les rapprocher par les conséquences. Ce n'est plus une simple querelle littéraire, c'est une autre

guerre sacrée. En vain est-on pressé, subjugué même par les professions de foi et par les raisonnemens directs de son adversaire, on n'en crie pas moins au sophisme, au paradoxe. On voit, ou l'on croit voir dans un doute naïf les premières hostilités d'un ennemi qui n'ose encore engager le combat que par des escarmouches, mais qui ne tardera pas à se déclarer. On dit qu'en abaissant les voiles du scepticisme sur des sujets indifférens, mais honorés de la créance publique, c'est m'essayer à les étendre sur les sujets les plus respectables.

Je n'ai point encore acquis le droit de laisser de telles objections sans réponse. Voici donc mon apologie :

Loin de nous ces téméraires libertés de penser qui, sous prétexte de rendre à la raison son empire, attaquent sourdement celui de la religion. Nous rétractons, nous condam-

nons solemnellement toutes les innovations qui pourroient nous échapper, pour peu qu'elles aient d'affinité avec la religion.

Mais quels rapports peut-il exister entre Æsope, dont je nie l'existence pour la transporter uniquement chez les Arabes, et les vérités augustes du christianisme ?

Cependant j'applaudis avec reconnoissance à la craintive délicatesse de nos religieux mentors. Nous finirons par ressembler à ces guerriers de l'Iliade qui, sur le point d'en venir aux mains parce qu'ils se croient ennemis, se reconnoissent pour être du même parti, s'embrassent et se donnent des gages nouveaux d'une antique hospitalité.

Diomède et Glaucus. *Iliad.* l. 6.

Est-ce, comme on nous en accuse, est-ce faire injure à ce siècle, de dire qu'il est possible encore d'annoncer des apperçus nouveaux ? Oui, ses pro-

pres découvertes et les connoissances accumulées de tant de siècles, pour ainsi dire tributaires du nôtre, lui assurent le titre distinctif du siècle des lumières. Mais est-ce la vraie philosophie qui a jamais proscrit l'ambition d'ajouter à ses conquêtes, et condamné cet esprit d'examen et d'indépendance qui, dans les matières indifférentes, se permet d'interroger et de peser? A-t-on vu dans les plus fameux philosophes grecs et latins de toutes les écoles, dans les savans juifs des sectes différentes, dans les Arabes, appellés *Discoureurs*, dans M. Huet (1) et Descartes (2) à leur tête; a-t-on jamais vu, dis-je, les calomniateurs des sciences, lorsque, portant la sonde dans les connoissances

(1) Huet, Traité de la foiblesse de l'esprit humain. *L.* 1, *ch.* 14.

(2) Descartes, *Medit.* 1 *et* 6. *Princ. phisic.* part. 1, §. 5 et 13.

humaines pour en mesurer la profondeur, ils l'ont sentie, s'arrêter à quelques pieds de la surface ? On demandoit à Lockman de qui il avoit appris la sagesse. « Des aveugles, répondit-il, parce qu'ils ne prononcent sur rien avant de s'en être assurés en y portant la main ». Je ne connois qu'une espèce de certitude à laquelle nous devions croire sans la discuter. Saadi. Gulistan.

D'autres objections plus directes, mais aussi frivoles, nous auroient peut-être jetté dans un certain découragement, si nous n'eussions pas été soutenus par la conviction intime d'une bonne cause. Bornons-nous à la plus spécieuse; celle qui attaque notre étymologie d'Æsope. Je le sais bien: l'art étymologique est un art aujourd'hui décrié. On en a tant abusé! Mais ne peut-il pas exister des étymologies vraies? Lorsqu'elles sont

simples, naturelles, qu'elles ne contredisent point le génie de la langue, ni celui du peuple, quelle raison de se refuser à l'évidence qu'elles présentent ? A-t-on oublié que la plupart des noms, chez les Grecs comme chez les Hébreux, les Arabes, les Latins et la plupart des peuples septentrionaux, sont postérieurs, allégoriques, et indiquent ou l'histoire, ou le caractère du personnage ? Ce principe établi, l'étymologie bornée à la discussion des noms-propres, devient un art nécessaire : elle seule porte la lumière dans le chaos de l'histoire. Ainsi le nom d'Æsope, Αισωπος, devant être soumis à la décomposition étymologique, quel autre sens peut-il présenter, que celui d'Æthiopien, homme noir, homme brûlé par les ardeurs du soleil ? et c'est en effet la signification précise

que nous rendent les radicaux *αισ*, qui est le verbe *αισσω*, *uro* brûle, et ωψ, visage, (*visage brûlé.*)

Approuvée par la raison, cette étymologie est encore défendue par des autorités illustres et nombreuses. Il nous suffira d'indiquer les principales. Kirker, d'Herbelot, Hottinger, Konig, Thom. d'Erp, Huet, Maracci, Gholius, Hoffman, la donnent comme l'opinion universelle des savans: *Æsopus et Æthiops idem sonant* (1). Lancelot et Sacy, dans les racines grecques, ouvrage classique, qui ne périra qu'avec la langue; Budée, Tusanus et Constantin, c'est-à dire, les plus profonds et les plus judicieux des

(1) Quand même cette étymologie seroit fausse en soi, il suffiroit pour la justifier qu'elle ait été adoptée par Planude. Or il le dit en termes exprès: Το αυτον ὁ Αισωπος τῳ Αιθιωπι. pag. 5. C'est elle qui a servi de fondement à tout son roman aussi absurde que maladroit.

lexicographes, achèvent de l'accréditer : *Το αυτον ὁ Αισωπος τῳ Αιθιωπι.* Les écrivains françois qui se sont occupés de recherches sur la vie ou sur les apologues publiés par Planude, surtout Audouin et Baudoin, en conviennent également. Boullanger, en la combattant, avoue son universalité ; peut-être même est-ce parce qu'elle étoit universelle, qu'il a cherché à la combattre. Encore une fois, une opinion accompagnée de témoignages aussi précis, aussi imposans, aussi multipliés, pourroit-elle n'être qu'une erreur?

Tel est, vous le savez, Monsieur, le sort de tout homme qui se consacre à l'érudition. Pour soumettre la créance publique, il faut, si j'ose le dire, livrer assaut à ces préjugés de la tradition dans lesquels l'erreur se conserve un retranchement secret. Et, malgré la validité de nos réclama-

tions, nous n'oserions nous flatter d'un triomphe général, tant l'habitude de croire est despotique! La vérité s'agite péniblement au fond du puits, ou si quelquefois elle ose s'avancer jusqu'au bord, elle est aussi-tôt repoussée. Le mensonge seul a des aîles.

Votre suffrage, si j'ai le bonheur de l'obtenir, me tiendra lieu de tous les applaudissemens. Platon seul vaut tout un auditoire. J'ai besoin de votre estime et de votre attachement pour me consoler et me faire oublier cette vérité affligeante autant qu'elle est incontestable, dont j'ai fait l'épigraphe de cette lettre. C'est une pitoyable érudition de ne savoir que ce que tout le monde sait; mais aussi c'en est une bien dangereuse de savoir ce que le plus grand nombre ignore.

Je termine enfin, Monsieur, ces lettres, qu'il a été sans doute plus

agréable encore pour moi de vous écrire, qu'il ne l'a été pour vous de les recevoir. Je suis honteux de vous parler toujours de moi, et je commence à craindre de mériter cet anathême dont les jansénistes de l'Arabie ont fait un proverbe : *Ben deien seithan dur.* Celui qui dit *moi*, est un démon.

J'ai l'honneur d'être, &c.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

LETTRES

Sur un point de critique relatif à la Littérature arabe.

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE, page 10, ligne 9; la vit-on, *lisez* le vit on.
Page 25, ligne 18, Mignard, *lisez* Audran.
Page 38, ligne 5, hantée, *lisez* entée.
Page 44, note, Chrysiostome, *lisez* Chrisostome.
Page 51, dernière ligne, et de Selma, *lisez* et sous les tentes de Selma.
Page 52, ligne 6, Crothar, *lisez* Frothal.
Page 77, note, lig. 10, faisons, *lisez* faisons.
Page 136, lig. 7, publié, *lisez* public.
Page 158, lig. 2, avoient, *lisez* avoit.
Page 171, note, lig. 2, reeouvré, *lisez* recouvré.
Page 269, lig. 7, n'en parloient.comme, *lisez* n'en parloient comme.
Page 320, qu'il ait, *lisez* qu'il y ait.
Page 363, lig. dernière, Glein, *lisez* Gleim.
Page 391, ligne 17, Æιϲ, *lisez* Αιϲ.
Page 398, ligne 6, difficulté., *lisez* difficulté:
Page 405, ligne 19, Thion, *lisez* Théon.

Fin de l'Errata.

LE PRIVILÉGE se trouvera à la fin de *de l'Histoire universelle de l'Apologue* par le même Auteur.







